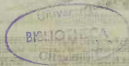


Universitas  
BIBLIOTHECA  
Ottavienis











Le Graueur, d'un foible appareil,  
Fait cette Image reuestue,  
Mais ce Menuisier sans pareil  
Est fait luy meisme une Statue,  
Qui ne scauroit estre abbatue  
Que par la cheute au Soleil.

LES  
CHEVILLES  
DE  
M<sup>E</sup> ADAM  
MENVISIER  
DE NEVERS.



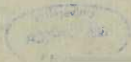
A PARIS,  
Chez TOUSSAINT QVINET,  
au Palais, sous la montée de la  
Cour des Aydes.  
M. DC. XLIV.

---

*Avec Privilege du Roy.*



PQ  
1716  
.B6C3  
1644  
Call. spec.





A MONSEIGNEVR,  
 MONSEIGNEVR  
 LE VICOMTE  
 D'ARPAION,  
 MARQUIS DE SEVIRAC,  
 CONSEILLER DV ROY EN SES CONSEILS,  
 Cheualier de ses Ordres, Lieutenant  
 general en ses Armées, & en la  
 Prouince de Languedoc, &c.



*ONT E ie t'offre ces Cheuilles,  
 Que sans le secours des neuf Filles  
 Par vn prodige tout nouveau  
 J'ay fait naistre de mon cerueau.*

*Si le Ciel m'eût fait cette grace,  
Que de m'auoir fait de la race  
De ceux qui tiennent en leurs mains  
Le gouvernement des humains.  
Que par vne heureuse aduanture,  
Le caprice de la Nature  
En me donnant l'estre m'eust fait,  
Au lieu d'un faiseur de Bufet,  
De ces porteurs de Diadesmes,  
Qui font aux vassaux plus supresmes  
Sur la terre & dessus les eaux  
Ce qu'Aquilon fait aux roseaux.  
Si i'auois, dis-ie, la puissance  
Par la grandeur de la naissance  
De recompenser la vertu  
Dont t'on esprit est reuestu,  
Au lieu d'un present si peu digne,  
Je iure la valeur insigne*

Qui te fait dans les champs de Mars  
Ternir le lustre des Césars,  
Lors que d'une Auguste assurance  
Tu crois des ennemis de France  
Le triste Empire de Pluton,  
Qu'ie t'offrirois un baston :  
Mais comme toutes les personnes  
N'ont pas des testes à Couronnes,  
Que l'Univers est trop petit  
Pour contenter cét apétit ;  
Je ne puis t'offrir davantage  
Que ce que le Ciel me partage :  
Les Holocaustes qu'en ces lieux  
On met sur les Autels des Dieux  
Ne sont pas de valeur égale.  
Mais bien souvent une Cigale  
Qui part des mains du Laboureur,  
Vaut bien l'Aigle d'un Empereur :

Car cette nompareille essence  
 Qui la plus illustre naissance  
 A la plus basse égalera,  
 Quand l'œil du monde tombera  
 Dans l'inuisible sepulture  
 Qui doit engloutir la Nature,  
 D'un mesme amour regarde & prend  
 L'offre du petit & du grand.  
 Ce grand Moteur, qui tout contemple,  
 Reçoit de mesme main au Temple,  
 Quand l'ame pure luy fait don,  
 Et la tulipe & le chardon.  
 Ainsi sa bontè nompareille  
 Si-tost que le Soleil s'éueille  
 Veut que l'éclat de ses rayons  
 Illustrant ce que nous voyons  
 D'une mesme splendeur éclate  
 Sur la bure & sur l'écarlate :



C'est ce que j'espere de toy,  
Que suiuant sa Diuine Loy,  
D'un noble & genereux courago  
Tu prendras ce petit Ouurage  
Avec le mesme aggrément  
Que si le fameux Saint Amant  
T'auoit fait present de ce Liure  
Où sa gloire doit tousiours viure.  
Sont les marques de mon deuoir,  
Mais lors que tu le voudras voir,  
Fais-moy cette faueur insigne,  
Que si dès la premiere ligne  
Tu iuges que son entretien  
Ne soit pas capable du tien,  
De le donner en sacrifice  
Aux marmitons de ton office ;  
Peut estre lors qu'ils le liront  
Parlant de ma verue ils diront

*En dialogue de cuisine,  
Que le roman de Mellusine  
Ne surpasse point en esprit  
L'eloquence de mon escrit :  
Par ainsi ie feray connoistre,  
Si ie n'ay contenté le Maistre,  
Que du moins i'ay charmé l'ennuy  
Des seruiteurs qui sont à luy.  
Par là fais iuger à ton ame,  
Si ie suis capable de blâme,  
Puisque, dans l'estat ou ie suis,  
Ie te donne ce que ie puis.  
Ie sçay qu'un peu de violence  
T'a fait condamner mon silence,  
Et que ta censure a cent fois  
Blasmé l'usage de mes dois,  
De ne t'auoir pas voulu mettre  
Cinq ou six mots dans vne lettre :*

*Mais tu sçauras que le pouuoir  
D'un iuste & modeste deuoir  
M'est venu tousiours interdire  
Cette liberté de t'escrive.*

*L'ingratitude ne m'a point  
Fait broncher encore à ce point,  
Que d'auoir eu l'ame insensee,  
Iusqu'à bannir de ma pensee  
La souuenance des bien-faits  
Qu'en ma misere tu m'as faits.*

*Ma plume ne fut oncqu'auare ;  
Mais d'autant que celle d'Icare,  
Pour auoir pris vn vol trop haut,  
Luy fit faire vn funeste saut :*

*Je crains que pour trop entreprendre  
Son destin ne me vienne prendre.*

*Pourtant, quoy qu'il puisse arriuer,  
Ces Cheuilles t'iront trouuer.*

*La mesme main qui te les offre  
Te peut encore offrir un coffre  
Car quand ie Rabote ou i'escrie,  
Ma raison met à mesme pris,  
Et mesme boutique enuelope  
Mon Apollon & ma Varlope.  
Ce Phœbus n'est pas ce Soleil,  
Qui dans un superbe appareil  
Aporte du milieu de l'onde,  
L'esclat qui r'anime le monde.  
Iamais ie n'usay des douceurs  
Ny de luy, ny de ses neuf sœurs,  
Ce double mont innaccessible  
Où la faute est irremissible,  
A quiconque s'y veut jucher  
Comme un Cocq dessus le clocher,  
Ne m'a iamais paru propice,  
Car de crainte du precipice*

*Dont il espouuante celuy  
Qui n'est pas capable de luy,  
I'ay tousiours suiuy L'auanture  
Que m'a presenté la Nature,  
L'Apollon que i'ay pour objet  
C'est l'incomparable sujet  
De peindre au front de la memoire  
L'Illustre portraiçt de ta gloire,  
Et monstrier sans feinte & sans fart  
Ce que peut au dessus de l'Art  
Vn Menuisier sauuage & rude,  
Qui ne s'est point acquis d'estude,  
Encore qu'il se soit soumis  
D'en Raboter à ses amis.  
Pour ébauscher ce grand Ouurage  
Ou la temerité m'engage,  
Il faut vn autre Cabinet  
Que celuy de Toussainçt Quinet,*

*Le Bouillant desir qui l'opresse,  
De faire rouler sous la presse  
Ce bon ou ce mauuais recueil  
Qui fait mon port ou mon escueil;  
A peine me veut il permettre  
L'acheuement de cette lettre.  
Si iamais vn peu de raison  
Me fait reprendre ma maison;  
Que dedans cette solitude,  
Où iamais nulle inquietude,  
Ny mille soings embarassans  
Ne troublent l'empire des sens;  
Je puisse ioindre cette flame  
Qui donne vne lumiere à l'ame,  
Et qui par des diuins transports,  
Sans la destacher de son corps,  
Par vne route peu connue  
L'esleue au dessus de la nuë;*

*Je feray ton portrait si beau,  
Que les parques, ny le tombeau,  
Le cours du temps, ny la nature,  
N'en pourront ternir la peinture.  
On y verra tous ces exploits  
Dont tu sçais affermir nos lois;  
Quand à la teste d'une armee,  
La victoire & la renommee,  
Ton bras, ta gloire, & le trépas,  
Font une ouverture à tes pas.  
Je feray voir mille Batailles,  
Où sur des monts de funerailles  
D'hommes morts, de murs demolis,  
Ta main a cultivé nos lis;  
Et fait bruire comme un tonnerre  
Chez tous les peuples de la Terre,  
Que Mars changeroit de couleur  
Sous les efforts de ta vateur.*

*Mais sur tout, l'endroit le plus rare  
De ce portrait que ie prepare,  
Sera de montrer le plaisir  
Dont tu satisfais ton desir,  
Loin de cette fatale pompe  
Pour qui la Fortune nous trompe:  
Par une éclatante raison  
Je montreray qu'en ta maison,  
Ton ame peut estre assouvie  
De tous les plaisirs de la vie,  
Sans chercher l'épineux seiour  
Des trompeurs appas de la Cour;  
Où, quelque bien qu'on s'y propose,  
L'épine suit toujours la rose,  
Où l'heur n'est pas épanouyt  
Qu'aussi-tost il s'évanouyt,  
Et ne laisse à nostre memoire  
Qu'une foible vapeur de gloire,*



*Vn peu de fumée & de bruit  
Qu'un soufle du temps nous destruit.  
Tu le sçais mieux qu'homme du monde,  
Et que toute ame qui se fonde  
Dessus cet appas deceuant,  
Bastit sur vn sable mouuant.  
Depuis dix ans ie la pratique  
Au detrimet de ma Boutique,  
Mes outils en sont tous rouillez,  
Et tous mes sentimens brouillez  
Ont presque abandonné l'usage  
Par qui i entretiens mon mesnage.  
Il est vray, que la passion  
De toucher vne pension  
Qu'un genereux Prince me donne,  
Fait que mon ame s'abandonne,  
A rendre hommage à la Candeur  
De sa tres-auguste grandeur.*

*Mais mon mal'heur en ce rencontre ;  
Est que d'ordinaire ma monstre  
Ne me produit aucuns effets,  
Qu'à payer les frais que j'ay faits :  
Ainsi ie trouue apres la feste  
Que ie n'ay que l'honneur de reste,  
D'auoir salüé le souuerain,  
Et retournant en Pelerin,  
Faut a ma premiere soupee ,  
Pour vn bourdon, quitter l'espee.  
Ie ne trouue rien de si doux  
Que la demeure de chez nous ,  
Mon champestre & simple village  
N'a pas ce nuisible aduantage ,  
De voir tous ces Pallais dorez  
Ou des mortels sont adorez,  
Ou l'art & la magnificence  
Font idolatrer leur puissance,*

Tous ces vains colosses d'orgueil  
Que le temps doit mettre au Cercueil,  
Ces fameux monuments antiques,  
Ces tours, ces superbes portiques,  
Qui semblent menasser les Cieux  
De leurs sommets audacieux,  
Ne nous ont jamais fait d'encombres  
Ny de leurs corps, ny de leurs ombres.  
Tous ces lambris estincelans,  
Ou les peintres plus excellans  
Ont mis tous leurs soins & leurs veilles  
faire esclater leurs merueilles,  
N'ont point encore dans ces lieux  
Esblouy les sens, ny les yeux.  
Vn vieux bois de qui la verdure  
Nasquit avecque la nature,  
My presente des proumenoirs  
Qui ne sont lumineux ny noirs ;

*Et dont les demeures secrettes  
Ont de si charmantes retraites,  
Que c'est le Printemps seulement  
Qui peut en peindre l'ornement.  
Tant l'incomparable Cibelle  
Dessous ces rameaux paroist belle.  
Jamais la rigueur des Hiuers,  
Ne chocqua ses ombrages vers,  
Et sa teste est tousiours couuerte  
D'une espesse perruque verte,  
Où mille & mille Oyseaux nichez,  
Ont tousiours leurs soins attachez,  
A faire esclatter à toute heure  
Dans cette paisible demeure,  
Vn bruit si doux & si charmant,  
Que le silence mesmement  
Est ravi de leur voir destruire  
La liberté de son Empire.*

*Le celeste accent de leurs airs  
Chassant la nuë & les esclairs,  
Sauue leur innocentes testes  
De la colere des tempestes.  
Parmy ces cabinets toufus  
Ie ne me trouue point confus,  
Comme au sot vsage de viure  
Que chès le grand monde il faut suiure.  
En ce lieu la grandeur des Roys  
N'y fait point esclater ses loys,  
Le diuin Moteur de la terre  
Qui forme & brandit le tonnerre,  
Est le seul de tous les puissans  
A qui l'on y donne l'encens.  
L'ambition n'a point de flâme  
Que n'y sçache esteindre mon ame;  
Car voyant qu'il nous faut mourir,  
Et qu'en vain pour nous secourir,*

Toutes ces puissances supresmes.  
 Ces Couronnes, ces Diadesmes,  
 Qui nous font fleschir les genoux  
 Deuant des mortels comme nous ,  
 N'auront qu'une fresle puissance,  
 Contre la fatalle ordonnance,  
 Qui porte generalement  
 Toutes choses au Monument;  
 Qu'il faut que tost ou tard l'on tombe  
 Soubz l'affreux enclos d'une tombe ,  
 Que nostre orgueil n'est que du vent,  
 Et que tel, qui n'est plus viuant,  
 Laisant les Resnes d'un Empire  
 Aux bords de l'Acheron souspire,  
 De voir qu'il ne luy reste rien  
 Qu'un seul denier de tout son bien:  
 Encore un vieux Nocher l'en priue,  
 Pour le passer a l'autre riue ,

*Que le cercueil destruit l'Autel  
Du plus redoutable mortel,  
Que Cesar, Pompée, Alexandre  
Ne sont plus que terre & que cendre,  
Et qu'avecque tous les exploits  
Dont ils affermirent leurs lois,  
Ils sont maintenant plus a plaindre  
Qu'ils ne furent iadis a craindre.  
Que le temps par ses changements  
Boulleuerse des monuments,  
Ou l'on ne cognoist plus les marques  
Ny des grandeurs, ny des Monarques  
Bref que le foible, & le fort,  
Sont suiets aux loix de la mort:  
Ces decadances assurees  
Bien meurement considerées,  
Font que i'estime mille fois,  
Les Louures moindres que les bois*

*Et que tout me ressemble rude  
 A l'esgal de la solitude.  
 C'est parmi ces antres divers,  
 Que resuant au mestier des vers  
 J'espere de faire connoistre,  
 Que le Ciel n'a iamais fait naistre  
 Vn Heros qui merite mieux  
 Que toy, le rang des demi-Dieux;  
 Quand mesme l'ombre d'Alexandre  
 Voudroit contre moy l'entreprendre.  
 Cependant cher Conte reçois  
 Ce que ie t'offre à cette fois;  
 Tu trouueras dans ce volume,  
 Outre le traual de ma plume,  
 Plus d'honneur, que ie n'en pretends  
 De trente peinceaux esclatans;  
 Qui par des transpors tous de flâme,  
 Ont voulu donner à mon ame*



*Des éloges & des appas  
Que mes bois ne meritent pas.  
Ils vont pour combattre l'enuie  
Qui pourroit trauffer la vie  
De ces Cheuillus auortons  
Qui passent pour les rejetons  
D'une souche mal animée,  
Ou pour le mieux dire une armée  
Dont les soldats tous éperdus  
Marchent sous ses enfans perdus.  
En voulant dire des merueilles  
De mes trauaux & de mes veilles,  
Pour en parler trop dignement  
Leur osteront leur ornement.  
Ainsi ces enfans de la gloire  
Pensant éclairer ma memoire  
Ils abaisseront ma couleur  
Par le grand éclat de la leur.*

L'excez de leur amour extreme ,  
Pour me trop tesmoigner qu'il m'aime ,  
Fera par ces chants triomphans  
Comme le singe a ses enfans,  
Qui les embrassant par trop d'ayse  
Les estouffe quand il les baise.  
Ainsi le bel Astre du iour  
Quand il fait son oblique tour ,  
Son œil deueloppe & desserre  
Dans le vif esmail d'un parterre,  
Mille boutons en mille fleurs,  
Dont l'Aurore avecque des pleurs  
A fait vne viue peinture  
Sur les habits de la nature.  
Les traits de ses diuins rayons  
Sont autant de diuers crayons  
Qui peignent & qui font esclore  
Ce superbe ornement de Flore.

*Mais comme ce diuin flambeau  
Prez de luy ne voit rien de beau ;  
D'un mespris digne de son estre  
Son mesme œil qui les a fait naistre  
A peine les voit-il fleurir,  
Qu'aussi tost il les fait mourir :  
De mesme ces diuins genies ,  
Qui de leurs saintes harmonies  
Ont voulu flatter mes escrits ,  
Auront droit d'en faire un mespris.  
Et comme il les croiront indignes  
D'estre comparés a leurs lignes,  
Ils les verront d'un œil pareil  
Que les fleurs le sont du Soleil.  
Mais grand apuy de la Couronne ,  
Braue Conte ie te les donne  
Comme des enfans qui n'ont rien ,  
Mais qui n'auront que trop de bien*

*Pourveu que tu leur sois prospere  
Comme tu le fus à leur pere,  
Qui sera toujours de bon cœur  
Ton tres-obligé seruiteur.*

ADAM BILLAVT,  
Menuicier de Neuers.



# APPROBATION

D V

## PARNASSE.

Sur les Cheuilles de Maistre Adam Billaut,  
Menuisier de Neuers.

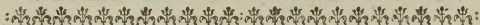
---

A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

### EPIGRAMME.

**N** peut dire en tout l'Vniuers,  
Voyant les beaux écrits que Maistre Adam  
nous offre,  
Qu'il s'entend à faire des vers,  
Comme il s'entend à faire un coffre.

SAINCT AMANT.



A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers , sur ses Cheuilles.

E P I G R A M M E.

**A** Droit Menuisier de Neuers,  
Mais plus adroit tourneur de vers,  
Va travailler en Catalogne,  
Ou vers le Rhin, pour nos Guerriers,  
Ne mets plus de Bois en besogne,  
Si ce n'est du Bois de Lauriers.

BOIS-ROBERT, Abbé de Chastillon.



A Maistre Adam , Menuisier de  
Neuers , sur ses Cheuilles.

O D E.



**Q**uel Dieu t'a rendu son Oracle ?  
 Quel Demon t'inspire ces vers ?  
 Dois-tu passer dans l'univers  
 Pour un Monstre , ou pour un Miracle ?  
 O prodige entre les Esprits,  
 Qui sçais tout , & n'as rien appris !  
 Merueille du siecle où nous sommes !  
 Estonnement de tous les yeux !  
 A peine as-tu connu des hommes,  
 Et tu parles comme les Dieux.





Docte ignorant, puissant Genie,  
 Qui parmy le bruit & le bois,  
 As sceu trouver plus d'une fois,  
 Et la cadence, & l'harmonie.  
 Ta main est sçauante au Compas,  
 La Regle ne te manque pas,  
 Et tu ne fais rien sans Mesure:  
 Mais en ce Labeur immortel,  
 Ce n'est point l'Art, c'est la Nature,  
 Qui t'enseigne à le rendre tel.



Quitte, quitte le Mont Parnasse,  
 Illustre & fameux Menuisier;  
 Laurier, Mirthe, Palme & Rosier,  
 Pour toy n'ont rien qui satisfasse.  
 Va, malgré l'orgueil du Turban,  
 Sur le sommet du Mont Liban,  
 Te servir d'un moyen qu'il t'offre:  
 Là, comme tes Vers sont sans prix,  
 Pren du Cedre & t'en fais un coffre,  
 Pour y conserver tes Escrits.





Sans les flatter, ils en sont dignes;  
 Et tout le monde est estonné,  
 De voir un Rabot couronné,  
 Faire taire & chanter des Cygnes.  
 O Neuers, sejour glorieux,  
 Cache ton émail curieux,  
 Ne le fay plus voir à l'Europe:  
 Mais fay voir à tous les passans,  
 L'immortelle & grande Varlope,  
 Sur l'Autel où fume l'encens.



Fay voir sur les riuës de Loire,  
 Des arcs de triomphe esleuez,  
 Ou soient doctement engrauez,  
 & le Rabot, & l'Escritoire.  
 Fais y pendre de toutes parts,  
 Comme marques de ces deux arts,  
 Des Chevilles & des Couronnes.  
 Et pour affliger l'Eridan,  
 Fais lire au dessus des Colomnes,  
**A LA GLOIRE DE MAISTRE ADAM.**

DE SCVDERY.

a iij



A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.



**I**E n'ose proferer un mot,  
Quand i admire ton beau volume,  
Adam Billaut dont le Rabot  
Fait bien moins de bruit que la plume.  
Je ne puis assez te priser,  
Tu dois seul t'immortaliser,  
Et mieux que cet Autheur qui fut chery d'Auguste.  
Deuant que ton trépas ait mis la Muse en deuil,  
Tu peux d'un esprit fort & d'une main robuste,  
Faire ton Epitaphe avecque ton cercueil.



A LA GLOIRE DE MAITRE ADAM  
DE NEUERS  
DE SCUDERY



Quel Bon Demon t'a conseillé,  
 De faire des Vers de la sorte,  
 Toy qui n'avois iamais veillé  
 Qu'au milieu d'une forest morte.  
 Le rude bruit de ton marteau,  
 T'a-il excité le cerueau?  
 Non ie croirois plustost voyant tant de miracles,  
 Qui passent de beaucoup tous les efforts humains,  
 Qu'un morceau de ce Bois qui rendoit des oracles,  
 Fut un iour par hazard Raboté de tes mains.



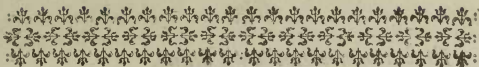
Ton bras par un vif mouuement,  
 En fit sortir vne etincelle  
 Qui t'anima dans ce moment  
 Au bel art où ton ame excelle:  
 Je m' imagine que deslors,  
 L'esprit se degageant du corps,  
 Fut comme illuminé d'une flâme subtile,  
 Qu'il ietta des rayons qui luy furent infus,  
 Et que charmé du Dieu qui ravit la Sibile,  
 Il enfanta des vers qu'il n'auoit pas conçûs.



*Mais les feüilles dont tu te sers,  
 Surpasseront ces anciennes,  
 On n'y trouuerra point de vers,  
 Qui soient confondus comme aux siennes.  
 Quoy que soufflent tes enuieux,  
 Le temps, au marbre injurieux,  
 S'écoulera tousiours sans les voir effacées,  
 Chacun apres mille ans les lira mille fois,  
 Et verra ce papier où brillent tes pensées  
 Durer plus que le fer dont tu coupes le Bois.*

BEYS.

A Maître



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

O D E.



**T**OY qui d'un pied chauffe-sabot,  
As pû monter dessus Parnasse,  
Et dont la main pousse-Rabot  
Carmes dessus Carmes entasse.  
Rare Menuisier de Neuers,  
Qui fais bien plustost mille Vers.  
Qu'une douzaine d'escabelles,  
Tes Vers qui courent l'univers,  
Sont lens dans les fines rüelles  
En dépit de l'Ennie au regard de trauers.



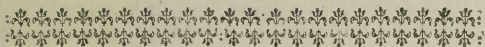


Ils sont ventre Apollon si beaux,  
 Qu'ils dureront, chose certaine,  
 Plus long-temps que tes escabeaux,  
 Fussent-ils de Buis, ou Debene.  
 Quitte dont ton mestier de Bois,  
 Vien voir les Princes & les Roys,  
 Dis leur tes chansons immortelles,  
 Par mon chef ie n'en voy pas trois,  
 Qui puissent en dire de telles,  
 Et ne croy pas en voir de plus de quatre mois.



Vn quidan venu l'autre iour  
 Des bords de la sainte Fontaine,  
 Dit qu'on a battu le tambour  
 Aux environs de l'Hipocrene.  
 Que pour ton Rabot exalter  
 Des Rimeurs le grand Magister,  
 Par tous les lieux de son Empire,  
 Entendoit que sans resister,  
 Et sans y trouuer à redire,  
 On ne dit plus limer vn Vers, mais rabotter.

Par Mr. l'ABBE' SCARON.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

S O N N E T.

**L**E Dieu de Pythagore, & sa Metempsychose,  
Iettans l'ame d'Orphée en un Poète François,  
Par quel crime, dit-elle, ay-je offensé vos loix,  
Digne du triste sort que leur rigueur m'impose ?

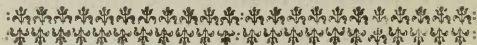
*Les Vers font bruit en France, on les louë, on en cause,  
Les miens en un moment auront toutes les voix,  
Mais i'y verray mon homme à toute heure aux abois,  
Si pour gagner du pain il ne sçait autre chose.*

*Nous sçauons, dirent-ils, le pouruoir d'un mestier,  
Il sera fameux Poète, & fameux Menuisier,  
Afin qu'un peu de bien suiue beaucoup d'estime :*

*A ce nouveau party l'ame les prit au mot,  
Et s'asseurant bien plus au Rabot qu'à la Rime.  
Elle entra dans le corps de Maistre Adam Billot.*

CORNEILLE.

b ij



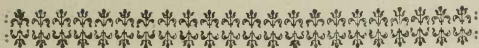
A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur les Cheuilles.

E P I G R A M M E.

**E** Nnemy durepos, & de l'oïfueté,  
Maistre Adam fait des Vers, & non pas des  
Chenilles,  
Pour atacher les noms à la Posterité,  
Des Lauriers du Parnace il a fait des Chenilles.

COLLETET.





A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

SONNET.

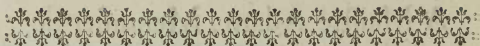
**A** Dam premier Homme du Monde,  
Vray Poëte & vray Menuisier,  
Dont le Rabot n'est point altier,  
Quoy que la plume en soit seconde.

De ta Princesse sans seconde,  
Graue le beau nom sur l'acier,  
Qui peut mieux que toy publier  
Les merites dont elle abonde ?

Que tu mettras ta gloire haut,  
Si tu trauailles comme il faut,  
Pour tant de qualitez illustres ;

Tu dois bien estre utile aux Roys,  
Puisque tu peux faire à la fois  
Leurs Esloges & leurs Balustres.

DE BENCERADE.

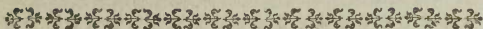


A Maistre Adam , Menuisier de  
Neuers , sur ses Cheuilles.

E P I G R A M M E .

**S**I tu reçois des Vers d'un & d'autre costé,  
De ceux qui trouueront leur immortalité,  
A tenir quelque place en tes diuins ouurages,  
Sçais-tu bien , cher Adam , le mal que ie preuoy,  
C'est qu'ils s'en vont remplir insqu'aux dernieres  
pages,  
Et n'en laisseront pas vne seule pour toy.

D'ALIBRAY.



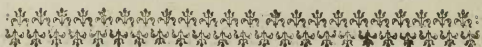
A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

**D**Ans un ouvrage si parfait,  
Je considere Caliope  
T'arracher des mains le buset,  
Et t'en faire choir la Varlope;  
Et puis en te monstrant ses sœurs,  
A qui tu fis mille caresses,  
Tu fus rauy de leurs douceurs,  
Et les pris alors pour Maistresses:  
Mais si tu voulois éprouuer,  
L'amour de ces diuines filles,  
C'est là que tu pourrois trouuer  
Autant de trous que de cheuilles.

DE GERARD.





A Maistre Adam , Menuisier de  
Neuers , sur ses Cheuilles.

S O N N E T.

**A** Dam, ie suis ravi, ma Muse me transporte,  
C'est pour ton grãd renom que ie deuës Rimeur,  
Le bruit de ton Rabot m'a mis en cette humeur,  
Et m'a chez Apollon ouuert la grande porte.

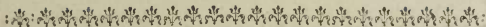
I y fustres-bien receu, sçache de quelle sorte,  
L'on m'y donna de l'eau que boit ton Imprimeur,  
I'en pris, dont les Sçauans firent quelque rumeur,  
Si bien qu'il me fallut y demander escorte.

Apollon connoissant que i'estois en danger,  
Enuoya ses neuf sœurs afin de me vanger,  
Ie receus tant d'honneur de ces diuines Filles,

Que ie restay muet dans le remerciement,  
Mon Luth pour cet effet fut vn foible instrument,  
Adam i' auois besoin de tes belles Cheuilles.

I A N V I E R.

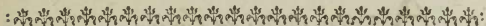
Du mesme



Du mesme.

EPIGRAMME.

**I**L faut estre pis qu'un Cyclope,  
 Pour n'admirer pas la Verlope  
 De cet illustre Raboteur,  
 Ses beaux Vers ont tant d'energie,  
 Qu'on y croiroit de la magie,  
 Si l'on n'en connoissoit l'Auth eur.

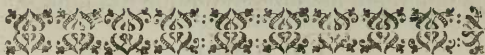


AUTRE EPIGRAMME.

A luy-mesme.

**A**Dam, tu n'as pas assez fait,  
 Il te reste à faire un buffet,  
 Pour mettre les presens que chaque Grand te donne.  
 Princes, Seigneurs, sçauans Esprits,  
 Vous apprendrez par ses escrits  
 Qu'il a de la vertu; mais payez sa personne.

IANVIER.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.



**A**rtisan illustre & fameux,  
A qui tant de Heros rendent une iuste hommage,  
Après auoir veu ton ouurage,  
Je viens t'en rendre aussi comme eux;  
Car d'abord ie ne pouuois croire,  
Que tu meritasses la gloire,  
Que te donnoient par tout ces Chantres immortels;  
Mais en fin i'ay connu que tu n'as point d'exemple,  
Et qu'il te faut dresser un Temple,  
Qui soit fait du débris de nos propres Autels.



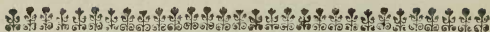


Nos Escrits sont des fruits de l'Art,  
 Que pollit tous les iours l'estude & la sciences;  
 Mais les tiens ont vne eloquence,  
 Qui fuit l'artifice & le fart;  
 Tu triomphes de nous sans armes,  
 Sans scauoir charmer tu nous charmes;  
 Tu fais tout par Nature, & tu n'as rien apris;  
 Ton caprice te sert de reigle & de pratique,  
 Et le plus souuent ta Boutique,  
 Fait honte aux Cabinets des plus fameux Esprits.



Sans courir au sacré sommet,  
 Tu trouues le chemin du Temple de Memoire;  
 Et tu possedes plus de gloire,  
 Qu'Apollon ne nous en promet:  
 Poussé par vne audace extreme,  
 Tu vas dérober au Ciel mesme,  
 Ce feu dont il forma les esprits des humains,  
 Et couuert de Lauriers que te produit la terre,  
 L'on te voit brauer son Tonnerre,  
 La Couronne à la teste, & le Rabot aux mains.

GILLET.



A Maistre Adam le Menuisier,  
Par Ragueneau le Patissier.

S O N N E T.

**I**E Croyois estre seul de tous les Artisans,  
Qui fut favorisé des dons de Caliope;  
Mais ie me range, Adam, parmy tes Partisans,  
Et veux que mon Rouleau le cede à ta Varlope.

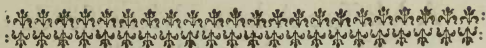
*Je commence à conneestre apres plus de dix ans,  
Que deffous moy Pegase est vn Cheual qui chope,  
Je vay donc mettre en paste & Perdrix & faisans,  
Et contre le fourgon me noircir en Cyclope.*

*Puisque c'est ton metier de frequenter la Cour,  
Donne-moytes outils pour eschauffer mon four;  
Car tes Muses ont mis les miennes en déroute.*

*Tu souffriras pourtant que ie me flate vn peu,  
Auecque plus de bruit tu travailles, sans doute;  
Mais pour moy ie travaille auecque plus de feu.*

RAGVENEAV.





A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

**Q**uittant son Rabot à Neuers,  
Maître Adam épuisse sa bourse;  
Mais icy débitant ses Vers,  
Il treuve vne heureuse ressource:  
Nostre Maître Adam n'est pas sot,  
Sa Plume vaut bien son Rabot.

MONGLAS.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sui ses Cheuilles.

S O N N E T :

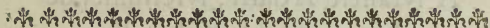
**M** Aistre Adam donne nous au nez  
Les œures de ton Escritoire,  
Tire-les de ton Cabinet,  
Ou, si tu veux, de ton armoire.

Tu n'as ny Stance, ny Sonnet,  
Qui ne meritte que la Gloire,  
Par les mains de Toussaint Quinet  
L'Imprime au Temple de Mememoire.

Plusieurs flattent par vanité  
Leurs Escrits d'une Eternité,  
Qui meurent auant leurs personnes.

Mais les tiens y sont enchassez  
Avec des Cheuilles trop bonnes,  
Pour s'en voir iamais déplassez.

F. MATHVRIN.



A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

SIXAIN.

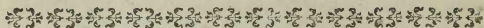


**A** Dam, les neuf sçauantes Filles  
Trouueront mauvais qu'à tes Vers  
Tu donnes le nom de Cheuilles,  
Parce que l'œil de l'Vniuers,  
Leur frere le Dieu de la Rime,  
Veut qu'on les loüe & les estime.

SALLART.

RAMPALLES

A. M. A. M.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.

**R** Are Ouurier, dont la main a tracé des Escrits,  
Qui surpassent sans art l'Art des meilleurs  
Esprits,

Tes Vers que tout le monde estime,  
De tes propres outils tirent leur plus beau jour,  
Ils sont si bien tournez, qu'ils semblent faits au Tour,  
Et sentent le Compas, le Rabot, & la Lime.



Ainsi les instrumens de ton Art Mechanique,  
T'esleuent sur Parnasse au fond de ta Boutique,  
Par eux tu fais des Vers si charmans & si beaux,  
Que chacun les trouue admirables,  
Et ie les crois bien plus durables,  
Que tes Bancs, ny tes Escabeaux.

RAMPALLES.

A Maistre

A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

S O N N E T.

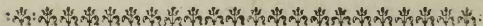
**A** Dam, n accuse point ny ton sang, ny ta race;  
La vertu reluit mieux parmy la pauvreté;  
Souuent d'un fonds rustique & plein d'obscurité,  
Iallit vne onde pure avecques plus de grace.

Apollon ayme ceux dont la naissance est basse,  
Et leur fait ressentir sa liberalité;  
Ainsi dans les vallons son ardeur se ramasse,  
Ainsi sont-ils brillants de plus viue clarté.

Celuy qui descriuit la colere d'Achille,  
Celuy qui pour Enée a construit vne ville,  
Eurent-ils en naissant les Destins plus heureux?

Puisque tu deuois donc arriuer à leur gloire,  
Et consacrer, comme eux, tes vers à la Memoire,  
Ne deuois-tu pas naistre & commencer comme Eux?

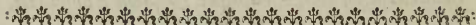
D'ALIBRAY.



Du mesme.

EPIGRAMME.

**L'** Autre iour vn noble Guerrier  
 Estant prest d'epouser sa Dame,  
 Enuoya vers Adam, afin de le prier  
 De luy dresser sa Couche & son Epithalame.



AUTRE EPIGRAMME.

A luy-mesme.

**L'** Isant les Vers qu' Adam nous offre,  
 Dont il a, dit-il, plein vn coffre  
 Dedans sa maison de Neuers;  
 Je suis si surpris de ces Vers,  
 Que ie ne scay si ie dors où ie veille;  
 Mais ce que de plus de Merueille  
 Rend mon esprit comme transy,  
 C'est qu'il a fait le coffre ausi.

DALIBRAY.

A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

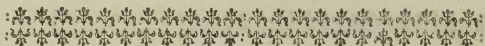
M A D R I C A L.

**P**our faire en ta faueur vn ouurage assez beau,  
Qui comme ta Varlope illustrât mon Enclume,  
Il faudroit maintenant mescrimer de la plume,  
Aussi bien que ie sçais m'escrimer du Marteau.

Pour toy ma Veine tousiours preste  
T'offriroit chaque iour vn Eloge nouveau,  
Et l'on verroit sortir plus de feu de ma teste,  
Qu'il n'en entre dans mon fourneau.

Pour n'estre pas pourtant blâmé d'ingratitude,  
Je crois qu'il vaut bien mieux sans art & sans estude,  
Dire peu par mes vers que de ne dire mot.  
Et que s'il ont pour toy quelque chose de rude,  
Tu peux y passer le Rabot.

DE REAVLT.



A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

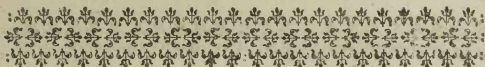
EPIGRAMME.



**A** Dam que iustement tu te nommes ainsi,  
Car du premier visant l'heureux ressouvenir,  
En tes mœurs, en tes vers, a voulu raieuir,  
Et rendre son sçauoir par le tien esclairsy.  
Tu n'as pas moins que luy les sciences infuses,  
Ton sçauoir sans estude estonne les Sçauans,  
Et tes escrits seront insqu au dernier des ans,  
Le Phare d'Apollon & celuy de nos Muses.

MAVGIRON.





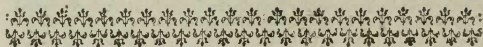
A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.



**M** Vses vous allez par tout dire  
Que Phebus est un vray falot,  
De quitter l'Archet & la Lyre  
Pour prendre en sa main un Rabot :  
Tout beau, troupe sçauante & belle,  
Le Rabot vaut bien la truelle,  
Pour ce divin faiseur de Vers,  
Il veut que tout le monde croye,  
Sil fut jadis Maçon à Troye,  
Qu'il est **MENVISIER** à **NEVERS**.

DELISLE.



A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.



**I**llustre Menuisier dont le noble transport  
Exécute sans cesse avec si peu défort  
Ce que d'autres en vain cherchent partant de veilles;  
Miraculeux objet de tout nostre entretien,  
Quel esprit assez haut peut vanter tes merueilles,  
Sans en dire trop peu, s'il n'est égal au tien ?



Veux-tu point employer ces précieux Escrits,  
Qui nous font voir des tiens le mérite & le prix,  
A te donner un bruit dont ta plume dispose ?  
Faut-il en ta faueur exercer tant d'Autheurs,  
Si te voir & t'aymer n'est qu'une mesme chose,  
Et si tes ennieux sont tes admirateurs ?





*Je ſçay bien que leurs noms ſont ſacrez, à la Cour,  
 Et qu'un Liure ſans doute eſt indigne du iour,  
 Quand on ne le rend pas digne de leurs ſuffrages;  
 Que leur authorité nous doit eſtre vne loy,  
 Que par leurs ſentimens on iuge des Ouvrages,  
 Et qu'on a tout enfin quand on les a pour ſoy.*



*Mais il eſt des beautez dont les propres apas  
 Nous ſurprennent d'abord, & ne nous trompent pas,  
 Et qui de noſtre amour ſont touſiours la matieres;  
 Alors qu'on les regarde on cognoiſt leur pouuoir,  
 Et l'on ſent qu'il en eſt comme de la lumiere,  
 Qu'on voit par elle-meſme, & qui nous fait tout voir.*



*Pour moy ie ne croy pas en ce poinct t'obliger,  
 Puis qu'il n'eſt pas beſoin qu'un ſecours eſtranger  
 Preuue des veritez, que tout le monde aduoüe:  
 Illuſtre beaucoup moins tes Eſcrits que mon Nom,  
 Je trauaille à ma gloire alors que ie te loüe,  
 Et me fais vne debte en te faiſans un Don.*





*Athenes autrefois eut bien moins que Nevers,  
Et la gloire des Grecs dans celle de tes Vers,  
Quoy qu'on puisse oposer, doit estre enseuelie;  
Tu leur peux disputer au moins le premier lieu;  
Et si l'on eut treuvé dans la vieille Italie  
Vn homme comme toy, Rome en eut fait vn Dieu.*



*Tes ouvrages fameux n'ont rien que de charmant,  
Ils causent nostre honte & nostre estonnement,  
Plus on les considere & plus on les admire;  
Tout y paroist si beau iusques au moindre mot,  
Qu'il semble qu'Apollon ait meprisé la Lyre,  
Pour prendre tous les iours l'usage du Rabot.*



*Par quel sort inoüy, par quel beureux hazard  
Voyons nous aujour d'huy la Nature sans art  
Confondre des Sçauans la plus belle arrogance?  
Et par quelle aduanture, ô merueilleux Esprits!  
Ce Siecle a-t'il donné pour l'honneur de la France,  
Vn homme qui sçait tout, & qui n'a rien appris?*

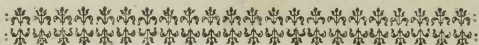




Poursuy, diuin Genie, & ne te lasse pas,  
 Pour t'immortaliser mesme dans ton trépas,  
 Entretiens ce beau feu dont ta veine s'allume,  
 Et fais-nous confesser desormais par tes vers,  
 Que ce n'estoit pas tant au Rabot qu'à ta plume  
 A te faire un cercueil de Lauriers toujours verds.

CHEVREAU.





A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Chevilles.

S O N N E T.

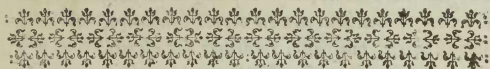
**C**es nobles sentimens, que Maître Adam exprime  
Avec tant de douceur & tant de majesté,  
Ce tour qu'il donne aux Vers si plein de netteté,  
Font bien voir sa naissance au mestier de la Rime.

*Sa maniere d'escrire est facile & sublime,  
Il sçait joindre la force à la naïsueté,  
Mester la raillerie avec l'honnesteté,  
Et mieux que du Rabot s'escrimer de la Lime,*

*Si pour faire un Mercure, on a dit autrefois,  
Que l'on n'employoit pas toute sorte de bois,  
Tant on faisoit d'honneur à ce pipeur-de filles:*

*Je puis dire aussi bien, & peut-estre encor mieux,  
Que le bois dont l'on fait de semblables Chevilles,  
N'est pas un bois commun, ny qui croisse en tous lieux.*

MALOISEL.



A Maistre Adam, Menuisier  
de Neuers.

ELEGIE.



**P**usqu'on estime plus le mortel qui s'amuse  
A charmer les humains, en courtisant la Muse;  
Que le Docte aujourd'huy ne passe que pour sot,  
Sers toy, si tu me crois seulement du Rabot:  
On connoissoit iadis le merite des hommes,  
Mais depuis, cher Adam, qu'en ce siecle où nous  
sommes,  
Le siecle a corrompu l'ordre de l'univers,  
C'est vn pauvre mestier que de faire des Vers;  
Que le docte travail iamais ne t'importune,  
Aussi bien tu ne peuz y faire ta fortune,  
Et crois que sans railler Pegasse est Cheual,  
Qui meine les rimeurs en poste à l'hospital:  
I'honore ton sçauoir, ta pauvreté m'irrite,  
Sçais-tu ce qu'on dira parlant de ton merite,  
Alors qu'on te verra, ie dis mesme plus nu,  
Encore mille fois qu'on ne peint la Vertu;

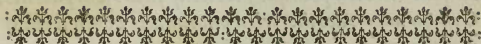
Considerez Adam, n'est-ce pas grand dommage,  
 De voir ce malheureux en un tel équipage,  
 Son Genie est puissant, i admire ses escrits,  
 Sil eust estudié qu'il eust beaucoup appris;  
 J'ay pitié de luy voir faire le pied de grüé,  
 Et faute de logis coucher dans vne rüé;  
 Apprens en ce temps-cy que pour estre adoré,  
 Il faut estre veau d'or, ou bien asne doré;  
 Vn ieune impertinent, dont la sotte posture,  
 Sera de rajuster tousiours sa chevelure,  
 Et de prendre conseil sur chacun des cheueux,  
 Qui souriant un peu, puis parlant comme deux,  
 Apres auoir songé quelque meschante Phrase,  
 Adjoustera morbien, pour donner de l'amphase,  
 Et de mauuaise grace, en faisant le censeur,  
 Méprisera le frere, & gaussera la sœur,  
 Perdra dans un discours cent fois la contenance,  
 Fera rire les meurs de son impertinence,  
 Cherchera tout confus par un discours nouueau,  
 Le fil de son discours autour de son chapeau,  
 Et ne le trouuant point finira sa harangue,  
 Par un peste du sort, maugré-bien de la langue,  
 Faut-il estre gesné dans la suintte des mots,  
 Passera pour habille au jugement des sots,  
 Et s'en faisant acroire, il voudra qu'on le prise,  
 Et qu'on donne le mot d'éloquence à sottise;  
 Le vulgaire croira qu'il est beaucoup sçauant,  
 Pour auoir osé mettre un discours en auant,



Et se fera vanter partoutte la contrée,  
 D'autant qu'il sçait par cœur un compliment d'Astrée.  
 Un autre moins hardy, mais aussi sot que luy,  
 Taschera, corrigeant les ouvrages d'autruy,  
 D'acquérir du renom, et tout bouffy de gloire,  
 Pour monstrer qu'il a leu, vous mettra sur l'Histoire,  
 Accusera Duplex, blâmera Coiffeteau,  
 Dira que le discours n'est ny coulant, ny beau,  
 Et passant tout d'un coup aux œuvres de Plutarque,  
 Que cet homme doit estre affranchy de la Parque,  
 Mais qu'il n'apporte pas d'assez fortes raisons,  
 Et qu'il trouue à redire à ses comparaisons,  
 Que Ciceron estoit plus grand que Demostenes,  
 Bien qu'il eust derobé l'eloquence d'Athenes,  
 Apres pour assieger Renault de Montauban,  
 Que Charlemagne fit somer l'arriere-ban,  
 Et puis recommençant un autre Coq-à-l'asne,  
 Qu'il a leu quelquefois de dans Aristophane,  
 Mais que tous les Romans à son gré sont camus,  
 Aupres de son Maugis, ou de Nostradamus;  
 Enfin il vous rompra tout un iour les oreilles,  
 S'imaginant auoir raconté des merueilles,  
 Et sous ombre qu'on sçait qu'il a un peu d'argent,  
 Il est plus glorieux qu'un Recors de Sergent;  
 Ainsi les ignorans ont tousiours l'aduantage,  
 Celuy qui pour tout bien a l'esprit en partage,  
 N'épreuue desform ais qu'un destin rigoureux;  
 On dit en le voyant dans le nombre des gueux,

Il est braue garçon, & de bonne famille,  
 Et s'il auoit du bien il seroit pour ma fille;  
 Car on estime plus ces riches libertez,  
 Ainsi comme l'on tient sept superbes Citez,  
 Voyant que l'on vantoit par tout les vers d'Homere,  
 Disputerent iadis ce beau tiltre de Mere;  
 Toutes vouloient son Corps; sa besace, dit-on,  
 Demeura sans maistresse avecque son baston;  
 Car il ne peut iamais avec sa réuerie  
 Euiter ce facheux monstre de gueuserie;  
 On laisse le Poëte, & l'on croit en effet  
 L'auoir recompensé, disant, Il a bien fait.  
 Car s'il donne du vent à celuy qui l'employe,  
 Il le paye souuent de la mesme monnoye,  
 Ou si, peut-estre, il est en sa mauuaise humeur;  
 Il ne songera pas seulement au Rimcur;  
 Ensin pour auoir mis des lauriers sur la teste  
 D'un poltron qui n'osa iamais leuer la creste,  
 Et de qui l'ignorance auroit plustost besoin  
 Qu'on luy fit vn present d'une bote de foin:  
 On dira de tes Vers, pour toute recompense,  
 Vrayment ils tombent tous d'une belle cadance;  
 icy les medisans sont contraincts d'auoüer,  
 Quel Autheur a des trait qu'on ne peut trop loüer,  
 Et qu'il a bonne grace à composer vn Liure,  
 Les Muses cependant ne donnent pas à viure,  
 Ce n'est pas d'aujourd'huy, car aux siecles passez,  
 Leurs travaux ont esté fort mal recompensez;

Et sçais-tu bien pourquoy ces neuf sœurs sont pucelles,  
 C'est qu'aucun des mortels n'ont iamais voulu d'elles,  
 Qu'elles n'ont rien vaillant, & que leur pauvreté  
 A conserué l'honneur de leur virginité,  
 En un mot qu'elles sont dedans une campagne,  
 N'ayant pour se loger qu'une pauvre montagne,  
 Et peuuent bien louer la valeur de Maugis,  
 Qu'elles n'ont pas moyen de louer un logis.  
 Quittes donc Apollon dont tu prônes la gloire,  
 Puis qu'auſſi bien ce Dieu n'a que de l'eau pour boire;  
 Car ie connois fort bien à ton rouge museau,  
 Qu'un homme comme toy ne ſçauroit boire d'eau;  
 Ou ſi tu veux encor faire des vers ſans ceſſe,  
 Que ce ne ſoit au moins que pour noſtre Princeſſe;  
 Tu ſçais qu'elle a deſſein de te recompenser;  
 C'eſt à toy, cher Adam, maintenant d'y penſer;  
 Pour moy qui ne vis point dans l'eſpoir du ſalaire,  
 Et qui ne pretends rien que l'honneur de luy plaire,  
 Ie iure par celuy qui preſide à Neuers,  
 De ne faire iamais que pour elle des Vers,  
 Et quand i'auray finy ma Tragi-Comedie,  
 Que ie me gueriray de cette maladie;  
 Ie veux bien eſtre apres priué de iugement,  
 Si ie ſonge iamais à Rimer ſeulement,  
 Si ce n'eſt quelquefois pour faire une Satyre.  
 Adieu lis bien ces Vers que ie te viens d'eſcrire,  
 Apres auoir reſué ſur mon Luth ce matin,  
 Et maudit mille fois la Muſe & le Deſtin.



A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

S O N N E T.

**I**E ne veux plus resuer dessous ces Lauriers verds,  
Qui chargent l'Helicon, & qui parent sa cime;  
Qu'on ne me parle plus d'Hemistiche, ou de Rime,  
Le berne de formais tous les faisseurs de Vers.

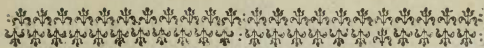
Le plus sage Poëte a l'esprit de trauers,  
Quoy qu'on dise qu'un Dieu le transporte & l'anime,  
Ce feu qui rend l'esprit & perçant & sublime,  
Est cause qu'on se perd dans le vague des airs.

Tu sçais que le Rimeur est tousiours miserable,  
Et toy-mesme enuers nous n'est-tu pas insoluable  
Pour les vers que pour toy nous voyons si bien faits ?

Tu n'en sçauois douter, quoy que le sort ordonne,  
Tu ne feras iamais ny Coffres, ny Buffets  
Pour mettre en seureté les tresors qu'on nous donne.

DV PELLETIER.

A Maître



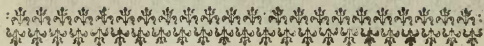
A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur les Cheuilles.

EPIGRAMME.

**O**N void bien que ton Bois, Menuisier de  
Neuers,  
A senty la coignée au croissant de la Lunne,  
Quand tu viens ioindre icy ta gloire à ta fortune,  
Ainsi l'abandonnant à la mercy des Vers.

Autant qu'en ta Maison tu sçais que la Nature,  
Sous vn lambry doré loge la pouriture,  
Et que contre le Temps rien ne demeure entier.  
Mais iugeant que tes Vers à ce Temps fait la nique,  
Hardy, tu viens icy nous ouvrant ta Boutique,  
Te faire renommer seul Maistre en ce Métier.

DE VILLENES.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

S T A N C E S.



**T** OY que la Scie & la Varlope  
Ont si long-temps entretenu,  
Dis-moy, comme es-tu deuenu  
L'un des mignons de Calliope ?  
Cette Nimphe & toutes ses sœurs  
Ne tirent leurs saintes douceurs  
Que du repos & du silence,  
Et ton ordinaire mestier  
Plain de bruit & de turbulence  
Vouloit son homme tout entier.





C'est un prodige veritable,  
 Et connu par tout l'Uniuers,  
 Que tu fais mieux les pieds d'un Vers,  
 Que ceux d'un lit, ou d'une table;  
 Bien que celebre Menuisier,  
 Tu t'es tant lauë le gosier  
 Des eaux qui coulent d'Hypocrene,  
 Que les Poëtes plus fameux  
 N'ont plus rien à cette Fontaine,  
 Si tu n'y partages comme eux.



Aussi tous ces hommes d'élite  
 Font tant de cas de tes Escrits,  
 Qu'ils ont à l'enuie entrepris  
 D'en faire éclater le merite:  
 Moy qui ne les suis que de loin,  
 Je laissois un si noble soin  
 A cette bande venerable;  
 Mais ma Muse ne pût celer  
 Qu'elle se rendroit plus coupable  
 De se taire que de parler.





Aussi ta rare suffisance,  
 A tant de reputation,  
 Qu'elle sert d'occupation  
 A toutes les plumes de France:  
 Qui manqueroit à ce deuoir,  
 Celuy-là ne sçauroit auoir  
 D'assez legitimes excuses,  
 L'on te connoist où que tu sois,  
 Qui n'a iamais connu tes Muses,  
 N'a iamais parlé bon François.



Enfin si quelqu'un s'en exempte,  
 C'est qu'il n'en a pas le loisir,  
 Ou qui ne prend point de plaisir  
 Quand la gloire d'autruy s'augmente,  
 C'est qu'il a peu d'honesteté,  
 Ou peu de bonne volonté,  
 Ou trop d'autres sollicitudes,  
 Sans plusieurs autres que ie voy,  
 Honteux d'auoir fait leurs estudes,  
 Et n'en sçauoir pas tant que toy.







En effect on sçait que les Muses  
 T'ont si parfaitement chery,  
 Qu'elles n'ont point de fauory  
 Ou soient tant de graces infuses :  
 La Nature t'auoit caché,  
 Mais l'on sçait qu'elles t'ont cherché  
 Pour t'apprendre l'Art Poëtique;  
 L'on sçait qu'elles ont annobly  
 Toy, ta Famille, ta Boutique,  
 Tes Outils, & ton Estably.



Auant un si bel aduantage,  
 Toy-mesme oserois-tu nier,  
 Qu'à peine auois-tu le denier  
 Pour entretenir ton ménage,  
 Et depuis tout le monde sçait,  
 Que tu nages à tel souhait  
 Dedans les ondes du Pactole,  
 Qu'à tous moments on te peut voir  
 Aux mains vne double pistole,  
 Ou lettres pour en recevoir.





Ces Muses, contre leur coûtume,  
 Te voulurent persuader,  
 Et par miracle accommoder  
 Ton Rabot avec une plume :  
 Au moins si tu n'as pas esté  
 Cét Adam de l'antiquité, (.:)  
 L'aisné de tout tant que nous sommés,  
 Comme elles y remediront,  
 Tu seras le premier des hommes  
 Que leurs bien-faits enrichiront.



Cette route est si peu commune,  
 Qu'un autre s'y fouruoyeroit,  
 Tout le monde s'appauvriroit  
 Par où tu bastis ta fortune,  
 Et si tes desseins sont heureux, (.:)  
 Ils ne sont pas moins genereux,  
 Pour te rendre digne d'enuie,  
 I'en voy mille à s'inquieter  
 De la conduite de ta vie,  
 Et pas un seul à t'imiter.





Quand tu chemines par la ville,  
 Tout le peuple qui t'aperçoit,  
 S'entr'assemble, te monstre au doit,  
 Et te remarque entre dix mille,  
 Voyez-vous bien, ce disent-ils, (.:)  
 Voila l'esprit des plus gentils  
 D'entre ceux qu'on nomme Poëtes,  
 C'est luy qui de simple Artisan.  
 Par des entremises secretes,  
 Est deuenu grand Courtisan.



Son renom force le silence,  
 Il est connu comme le iour,  
 C'est luy qu'on appelle à la Cour,  
 Le Menuisier par excellence, (.:)  
 Tout le monde le veut auoir,  
 Et chacun accourt pour le voir,  
 Comme à quelque nouveau miracle,  
 Ses admirateurs infinis,  
 Le regardent comme vn spectacle,  
 Aussi rare que le Phenix.





Outre cet honneur legitime,  
 Que nostre vulgaire luy rend,  
 Toute la Cour n'a point de Grand  
 Qui ne l'ayme & qui ne l'estime ;  
 Les plus éloignez du commun  
 Ne chargerent iamais quelqu'un  
 De plus favorables carettes,  
 Et sur tout cet homme charmant  
 Plaist à l'esprit de ses Princesses,  
 Comme il plut à celuy d'Armand.



De vray ces Dames vertueuses,  
 Ces merueilles de l'Vniuers,  
 Obligent bien souuent tes Vers  
 A des courses impetueuses,  
 Aussi par les puiffans attraits,  
 De leurs magnifiques bien-faits,  
 Ta franchise est-elle asseruie,  
 Aussi n'as-tu pas entrepris  
 D'employer pour elles ta vie,  
 Et la laisser où tu la pris.



Et cet



Et cet autre objet de ta Muse  
 Que l'on reuere en tant d'endroits,  
 Dont tu peux esperer des droits  
 Que la Nature te refuse;  
 Ton Heros ce grand Cardinal,  
 Est si bon & si liberal  
 Aux équitables recompenses,  
 Qu'il s'en va te faire arriuer  
 Ou tes plus hautes esperances  
 N'auoient osé te releuer.



Dans vne si bonne posture  
 Où t'a déjà mis la vertu,  
 Adam, que desirerois-tu  
 Pour embellir ton aduventure,  
 Qu'aurois-tu plus à demander,  
 Rien ne te peut incommoder  
 Sous ces fauorables Auspices,  
 Les plus rudes aduersitez  
 N'ont pas assez de precipices  
 Pour perdre tes felicitez.

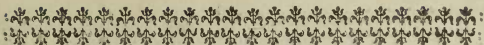




*Va, mon cher Amy, ie souhaite,  
 Que Le Ciel te tienne en ce point,  
 Sur tout ne t'enorgueillis point  
 D'une fortune si parfaite;  
 Et comme vn tas de libertins,  
 N'en rends pas graces aux Destins,  
 Non plus qu'à l'humaine Prudence;  
 Mais rends-en la gloire & l'honneur  
 A la Diuine Prouidence  
 De qui te vient tout ce bon-heur.*

DE LA CHAIRNAIS.

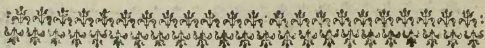




A Maistre Adam, Menuisier  
de Neuers.

EPIGRAMME.

**A** Dam, je sçay mieux l'aduantage  
 Que tu as à faire des Vers,  
 Que tous ceux qui t'en font hommage,  
 Puis qu'il est vray qu'en ton bas âge,  
 Tu vins m'apporter à Neuers  
 Les premices de ton Ouurage,  
 Et qu'en t'augmentant le courage  
 En plusieurs rencontres diuers,  
 J'exerçay ton apprentissage,  
 Et formay dès-là mon presage,  
 Que tu serois dans l'Vniuers  
 Vn iour vn rare personnage.  
 N'en desire pas dauantage  
 D'un Poëte à tors & à trauers,  
 Qui de rimer n'entend l'usage  
 Et vent si cet escrit t'outrage  
 Que tu le colloque à l'enuers  
 Derriere ton Liure au Bagage.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

S T A N C E S.



**A** Dam, par quel estrange effet,  
Sans auoir courtisè les Muses,  
As-tu l'assemblage parfait  
De tant de sciences infuses?  
Aurois-tu tout seul herité  
Du nom & de la qualité  
Que posseda le premier Homme,  
Qui dès le mesme instant que Dieu l'eût mis debout,  
Auant qu'il eût goûté de la fatale pomme,  
Sans auoir rien appris, comme toy, conneut tout.







Oüy sans doute, & quelques merueilles  
 Que l'on puisse dire de luy,  
 Je les treuve en toy si pareilles,  
 Qu'il semble renaistre aujourd'huy.  
 Non en te loüant ie t'offence,  
 Car malgré tant de connoissance  
 Il fut par la femme seduit;  
 Mais non plus que le sien ton cœur n'est pas de marbre,  
 Et comme il fut tenté d'en accepter le fruit,  
 Tu le serois aussi de te seruir de l'arbre.



En ce point i'estime ton sort  
 Plus que le sien digne d'enuie,  
 Que le fruit luy donna la mort,  
 Et l'arbre te donne la vie,  
 Mesme par un effet plus beau  
 Tu peux affranchir du tombeau  
 Ton Nom si cher à la memoire,  
 Et ton diuin Esprit qui charme les humains,  
 Peut icy baiissant le trône de ta gloire  
 Espargner noblement cet office à tes mains.

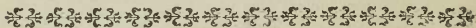
DESFONTAINES.



Du mesme.

EPIGRAMME.

**R**etirez-vous lasches Critiques,  
 Esprits bourrus & frenetiques,  
 On ne sçauroit icy vous voir qu'à vostre dam;  
 Loin de ce Liure, ames prophanes,  
 Les Cheuilles de Maistre Adam,  
 Ne sont pas en ce lieu pour attacher des Asnes.

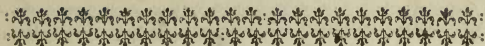


AUTRE EPIGRAMME.

A luy-mesme.

**M**aistre Adam, il faut aduoüer,  
 Qu'on ne te sçauroit trop louer,  
 Veu qu' Apollon & les neuf Filles,  
 Confessent icy hautement,  
 Que tout leur diuertissement  
 Est desormais ex tes Cheuilles.

DESFONTAINES.



A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.

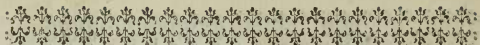


**C**Es beaux Vers surprennent mes sens,  
Ils me paroissent des merueilles,  
Ils sont si doux & si puissans,  
Qu'ils charment toutes les Oreilles,  
Et les plus diserts d'aujourd'huy,  
Se doiuent taire deuant luy.



    Tout ce qu'il pense, ou qu'il escrit,  
A tant de force & d'elegance,  
Que déjà son diuin Esprit  
A fait confesser à la France,  
Que le Menuisier de Neuers  
Polit moins le Bois que les Vers.

Le Marquis D. P. de B.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES.



**A** Dam en qui les chastes sœurs  
Ont distillé tant de douceurs,  
Qu'aujourd'huy l'on ne scauroit dire,  
Quels de leurs plus chers nourriçons  
Sçavent mieux que toy les façons  
D'entonner un Vers sur la Lyre.



Ces Carmes si beaux & diuers,  
Faits pour l'Esprit de l'Vniuers,  
Et le plus fort & le plus rare,  
Font voir assez éuidemment,  
Que Phœbus veritablement  
Te sert de Lumiere & de Phare.





*Que l'Estude iointe avec l'Art  
 Acheue vn portraict à l'Escart  
 De quelque parlante Peinture,  
 Quant à moy ie ne pense pas  
 Qu'ils preuaient sur les appas  
 Que va produisant ta Nature.*



*Si mon Esprit ne se confond,  
 Les Orateurs du temps se font  
 Par vne longueur indincible,  
 Au contraire, ce qui m'en plaiſt,  
 C'est que le vraye Poëte naiſt  
 Avec vne Verue inuincible.*



*Rien n'est impossible à celuy  
 Dont l'œil du iour ſouſcrit l'appuy,  
 Et la protection entiere,  
 Aduoiant ſes inuentions  
 Sur les naiſues productions  
 Qu'il produit & met en lumiere.*





L'on void parmy cet Vniuers  
 Tant de forcez & rudes Vers  
 Sortir d'une vaine moïse,  
 Qu'ils dégoustent tous les Lecteurs  
 Parce que leurs mauvais Autheurs  
 Forcent tousiours la Poësie.



Encore qu'ils parlent Latin,  
 Ils n'ont pas pourtant le Destin,  
 Ny mesme la bonne Fortune  
 De reussir dans leurs Escrits  
 Comme font ces diuins Esprits  
 A qui la Verue est opportune.



Qu'ils fassent comme Sainct Amant,  
 Qui brille ainsi qu'un diamant  
 Dans le siecle ingrat où nous sommes,  
 Void-on d'eux quelque mouuemens  
 Aboutir dans les ornemens  
 Qu'estale ce Miroir des Hommes.





Il se surmonte incessamment,  
 Il encherist iournellement  
 Sur le bien faire & le bien dire,  
 De sorte qu'il faut aduoïer  
 Qu'on ne sçauroit assez loüer  
 Ce que sa plume vient d'escrire.



L'Ennie en dépit de sa dent,  
 Dit que son venin plus ardent  
 Ne peut auoir sur luy de prise,  
 Tant il est vray qu'il fait si bien  
 Qu'après ses Vers on ne void rien  
 Qui soit pur & de bonne mise.



Soit qu'il parle des Matelots  
 Qui combattent contre les flots  
 D'une mer remplie d'orage,  
 Ou qu'il peigne l'hostilité  
 De Mars dans la Trace irrité,  
 C'est où luit son masle langage.





*S'il fait soupirer un Amant  
 Sur la rigueur & le tourment  
 Que luy donne une belle Dame,  
 N'exprime-il point le malheur  
 De sa rage & de sa douleur,  
 Par des traits de feu & de flâme?*



*Si parfois pour se divertir,  
 Il prend plaisir à consentir  
 De declamer contre le vice,  
 Ne le Satyrise-t'il pas  
 Si vivement, qu'il met à bas  
 Les instrumens de la Malice.*



*Enfin il emporte l'honneur  
 D'estre meilleur Chantre & Sonneur  
 De tous ceux dont on fait du conte,  
 Apollon l'ayme tellement,  
 Qu'il prend plaisir assurement  
 Qu'aucun ne le passe & surmônte.*







Apres luy, qui fait mieux que toy?  
 Personne ne te fait la loy,  
 Chacun admire tes Ouvrages,  
 En ce qu'ils sont si dextrement  
 Tournez, dans l'adoucissement,  
 Qu'ils recueillent tous les Courages.

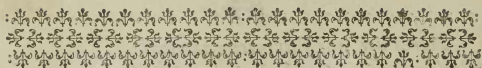


Moy-mesme qui sens que l'Hyuer  
 Me contrainct mesme d'arriver  
 A subir l'Arrest de la Parque,  
 Ne puis m'empescher chaque iour  
 De les relire tour à tour,  
 Attendant la fatale Barque.



Il n'y a point de médisant,  
 Qui ne confesse en les lisant,  
 Qu'ils sont enrichis de la grace  
 De tout ce qu'on void en effet  
 Et de polly et de parfait,  
 Sur le double mont de Parnasse.

SALLARD,



Plainte Contre Maistre Adam,  
Menuisier de Neuers.

STANCES.



**S**uperbes Deitez du Temple de Mémoire,  
Muses à qui tous les mortels  
Offrent des vœux & des Autels,  
A qui confiez-vous vostre plus chere gloire ?  
Vous que les plus Sçauans implorent à genoux,  
Pourquoy vous prostituez-vous  
A ceux dont icy bas la Fortune se ioüe ?  
Et pourquoy versez-vous vos eaux dessus la boüe,  
Pour en faueur d'un seul faire mille jaloux ?

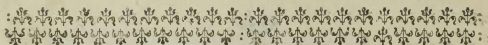




Donc en vain nostre vie en destravaux se passe,  
 En vain nous-nous chargeons de soins,  
 Si celuy qui vous sert le moins  
 Paroist pour nostre honte au faiste du Parnasse:  
 Apres avoir perdu le plus beau de nos ans,  
 Au milieu de vos Courtisans,  
 Vn simple Menuisier aujourd'huy nous deuançe,  
 Et nous fait aduoüer, à l'honneur de la France,  
 Qu'il y a des Heros parmy ses Artisans.

DE CHARPY.





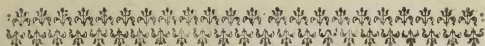
A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.



**E**Xcellent & noble Billant,  
Dont la plus docte des neuf Filles  
Empoignant en vain le Rabot,  
Sans te diminuer a fait tant de Cheuilles:  
Honneur du sejour de Neuers,  
Bien que tu sois tout plein de Vers,  
Tu n'en es pas moins estimable;  
Car sur tout autre bois ton aduantage est tel  
Quau lieu que par les vers il denient perissable,  
Les tiens te rendront immortel.

P. RICHER.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

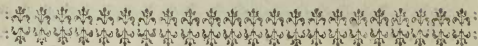
EPIGRAMME.



**P**uisque ce docte Menuisier,  
Lors qu'il veut tourner un Laurier,  
Fait des choses digne d'enuie :  
La liberalité des Roys,  
Pouroit defendre qu'en sa vie  
Il trouuillast sur d'autre Bois.

TRISTAN L'HERMITE.





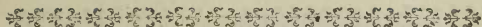
A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.



**O**Rphée avec son Lut attiroit autrefois  
Par des Airs rauiffans les forests & les bois,  
Mais ton art, Menuisier, fait bien d'autres miracles,  
Car le Bois par tes mains forme de si beaux sons,  
Morphée estant rauy detes belles Chançons,  
Se tait pour mieux pouuoir entendre ces Oracles.

GRENAILLE.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

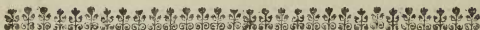
R O N D E A U.

**D**E Maistre Adam voicy l'apprentissage,  
Qui pourtant est vn tres-parfait Ouurage,  
Et qui fait voir en cent moyens diuers,  
Que les neuf sœurs ont fait naistre à Neuers,  
Vn qui gaignoit leur Art au Robotage :

*Si d'un Heros vous voulez voir l'image,  
De Mars, d'Amour, du Printemps, des Hyuers,  
Ou des vertus, ou d'un Siecle peruers,  
Il le faut voir icy dans le langage  
De Maistre Adam.*

*Or Apollon dès la premiere page,  
Sur mon honneur, en creuera de rage,  
Et regardant ce Liure de trauers  
Il brisera son outil chante-Vers,  
Pour en auoir vn fait du façonnage  
De Maistre Adam.*

LE CADET.



A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

R O N D E A U.

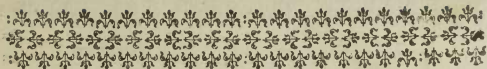
**D'**Vn Menuisier les Ouvrages diuers,  
Sont estimez par tout comme à Neuers,  
Mille fois plus que tout l'or de l'Asie.  
Il les bastit suiuant sa fantaisie,  
D'un Bois choisy d'entre tous les plus verds.

C'est d'un Laurier qui ne crains les Hyuers,  
Et qui ne peut estre percé des Vers :  
Bien qu'il soit cru dedans la Poësie  
D'un Menuisier.

Le Cardinal, Honneur de l'Vniuers,  
Cherry des bons, enuié des peruers,  
D'un doux plaisir a son ame saisie :  
Quand sous des traicts d'une grace choisie,  
Il voit son nom escrit dedans les Vers  
D'un menuisier.

BEAV-SONNET.





A Messieurs nos Poëtes.

EPIGRAMME.

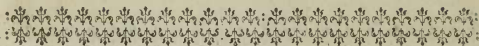


**A**ccordez le tout net, & n'ayons point de noise,  
 L'excellent Menuisier fait tout sireiglement,  
 Qu'encor qu'un de ses Vers n'eut qu'un pied seu-  
 lement.

*Il vaudroit vos meilleurs fussent-ils d'une toise.*

MARTIAL.





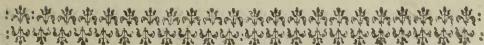
# LE LIBRAIRE,

A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Chevilles.

## EPIGRAMME.

**I**Ncomparable & grand Rimour,  
 Je croirois avoir fait un crime,  
 Si passant pour ton Imprimeur,  
 Je ne t'escriuois pas en rime;  
 Priant le bon Pere Bacus,  
 Qui vaut bien mieux que les neuf Filles,  
 Qu'il me procure autant d'écus,  
 Que tu mas donné de Chevilles,  
 Afin de traiter les Authours  
 Dont tu fais tes Approbateurs.

TOUSSAINT QVINET.

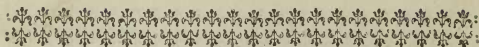


## AVTRE EPIGRAMME.

A luy-mesme.

**M**Aistre Adam ruminait des Vers,  
 Tenant en sa main sa Varlope,  
 Quand il apperceut Caliope  
 Qui le vint trouver à Nevers ;  
 Cette genereuse Pucelle  
 Luy fit faire vne grande échelle,  
 Et puis en luy disant, Suis-moy,  
 Luy fit concevoir tant d'audace,  
 Qu'il en monta sur le Parnasse,  
 Puis tira l'eschelle apres soy.

TOUSSAINT QVINET.

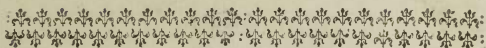


Al gentilissimo , ed vnico  
Maestro Adamo.

MADRIGALE.

**A** Damo, ne' tuoi detti,  
 Ne' tuoi rari concetti,  
 Ne' tuoi Cauicchi reisci tanto destro,  
 Ch' appunto noi pensiamo  
 Tu sia quel primo Adamo,  
 Che sappiam dotto fù senza Maestro:  
 Fúllo con peggior sorte,  
 Dièlli Scienza la Morte,  
 Scienza tu riceuesti,  
 Perche poi, quanto 'l Tempo, tu viuesti.

BENSE-DVPVIS.



# Casamiento del Cepillo de Maestro Adamo, Con la Lyra de Apolo.

Dezimas Castellañas.



Apolo. **O** Yga Señor Trobador  
Escuche Señor Adamo!

Adamo. Maestro Adamo me llamo,  
Que mal se calça vn Señor  
Con vn Acepillador.

Apolo. Sin duda en Helicon fuystes,  
Y en Hipocrene beuistes?

Adamo. En tiendas de Baco sí,  
Que muchas vezes beuì,  
No me entiendo deffos chistes.





*Me haze voste sinrazon,  
A fe que me burla, à fe  
Señor galan que no se  
Si Hipocrene y Helicon  
Es taberna o bodegon.*

*Apolo. Y tanto Adamo, sabeys?  
Tan brauos Versos hazeys,  
Que amis mayores priuados  
Dexays todos assombrados,  
Y itro Apolo pareceys.*



*Adamo. Por Dios que no se dezillo,  
Solo se que hizo clauijas,  
Que alabanse por hijas  
De mi humilde Cepillo,*

*Apolo. Hijas de Padre alentado,  
Cepillo de insigne brio,  
Pues sabe haazer desafio  
Con su estile estremado  
Al ingenio mas confiado.*



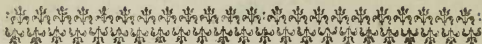


*Vna Merced pues os pido,  
 Adamo, si soys seruido,  
 Que mi Lira pueda ser  
 Desde agora su muger,  
 Y honrarle como a marido.*

*Picaranse de limadas  
 Sus obras, por cepilladas;  
 En todo fi a de acertar  
 Si le consentis llevar  
 Clauijas tan acertadas.*



BENSE-DVPVIS.



A Maistre Adam , Menuisier de  
Neuers , sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

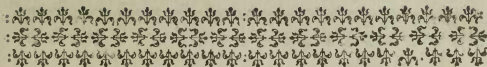


**E**N vain quelque faiseurs de Vers,  
Viendront d'un regard de trauers,  
Blasonner tes œuures gentilles;  
Car ces Critiques Lougarous,  
N'y sçauroient trouuer tant de trous,  
Qu'on n'y trouue autant de Cheuilles.

LA POIREE.







A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

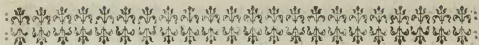
EPIGRAMME.



**A** Pollon depité de sa Lyre rompuë,  
Par quelques ignorans, qui vouloient l'ac-  
corder;  
Tes Cheuilles alors pareissant à sa veuë,  
S'offrirent à propos pour la racommoder.

P. MESMYN





A Maistre Adam , Menuisier de  
Neuers , sur ses Cheuilles.

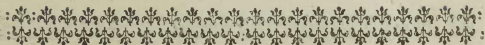
EPIGRAMME.



**Q**uand ie contemple mon vaisseau :  
Du tillac iusques à la quille,  
Ie ny trouue point de Cheuille,  
Qui ne puisse perir dans l'eau ;  
Les Cheuilles de ton ourage,  
Adam , l'exemptent du naufrage,  
Malgré les flots imperieux ;  
Et font que sa force animée,  
Du souffle de la Renommée  
L'éleue aussi haut que les Cieux.

VIEUX-MARCHE.





A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

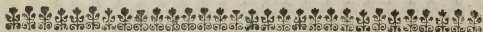
EPIGRAMME.



*SI tu veux rejoür Dagnerre,  
Ne rime plus que sur la Guerre,  
D'oü Triomphans nous reuenons:  
Chante la valeur Heroïque,  
Et mets le Bois de ta Boutique  
A faire des fusts de Canons.*



DAGVERRE.



A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.



*S* i j'avois de telles Cheuilles  
Pour placer les Armes du Roy,  
Mille curieuses familles,  
Adam, s'adresseroient à moy,  
Pour voir les admirables charmes  
Des Cheuilles comme des Armes.



SAINCT MALO.

A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

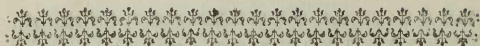
EPIGRAMME.



**A**MY pour qui le Ciel (puisa ses merueilles,  
Et ce qu'il auoit de plus beau,  
Toy qui par tes labeurs & par tes doctes veilles,  
Mets ton nom pour iamais à couuert du tombeau.  
Cher Adam, ne croy pas qu'en ce lieu ie pretende  
Ioindre vne si petite offrande  
A ce que t'ont voüé tant de rares Esprits;  
Ie sçay trop de combien ie cede à leur merite,  
Mais, comme eux en public, souffre que ie m'aquite  
En mon particulier de ce qu'à iuste prix,  
Toute la terre doit à tes nobles Escrits,  
Que chacun voit, & que pas vn n'imite.



LE MARQUIS D'ARIMANT.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

S O N N E T.

**Q**uand ie me fis Comedien,  
l'estois un pauvre personnage,  
Et ie vous iure qu'un beau-rien  
Estoit mon unique bagage.

Maistre Adam, vous sçauuez tres-bien,  
Quoy que ie n'aye point de Page,  
Que i'ay pourtant trouué moyen  
De dresser un bel équipage;

Mais il n'a point de logement,  
Pour qu'il en ait un promptement,  
Ce petit Sonnet ie vous offre,

Mon cher Menuisier de Neuers,  
Obligez-moy d'y faire un coffre  
Qui ne soit point sujet aux vers.

D'ARGIS.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

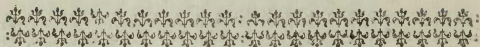


**I**'AY fait ces vers d'aussi bon cœur,  
Que iamais tu fis Escabelle,  
Grand Menuisier, grand Raboteur,  
Mais ma Rime n'est pas trop belle.

*Tu ne dois pourtant refuser  
Mon ouvrage, bien qu'un peu rude,  
Et tu peux un sexe excuser,  
Qui non plus que toy n'a d'estude.*

*Si ie pouuois, ie ferois mieux,  
Pour te monstrier ma bienueillance;  
Mais sçaches qu'aussi ie ne veux,  
Ny grand-mercy, ny recompense.*

Mlle. DE BEAUPRE.



A Maître Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

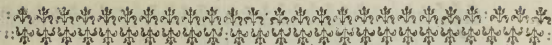


**A** Dam, un fol de Serurier,  
Qui voudroit tes Vers décrier,  
Et ne peut souffrir ton estime,  
Tous les iours contre moy s'escrime,  
Il me sòtient, le pauvre sot,  
Que pour bien polir vne Rime,  
Il se faut seruir de la Lime,  
Et ie tiens que c'est d'un Rabot.



ST. GERMAIN.





ΕΙΣ ΤΕΚΤΟΝΑ ΜΟΥΣΟΦΙΛΟΝ ΚΑΙ  
 Δαφνηφάρον Κελικόν.

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ.



ΕΚ ΤΟΝΙ μὴ ἐπέων Φθονέης ὡς: Τέκτονι Τέκτων  
 Φοῖβε Πάτερ Μουσῶν ὃς καλὰ μᾶλλον ἔπει.

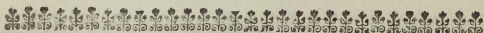
Μηδὲ μελιχρυσόσωτα λόγον θαυμάζετε Κέλται,

Κλεπόμεν οὐ δυνάσται παῦ ὃ δέδωκε Φύσις.

Ελλῆνες ᾗ σιγάτε θεῶν ἔ Τέκτονος ἕον ,

Ἡμῖν γδ Τέκτων Φοῖβος Ἀπόλλω ἔφ.

ΙΟΑΝΝΗΣ ΙΑΚΧΟΤΕΤΙΟΣ Ρητορικῆς, ἱστορίας  
 καὶ ἑλληνικῶν, γλωσσῶν διδάσκαλος Ἰατρῆς.



De Fabro lignario non ignobili Poetâ.

EPIGRAMMA.

**A**vdijt Ismarius modulantem vt carmina Fabrum,  
 Ingemit, atque suam credit habere Lyram:  
 Ignoto dubitat quæ fors commisit habendam,  
 Restituique sibi litigat ante Deos.  
 Olli at subridens, non est tua, dixit Apollo,  
 Runcinâ fecit nam Faber ipse suâ.

---

Aliud eiusdem.

**L**audare meritò si quis hos velit versus  
 Sar dicat esse prorsus affabrè factos.

FRANCISCVS DE MEZERAY,  
*Rerum Francicarum Scriptor Historicus.*

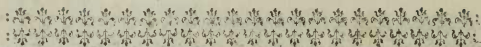
Adamo Fabro Lignario.

**M** Iror Adame tuum Genium, qui rauca la-  
boris  
Murmura non fugiens, carmina tanta canit.

*Ioannes Aquilius, 8. ann. natus.*

**C** Vrrite Pierides iam iam quatit ic̄ta securi  
Sylua, nemus totum concidet ipse faber,  
Pegaseis fatiatus aquis, & Apolline plenus  
Contentus Lauro Cætera ligna stabunt.

*COVRADÉ.*

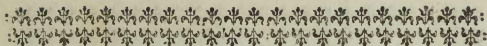


A Maistre Adam Menuisier de  
Neuers, sur les Chevilles.

EPIGRAMME.

**A** Dam, chacun dit par la ville,  
Qu'un Charpentier qui rime bien,  
Est allé trouver Sommauille,  
Pour un Labeur comme le tien:  
Je preuoy que femmes & filles,  
Trouuans plus grosses ces Chevilles:  
Que celles qu'Imprime Quinet,  
Leur feront un meilleur visage,  
Et pour attacher leur bagage  
Les mettront dans leur Cabinet.

B. dit LA MICHE,



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.



**T**u m'as promis, cher Menuisier,  
Plus de quinze iours de ta peine,  
Pour racommoder nostre Scene,  
Sans en vouloir vn seul denier;  
Mais quitte vn soin si difficile,  
Diuin Raboteur de Neuers,  
Tu nous seras bien plus utile,  
Si tu nous donne de tes Vers;  
Bien que pour Raboter tu sois en grande estime,  
Croy-moy, mon cher Adam Billor,  
Que ta Scie & que ton Rabot,  
Seront bien moins pour nous, que ne serata Rime.

FLORIDOR.



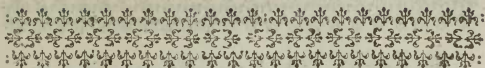
A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.



**M**enuisier vos Rimes sont belles,  
Plus cent fois que vos Escabelles,  
Tout ce que vostre plume a fait  
Sont des chef-d'œuvres en effet,  
Vous avez la vertu profonde  
Qu'auoit l'Adam du premier monde,  
Car vous estes sçauant sans art,  
Et vostre sçauoir beau sans fard:  
Mais à propos de ce vieux Pere,  
Vous ne direz pas le contraire,  
Que le bon-homme n'eut grand tort,  
Maistre Adam, qu'elle est vostre enuie,  
L'imprudent nous donna la mort,  
Et vous luy redonnez la vie.

M<sup>lle</sup>. DORGEMONT.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.



**V**ous Reigle, & vous Compas, qu'Adam trans-  
forme en plume,  
Qu'un fiel de vain orgueil contre vos Vers ne fume:  
Est-il dit qu'Apollon, Dieu qui se fit Bouvier,  
N'ose sur un Poëte enter un Menuisier?

M<sup>ll</sup>c. DE GOVRNAY.



A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

EPIGRAMME.

**A** Dam separé du vulgaire,  
N'a pas ce Destin ordinaire,  
Qui du Temps redoute la loy ;  
Et la mesme Vertu secrette  
Qui d'un Potier a fait un Roy,  
D'un Menuisier fait un Poëte.

GOMBAULD.

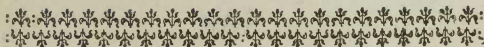


AUTRE EPIGRAMME,  
A luy-mesme.

**C**E fameux Artisan, si cher à la memoire,  
D'effet, comme de nom, le premier des humains,  
Entre autre ouurage de ses mains,  
S'est dressé des Autels au Temple de la Gloire.

ROTRUV.





A Maistre Adam, Menuisier de  
Neuers, sur ses Cheuilles.

STANCES,



**T** OY qui sans auoir rien apris,  
Fais des Vers à charmer les Muses,  
Esprit merueille des Esprits,  
As-tu des sciences infuses.



Tu prouues mieux que cent raisons,  
Qu'on est sçauant dès la naissance,  
Et que tout ce que nous disons,  
N'est rien qu'une reminissance.



Sermiette en teste & verre en main,  
Entre le frommage & la poire,  
En rénant tu remets soudain  
Quelque belle œuure en ta memoire.



*Quels termes ont iamaïs tant plu,  
 Quelles conceptions meilleures,  
 Cependant tu n'as gueres lu  
 Que ton Alphabet & tes Heures.*



*Mais ce qui prend instruction,  
 Dans l'Escolle de la Nature,  
 Vn iour de meditation  
 Vaut-t'il pas vn an de lecture.*



*Les Cieux, les Terres, & les Mers,  
 Se peuvent nommer de grands Liures,  
 Où ton esprit puise des vers  
 Dignes des bronzes & des cuiures.*



*Tout ce qu'ils ont de plus diuin  
 Tu sçais le prendre avecque adresse,  
 Et vendre au pris d'un muy de vin  
 Vne goutte d'eau de Permesse.*



Le Poëte le plus studieux  
 A t'il le plus de recompence,  
 Et son sçavoir luy vaut-il mieux,  
 Que ne te vaut ton ignorance.



Les vers que le Tasse escriuoit,  
 Voloient par toutes les Prouinces,  
 Et tous les iours il receuoit  
 Lettres de Seigneurs & de Princes.



Enfin il fut comblé d'honneur;  
 Mais sans le bien, que sert la gloire?  
 Iamais ny Prince, ny Seigneur  
 Ne luy fit don d'une escrivoire.



Tu n'est pas en vain, comme luy,  
 Loüé iusqu'aux terres estranges,  
 Et pour toy les Grands aujourd'huy,  
 Ioignent les presens aux louanges.



*Donc, ô Menuisier d'Apollon,  
Coupe un gros Laurier de Parnasse,  
Afin d'en faire un Violon  
Pour leur sonner tres-humble grace.*



*Les Muses t'ayment chèrement,  
Et filleront leur tresse blonde,  
Pour monter ce docte instrument  
Des plus belles cordes du monde.*



*A l'entour de toy danceront  
Ces jeunes & sçauantes filles,  
Tes rimaux en arrageront,  
Et se pendront à tes Cheuilles.*

DE L'ESTOILLE.

AVANT



# AVANT-PROPOS, AV-LECTEUR.



'EST vne chose auerée par l'expérience de tous les siècles, que la Poësie, quoy qu'elle se compte entre les Arts, neantmoins elle a cette condition particuliere par dessus les autres, qu'elle ne s'apprend point, & que pour pretendre d'y estre Maistre; il ne suffit pas d'en sçauoir les regles. De là les anciens nous ont dit, qu'on pouuoit faire des Orateurs, mais qu'il falloit naistre Poëte. Et de mesme ils ont tousiours crû que la Poësie estoit diuine, & qu'il falloit qu'il y eust quelque chose qui passant la portée des hommes, se deuoit attribuer à l'inspiration des Dieux. De façon que la chose estant comme elle est, il n'est pas bien merueilleux que dans vne personne d'vne naisance infortunée, ce feu diuin y fasse éclater ses rayons, & qu'il vienne illuminer vne matiere, qui pour estre mesprisée de la Fortune,

le Ciel n'a pas voulu pour cela moins favoriser. Ainsi quand Maître Adam, de quelque condition qu'ait esté sa naissance, s'est treuvé avec la puissance & la disposition naturelle qui rend les hommes Poètes, il n'y a rien eu en cela qui ait esté capable de donner de l'admiration; mais bien que sans l'aide de l'exercice, qui est absolument nécessaire pour mettre les puissances dans l'action, tout d'un coup il ait fait paroître des effets d'une puissance qui devoit toûjours demeurer ensevelie à faute d'auoir esté dans son temps mise en acte, & deuëment exercée: Car si les choses auxquelles la Nature nous a donné le plus de puissance, comme de marcher & de courre, demandent qu'on s'en aquire l'habitude par des actions réitérées, sans lesquelles elles s'aneantissent presque entierement, que peut-on dire de celles qui n'estans point attachées par nécessité à nostre estre, ne se remarquent en quelques particuliers, que comme des productions plus égayées, où la Nature a voulu monstrier, iusqu'où elle pouuoit pousser ses ouurages les plus acheuez. Certes il faut aduoüer que c'est pour ses habitudes, qui ont tant d'extraordinaire, que l'exercice y est dauantage requis, il faut qu'il supplée à vne disposition qui n'a pas tant de liaison avec nostre nature, & qu'il fortifie par vne longue continuë, ce qui pour n'estre point de l'usage de la vie, paroist en quelque façon estranger. Partant ce n'est pas vne petite merueille que

Maitre Adam estant né, & ayant passé le meilleur de son âge sous cette dure necessité, qui abaisse ce qui est de plus relevé dans le monde, il ait neantmoins surmonté. Et que nonobstant qu'il fust accablé sous la matiere, il ait pû de luy-mesme s'en démesler. Au lieu de trauailler à polir son esprit, & à perfectionner cette puissance si belle & si noble, il ne s'éuertuoit qu'à acquerir l'industrie d'ajuster du aistre ou du chesne, & sa plus grande suffisance se terminoit à connoistre lequel estoit le plus propre pour sa besongne. Estrange apprentissage, pour deuenir vn iour Maitre d'vn Art, qui se vante de ne tenir rien que des Dieux. Et cependant sans tous les soins & les veilles necessaires pour rendre l'ame capable de déployer cette puissance plus qu'humaine, au contraire attaché à vn penible & vil mestier, qui deuoit estoufer ce qu'il pouuoit auoir de plus noble, il fait paroistre à la veuë de tout le monde des ouurages aussi accomplis, que s'il auoit passé par tous les degrez, par lesquels ont monté ceux qui ont acquis la gloire de bons Maitres. La diuersité de ses pieces est aussi grande que s'il auoit employé toute sa vie à cueillir les diuerses fleurs des riuages de la Grece, & de l'ancienne & de la moderne Italie. Elles sont aussi pleines de feu & de lustre, que celles que l'estude & la doctrine de ceux, qui ont acquis iusqu'icy tant de reputation & de credit, a rendu si éclatantes. Ainsi on peut dire, qu'il ne c'est veu par

le passé rien de si illustre que nostre Poëte, dans lequel la Nature a voulu monstrier que veritablement ell'est Maistresse de toutes choses, & que toute nostre laborieuse industrie, n'est qu'une foible imitation de ce qu'elle peut tres-aisément : Il est en elle de faire tout à vn coup, ce que nous ne faisons que petit à petit, & avec peine. Et ie pense mesme, que sans brauer l'Escole des Stoïciens, on peut dire, que si elle vouloit, il ne luy cousteroit pas dauantage à faire le Sage, dont ils ont tant trauaillé à bastir la seule Idée, qu'il luy a cousté à faire nostre Poëte. De son exéple assurez-vous que les siècles ne la vieillissent point, & qu'elle a autant de vigueur au nostre, qu'elle auoit dans ceux dont nous respectons la memoire. Et au lieu de nous plaindre du malheur de nostre temps, croyons que s'il est fertile en vices, il l'est aussi en vertu, & souue-nous-nous, que de l'Egypte anciennement si renommée par son abondance de biens & de delices, se tiroient aussi les plus subtils poisons. Mais sans m'escarter dauantage, ie finiray, ayant voulu t'aduertir, que les ouurages que tu tiens en main, ont de leur naissance des conditions qui les doiuent releuer au delà de leur propre valeur.

DE S<sup>t</sup>. LAVRENT.





# NOMS DES AVTHEVRS

DE L'APPROBATION DV

PARNASSE.

<b>R</b> eface de Monsieur de Marol- le Abbé de Vil- leloin.	Ragueneau Sonnet, 20.
Monsieur de S. Amant Epi- gramme, page 1.	Monglas Epigrame, 21.
De Bois Robert Epigra- me, 2.	F. Mathurin Sonnet, 22.
De Scudery Ode, 3.	Sallart Sixain, 23.
Beys Stances, 6.	Rampalle Stances, 24.
L'Abbé Scaron Ode, 9.	Dalibray Sonnet, 25.
De Corneille Sonnet, 11.	Du mesme Epigrame, <i>la</i>
Colletet Epigrame, 12.	<i>mesme.</i>
De Bencerade Sonnet, 13.	Du mesme Epigrame, 26.
D'Alibray Epigrame, 14.	De Reault Madrical, 27.
De Gerard Epigrame, 15.	Maugiron Epigrame, 28.
Januier Sonnet, 16.	Delisle Epigrame. 29.
Du mesme Epigrame, <i>la</i> <i>mesme.</i>	Chevreau Stances, 32.
Du mesme Epigrame, 17.	Maloisel Sonnet, 34.
Gillet Stances, 18.	Du Pelletier Elegie, 40.
	De Vilennes Epigrame, 41.
	De la Charnays Stances, 42.
	Du Puis Epigrame, 51.
	Desfontaine Stances, 52.
	Du mesme, <i>la mesme.</i>
	Du mesme Epigrame, 54.

Le Marquis D. B. de B.	me,	81.	
Stances,	55.	Dargis Sonnet,	82.
Sallart Stances,	56.	Mademoiselle de Beaupré	
De Charpy Stances,	62.	Epigrame,	83.
P. Richer Epigrame,	64.	S. Germain Epigrame,	84.
Tristan Epigrame,	65.	Epigrame Grecque,	85.
Grenaille Epigrame,	66.	Demezeray Epigrame la-	
Le Cadet Rondeau,	67.	tine,	86.
Beaussonet Rondeau,	68.	Deux autres Epigrame la-	
Martial Epigrame,	69.	tine,	87.
Quinet Epigrame,	70.	B. dit la Miche Epigrame,	
Du mesme Epigrame,		88.	
71.		Floridor Epigrame,	89.
Madrical Italien,	72.	Mademoiselle Dorgemont	
Du mesme en Espagnol,	73.	Epigrame,	92.
La Poirée Epigrame,	76.	Gombaut,	<i>la mesme.</i>
P. Mesmyn Epigrame,	77.	Rotrou Epigrame,	92.
Vieux Marché Epigrame,		Mademoiselle de Gournay	
78.		Epigrame.	
Daguerre Epigrame,	79.	De Lestoile Stances,	93.
S <sup>t</sup> Malo Epigrame,	80.	Auant propos de M. de S.	
Le M. Darimant, Epigra-		Laurent.	



T A B L E  
DES PIÈCES CONTENVÈS  
A V X C H E V I L L E S  
D E M A I S T R E A D A M,  
Menuisier de Neuers.

<b>B</b> PISTRE à Madame la Princesse Marie pour auoir vn habit aux estrennes.	<i>Page 1.</i>
Stances sur les vœux de Madame la Princesse Anne.	10.
A vne vieille Dame qui pria Maistre Adam de luy faire des vers.	15.
A la mesme ioüant à la Prime.	16.
Epigrame sur le portrait de Madame la Princesse Marie.	18.
Autres sur le mesme sujet.	19.
Epigrame au sieur de Marolle, pour auoir vn habit de duel.	20.
Stances à Madame la Princesse Marie sur son parc.	21.
Stances à Madame la Princesse Anne, representant vne Bouquetiere à vn Balet.	27.
A Madame la Princesse Marie contre son coiffeur, nommé Champagne.	31.
Epitaphe pour vn Beneficier qui fut tué à la guerre.	33.
Stances à Madame la Princesse Marie comme elle estoit aux eaux de Pougues.	34.
Epigrame à Madame la Princesse Anne.	38.
Stances sur le portrait de Madame la Princesse Marie.	39.
Consolation à vne Dame sur la mort d'vne Biche.	42.
Requete de Lutempicanor Menuisier de la Princesse Roxelane.	47.

T A B L E.

Epigrame pour vn portrait offert à vne Dame.	149.
A vne belle Dame sur la mort de son Pere.	150.
Vn Gascon prie l'Autheur de luy faire vn Rondeau contre vn Riual.	150.
Responce de l'Autheur à vn meschant Escruiain qui luy enuoya vne Epigrame.	152.
Remerciement del'Autheur à vn Chanoine de Neuers qui luy enuoya de son vin.	152.
Stance à Monsieur Courrade Medecin, sur son Liure de l'Hydre Feminine.	153.
Chançon à boire.	155.
Responce à la Chançon del'Autheur par Monsieur de Maugiron.	157.
Quadrain contre vn auaricieux.	157.
Sonnet contre vn fou amoureux.	158.
Sonnet à Clorinde sur l'inconstance de son Amant.	159.
Sonnet à vn Riual.	160.
Elegie pour G. A. C. O. B. I. A. L.	161.
Sonnet.	165.
Autre.	166.
Autre sur vne absence pour Monsieur le Comte de A. P.	167.
Sonnet sur la mort de Louis XIII.	168.
Stance sur le cercueil du Roy Louis XIII. qui est à S. Denys.	169.
Sonnet prosopopée fait apres la mort de Monseigneur le Cardinal.	173.
Sonnet sur la maladie de Monsieur de Langeron.	174.
Epistre à Monsieur des Noyers, Secretaire de Madame la Princeesse Marie.	175.
Stances sur la naissance du Roy Louis XIII.	188.
Ode à Monseigneur le Cardinal Mazarin.	194.
Stances commencées pour Monseigneur le Cardinal de Richelieu deux iours auparauant sa mort sur la maladie de son bras.	205.
Elegie à son Altesse Royale.	206.
Sonnet à Monseigneur le Chancelier.	212.
Sonnet sur le Chasteau de Neuers.	213.
Stances sur ce qu'un homme de condition dit à l'Autheur qu'il mour-	

T A B L E.

roit dans huit iours.	214.
Sonnet à Monsieur du Puy Medecin du Roy & de Madame la Princesse Anne.	217.
Vne belle Dame prie l'Autheur de luy faire des vers sur sa beauté.	218.
Sonnet sur ce qu'un nommé Deschamps apporta des vers Latins à Monsieur de Langeron pour estrennes.	219.
Sonnet à un Seigneur qui demanda des vers à l'Autheur deuant Monseigneur le Cardinal de Richelieu.	220.
Epitaphe pour Monsieur Paultet Chanoine de S. Cere de Neuers.	221.
Epitaphe de Madame Claude de Saulx de Tavane.	225.
Responſe à vne lettre que Monsieur le Comte de Langeron escriuit à l'Autheur.	229.
Imprecation de Lutempicanor contre Lustubron.	238.
Epigramme pour deux bouteilles de vin.	242.
Rondeau.	245.
Sonnet à Madame la Princesse Anne le iour des estrennes.	246.
Stances & Responſe à un Grand qui ſolicite l'Autheur d'aller à la Cour.	247.
Stances contre vne vieille Dame.	251.
Caprice contre les Muses.	253.
Caprice sur ce que Monsieur le Baron de la Hunaudaye logea Maître Adam chez luy.	255.
Chanson.	257.
Sonnet à Madame la Princesse Marie.	258.
Elegie à Madame la Princesse Marie, sur ce qu'elle dist à Maître Adam qu'il ne faisoit plus de vers.	259.
Elegie à Monsieur de B.	265.
Epistre de l'Autheur à un sien amy qui luy conseilloit de ne plus faire de Vers, & de ne point abandonner l'usage de Rabot.	270.
Stances à Madame la Princesse Marie sur les Eaux de Pougues.	274.
Epistre à un President.	278.
Sonnet à son Altesse Royale estant aux Eaux de Bourbon.	286.
Epitaphe sur le Tombeau de Monsieur Boulacre.	281.
Epistre à Monsieur Gerard.	285.
Sonnet à Monsieur de Beauſonnet sur la Naissance de Monseigneur	

T A B L E.

Stances à Monseigneur le Cardinal de Richelieu, dont il donna pension à Maistre Adam.	57.
Rondeau sur le nom de Richelieu.	61.
Sonnet à Monsieur le Marechal de la Meilleraye.	62.
Tombeau du Duc de VVimar.	63.
Sonnet acrostiche sur le nom d'Armant de Richelieu.	64.
Epigrame à Monsieur l'Abbé de Boisrober.	65.
Stances sur vne main.	66.
Epistre à vn fol amoureux.	69.
Stances à vn Seigneur qui blasmoit le cabaret.	72.
Stances pour vn Seigneur peu liberal.	74.
Epistre à Damon pour l'inciter aux plaisirs de la campagne.	77.
Stances pour excuse à vne grande Dame qui demandoit des vers.	81.
Plainte de l'Auther sur le Tombeau de sa mère,	83.
Autre plainte sur le mesme sujet.	86.
Sonnet à Monsieur le Comte D. A. P.	89.
Autre Sonnet pour vn autre Seigneur.	90.
Estrenes à vn Seigneur amoureux.	91.
Epigrame à Monsieur des Noyers.	94.
Sonnet à vn Riual.	95.
Sonnet pour le Reuerend Pere le Moyne sur la guerison du Roy.	96.
Stances à Monsieur de Monteclair.	97.
Au mesme sur du vin que luy enuoyoit l'Auther.	99.
Sonnet pour vn inconstant.	100.
Anagramme sur le nom de Monsieur l'Abbé de S. Martin de Neuers.	101.
Epigrame pour Estreneau parrin du Fils de l'Auther.	102.
Epigrame mise sur les Heures d'une belle Dame.	103.
Epigrame à Monsieur le Surintendant.	104.
Epigrame sur la mort d'Alcandre	105.
Responce à vn Rondeau de Monsieur Beauissonnet par vn autre Rondeau.	106.
Sonnet à Monseigneur le Duc d'Anguien.	107.

T A B L E.

Response à la lettre d'un Seigneur.	108.
Epigrame à un amy qui demandoit le portrait de l'Autheur.	109.
Epigrame à Monsieur le Baron de Canillac.	110.
Rondeau pour guerir de la Siatique.	111.
Rondeau à vne Dame pour auoir du vin.	112.
Ode à Monseigneur le Cardinal Duc de Richelieu.	113.
Epistre que l'Autheur escrit à Daphenis pour se faire payer de sa pension.	121.
Sonnet contre le portier d'une grande Dame.	132.
A Monseigneur Mollé, premier President.	133.
Sonnet à Madame la P. A.	134.
Epigrame sur les Oeuuers de Monsieur du Vair.	135.
Autre Epigrame à Monsieur de Monmor.	135.
Epigrame pour vne Dame que l'on disoit qui se fardoit.	136.
Autre pour un Magisien.	136.
Autre à Monsieur le Comte Darpajon, par laquelle l'Autheur luy demande sa pension.	137.
Autre pour Monsieur de Langeron representant l'Europe au Ballet de Madamoiselle.	137.
Autre pour le mesme, representant l'air au mesme Ballet.	138.
Autre pour Monsieur le Comte de Brion.	138.
Autre d'un Bouquet que l'Autheur enuoya à vne Dame.	139.
L'Autheur enuoye son fils aux Estrenes vers Madame la Princeesse Anne, ayant des sabots aux pieds.	140.
Stances sur vne disgrâce arriuée à l'Autheur.	141.
Epigrame à Monsieur de la Vigne Apotiquaire de Madame la Princeesse Marie, sur ce qu'il a guery l'Autheur d'une maladie.	142.
Stances sur du vin qu'il enuoya querir chez de ses amis.	143.
Rondeau sur les amours de Diane & d'Emdimion.	144.
Remercement à Madame la Princeesse Marie d'un estuy qu'elle achepa à l'Autheur à la Foire S. Germain.	145.
Epigrame à un Poëte qui sensuroit les vers de l'Autheur.	146.
Rondeau sur un habit que Monsieur le Comte Darpajon donna à l'Autheur.	147.
Epigrame sur la mort de Monseigneur le Cardinal.	148.

T A B L E

le Dauphin , & sur la fain&e Ampoule.	288.
Sonnet Acrostiche à Monsieur de Marolle Abbé de Villeloin.	289.
A vne giãde Dame pour vn plancher quel'Auteur luy auoit fait.	290.
Epigrame à vn Comte qui auoit promis recompense à l'Auteur pour les Vers d'vn Balet.	293
Conseil à vn certain Vicomte amoureux d'vne grande Dame, Elegie.	294.
Epigrame contre vn Peintre.	297.
Chanson Bachique.	298.
Autre.	301.
Vers pour vn Balet aux dances.	302.
Autre.	303.
Autre.	304.
Autre.	305.
Autre.	306.
Autre. }	307.
Autre. }	308.
Epistre à Monsieur Ianuier.	
Epigrame à Monseigneur le Cardinal Mazarin sur la mort de Madame sa Mere.	315.

*Fin de la Table des Chevilles de M. Adam Mennisier de Neuers.*

*Fautes succennès en l'Impression.*

**P**Age 14. ligne 1. lisez imperieux, pour impericieux: p. 35. l. 10. lisez de fer pour du fer. p. 50. l. 6. lisez Suisse pour Estcus: p. 128. l. 16. lisez Chantre pour Prestre: p. 141. l. 19. lisez Parnasse pour Pernalle: p. 152. l. 13. lisez du Prioré Dinie pour le Prince d'infini: p. 180. l. 7. lisez l'on ne verra, pour l'on reuera: p. 187. l. 6. lisez qui puisse, pour qu'il puisse. p. 19. l. 1. lisez Chants pour champs: p. 22. l. 13. lisez en mettant pour en maintenant: p. 236. l. 1. lisez L'espagne: p. 150. l. 1. lisez: reuolutions pour reuolations: p. 252. l. 7. lisez en vn mot pour & vn mot: p. 253. l. 18. lisez. vous ne rompile, pour vous me: p. 256. l. 17. lisez rien m'importune, pour m'importune: p. 262. l. 16. lisez. l'incuitable: p. 285. l. 11. lisez en ce lieu pour & cclieu: p. 288. l. 2. lisez. Argoniste pour Argauuiste.

**LES CHEVILLES**





LES  
CHEVILLES  
DV  
MENVISIER  
DE NEVERS.

EPISTRE.

Madame la Princesse Marie estant à Nevers l'année  
mil six cens trente-cinq, Maistre Adam le Menuisier  
luy demandant vn habit aux Estrennes, luy escriuiz  
cette Epistre.

**D**ANS cette importune saison  
Que chacun garde la maison,  
Que sans vos atrais la Nature  
Ne paroistroit qu'en sa peinture;

Que les Jardins sont desolez,  
 De voir leurs parterres gelez,  
 Et que leurs fleurs n'ont point d'usage  
 Si ce n'est sur vostre visage;  
 Que d'un changement sans pareil  
 L'Hiver a chassé le Soleil;  
 Qu'il a mesme ce privilege  
 De faire le iour de la neige;  
 Que les oyseaux n'ont plus de chants,  
 Et que les plus fertiles champs  
 Sont steriles comme des marbres;  
 Que les buissons & que les arbres,  
 Paroissent moins beaux & moins verds,  
 Qu'ils n'estoient lors que l'Vniuers  
 Apres la vengeance des crimes  
 Vit des tombeaux dessus leurs cimes,  
 Quand un Deluge en ces deborts  
 Leur fit des branches de corps morts:  
 Que tous les fleuves sont de roche,  
 Que le moindre tourneur de broche  
 Est plus heureux cent mille fois  
 Que ces Heros, qui pour les Rois  
 Sont maintenant dans une plaine  
 A s'échauffer de leur haleine.  
 Bref que dans ce dereglement  
 Chacun cherit cét Element,

De qui la flâme vagabonde  
 Doit faire le tombeau du monde.  
 PRINCESSE, l'unique ornemens  
 De ce que l'œil du firmament  
 Voit de plus beau dessus la terre,  
 Faut-il que cette injuste Guerre  
 De l'insolence des frimas,  
 Me morfonde dans son amas,  
 Et que ie face penitence  
 Par faute de vostre assistance;  
 L'ardeur qui boiillonne en mon sein  
 Minute a ce fameux dessein  
 De peindre au front de la Memoire  
 Le Saint portrait de vostre Gloire.  
 Mais lors que ie pense couler  
 Sur ce grand sujet de parler,  
 Quelque lumiere qui m'enflame,  
 Je perds le mouvement de l'ame  
 Aupres d'un miserable feu  
 Qui paroist & luit aussi peu  
 Que l'œil d'une vieille ridée  
 Dont la mort déteste l'idée;  
 Si ie mets la plume à la main  
 Le froid ride mon parchemin,  
 Et mon ancre montre à ma Muse  
 Qu'elle a veu le chef de Meduse;

Je ne trouue dans ma maison  
 Rien qui serue à cette saison.  
 Si ie deualle dans ma cave,  
 Je n'y trouue que de la bause  
 Qui moisit dessus vn poinsson,  
 De qui le lamentable son  
 Lors que ie le touche me blesse\*  
 Comme vn tambour, cette Noblesse  
 Dont la pluspart avec effroy,  
 A sans congé quitté le Roy.  
 Si dedans mon grenier ie monte,  
 Vn chat me fait rougir de honte,  
 Qui trouue de bon heur comblé,  
 Plus de rats que de grains de blé;  
 Si bien qu'en ce sensible outrage,  
 Je n'ay ny vigueur ny courage,  
 De voir que mes prouisions,  
 Ne sont que dans des visions,  
 Que ie rencontre dans le somme  
 Lors que le sommeil nous assomme:  
 Je suis vn Cresus en resuant;  
 Mais le matin en me leuant  
 Ce qui met mon ame à la gesne,  
 C'est que ie suis vn Diogene,  
 Mes habits vsez & mal faits  
 Comme ceux d'un vieux portefaits,

\* Nobles qui  
 s'en venoient  
 de l'arriereban  
 sans dire adieu.

Ne sçauroient plus faire merueilles  
 Qu'à faire peur à des Corneilles;  
 Si bien qu'en les voulant vêtir,  
 On me prendroit pour vn Martyr,  
 Ou pour vn qui se desespere  
 Prenant vn habit de galere.  
 Si ie pense prendre vn manteau,  
 Je n'en trouue point de plus beau  
 Qu'un qui dès la premiere année  
 Sert de manteau de cheminée,  
 Où le temps auide & goulus  
 A tant puisé de vermoulu,  
 Qu'il a des antres sans poussiere  
 Qui cacheroient vne Sorciere.  
 Ainsi tout pauvre & mal vêtu  
 Je dis parlant à la Vertu,  
 Ce que Brutus brauant l'Enuie  
 Luy dit à la fin de sa vie,  
 Qu'elle estoit seulement de nom;  
 Que ce chimerique renom  
 Dessus qui sa gloire se fonde,  
 Ne peut rien aux choses du monde.  
 C'est la Fortune qui regit,  
 Et qui si puissamment agit,  
 Qu'au moindre reuers qu'elle donne  
 Elle dissipe vne Couronne.

C'est son caprice qui peut tout ,  
 Et qui de l'un à l'autre bout  
 Se traissant dessus une roüe ,  
 Peut former un Sceptre de boüe ;  
 Faisant , inconstante qu'elle est ,  
 Des Destins tout ce qu'il luy plaist.  
 Or moy qui n'ay point de querelle  
 Que lors qu'il faut parler à elle ,  
 Pour faire cesser son courroux  
 Il faut que ie m'adresse à vous.  
 Pour vous son amitié soupïre ,  
 Et vous faites dans son Empire  
 Auecque mille attraits vainqueurs ,  
 Ce que vostre œil fait sur les cœurs.  
 Le iour que le Ciel vous fit naistre  
 Pour nous faire icy bas paraistre  
 La merueille de ses tresors  
 Dans la beauté de vostre corps ;  
 D'une merueilleuse aduanture ,  
 Fortune , Amour , & la Nature ,  
 Se trouuerent dans le sejour  
 Où le Ciel vous versa le iour ,  
 Où par un celeste aduantage  
 Leurs dons vous vinrent en partage ;  
 La Nature premierement  
 Pour faire un embellissemens

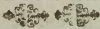
## MENVISIER DE NEVERS.

*Au delà de toutes les choses ,  
 Prit au Printemps toutes les roses ,  
 Tous les œillets & tous les lys  
 Dont les jardins sont embellis ;  
 Puis imitant dans ce mélange  
 Dieu , quand il fit le premier Ange ,  
 En moins d'un moment elle eut peint  
 Les merueilles de vostre teint ,  
 Pour faire vos yeux qu'on adore  
 Bien mieux que les yeux de l'Aurore ,  
 Elle inventa plus d'apareil  
 Que lors qu'elle fit le Soleil ;  
 Et puis vous ayant fait si belle ,  
 Elle alla rompre son modèle ,  
 Toute orgueilleuse d'avoir fait  
 Les traits d'un œuvre si parfait.  
 Amour qui parmy ses merueilles  
 Ne contentoit que ces oreilles ,  
 Rompit les nœuds de son bandeau  
 Pour voir un miracle si beau ,  
 Et d'abord qu'il vous eût connue  
 Il se jetta dans vostre veüe ,  
 Où depuis il blesse les cœurs  
 Des plus indomptables vainqueurs :  
 Ce fut dans cette heure opportune  
 Que sans espargner la Fortune ,*

Il la blessa d'un trait si doux,  
 Qu'elle brusle d'amour pour vous.  
 Lors cette ingrata à moy farouche,  
 Vous baisant mille fois la bouche  
 Comme à son unique soucy,  
 Sa parole vous dit ainsi;  
 Adorable & Belle Princesse,  
 Que la Terre aura pour Maistresse,  
 A qui les Dieux & les Mortels  
 Doivent eriger des Autels,  
 Sçache que ce que ie sçay faire  
 N'est rien que pour te satisfaire,  
 Et que tous tes Predecesseurs  
 N'ont pas eu toutes mes douceurs:  
 Je sçay bien que leur gloire est peinte  
 Sur le Mont de la Terre Sainte,  
 Et qu'ils ont foulé le Turban  
 Dessous les Palmiers du Liban:  
 J'ay fait naistre leur destinée  
 Vne heure apres que ie fus née;  
 J'ay veu leurs belliqueux exploits  
 A la Terre imposer des Loix,  
 Et si dans leur Pompe Royale  
 Je n'ay rien trouué qui t'esgale.  
 Sçache que ie veux desormais  
 Que ta Grandeur dure à iamais;



Et qu'il se trouue dans ta race  
 Vne si belliqueuse trace,  
 Que l'Histoire qui chantera  
 Les merueilles qu'elle fera,  
 Mette pour détruire Alexandre  
 Sa memoire dedans sa cendre,  
 Et ruine ce que les Cefars  
 Ont acquis dans les champs de Mars.  
 Elle eust continué son dire  
 Quand elle se print à vous rire,  
 Voyant que pour plaire à ces vœux  
 Vostre main luy prit les cheueux.  
 Depuis elle vous accompagne  
 Comme son unique compagne,  
 Et suit l'ordre de vos accords  
 Mieux que l'ombre ne suit le corps.  
 C'est pourquoy ie vous importune  
 De commander à la Fortune  
 Qu'elle me donne seulement  
 Quelque meschant habillement.



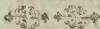


# STANCES

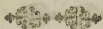
SVR LES YEUX

DE MADAME

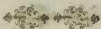
LA PRINCESSE ANNE.



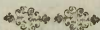
**N**E ne t'invoque plus lumineuse puissance,  
 Dont la course embellit la Nature & les  
 Cieux,  
 Soleil, dont la vertu m'inspira la Science  
 Qui m'apprend à parler le langage des Dieux;  
 Demeure si tu veux à jamais dedans l'onde,  
 Les yeux d'Amarillis, les plus beaux yeux du monde,  
 Vont paroissant aux miens si brillans & si beaux,  
 Que pour les bien vanter à ta honte on peut dire,  
 Que dessus tes rayons ils ont le mesme empire,  
 Que celuy que tu tiens sur les autres flambeaux.



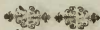
Depuis que le Chaos enfanta ta lumiere,  
 Pour montrer aux vivans ces miracles diners,  
 Jusques à maintenant, que suivant ta carrière  
 Tu fais obliquement le tour de l'Vniuers  
 Dans ta cource, où Dieu mesme admira ses merueilles  
 Compasse les saisons par l'ordre de tes veilles.  
 Bel Astre, qu'as-tu veu qui se puisse éгалer  
 Au sujet que je tiens du tout incomparable,  
 Et n'accorde-tu pas, que tu n'as rien d'aimable  
 Au pris de ces Soleils dont ie t'ose parler.



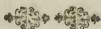
Quand le calme a vaincu la force de l'orage,  
 Que les flots de la mer ont cessé leur courroux  
 Ayant veu ces beaux yeux, peux-tu voir ton visage  
 Dans ce miroir florant & n'estre point jaloux.  
 Cét émail animé dont tu fais la peinture,  
 Ces fleurs dont ton Amour Caresse la Nature  
 Pense-tu que ce soit un Miracle important  
 Pour le faire estimer unique dans la Gloire,  
 Et que dans l'épaisseur d'une nuit la plus noire  
 Les yeux d'Amarillis n'en puissent faire autant.



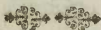
Leur puissance occupée à de plus grandes choses  
 N'aspire qu'à gagner la liberté des Rois,  
 Et tandis que tu fais la naissance des roses  
 Elle imprime en leurs cœurs l'empire de ces loix.  
 Encore cét émail que tu nous fait paraistre  
 Dans quelque vif esclat que tu le face n'aistre,  
 Ce qu'il est au matin le soir il ne l'est pas,  
 Sa naissance & sa mort derisent de ta flâme.  
 Mais l'Amour que ces yeux ont gravé dans vne ame  
 Plus le temps le poursuit moins il craint le trespas.



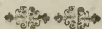
Ne m'accorde tu pas que leur flâme inuincible  
 Augmente de l'amour les orgueilleux atrais,  
 Et qu'à moins que d'auoir la Nature insensible,  
 On ne peut esuiter la force de leurs trais;  
 Qu'un seul de leurs regards a le pouuoir de rendre  
 Vn Amant tout en feu, vn autre tout en cendre,  
 Et qu'aussi tost qu'Amour eust ce contentement  
 D'esleuer ses Autels & son Trône en leur veü.  
 Leur feu comme le tien, quand il fend vne nuë  
 Dissipa le bandeau de son auenglement.



Dans ces globes de feu leurs puissances supresmes,  
 Donnent des passions aux moins sensibles cœurs:  
 Mais ces moindres butins ce sont des Diadesmes,  
 Dont la perte plaist mieux aux vaincus qu'aux vain-  
 Là d'une majesté que nulle aistre n'esgale, (queurs.  
 Par des coups plus certains que le dard de Cephale,  
 Il preside au dessus des volontez du sort;  
 Et quiconque a l'honneur de plaire à son enuie,  
 Peste contre le Ciel de n'audir qu'une vie,  
 Pour se voir obligé de n'avoir qu'une mort.



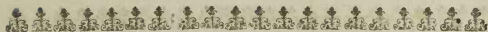
Ce perfide element dont la fureur extresme  
 Doit un iour deuorer la Nature & le Temps;  
 Ce feu dont les desirs ne seront point contens  
 Que son auuidité ne l'ait détruit luy-mesme.  
 O beaux yeux, si la flâme estoit esgale à vous,  
 Lors que tout l'Vniuers tombant sous son courroux,  
 Par un ordre fatal verra sa gloire esteinte,  
 Quoy que sa cruauté face horreur au trespas,  
 N'en desplaise au discours de l'Escriture Sainte,  
 Je dirois mal-heureux qui ne le verroit pas.



Imperieus regards, dont tes douces atteintes  
 Immollent à leurs feux les plus grands Conquerans ;  
 Et qui de tous les cœurs dont vous tirez des plaintes,  
 Vous n'êtes appelez qu'adorables tyrans.  
 Astres qui possedez ces splendeurs immortelles,  
 Qui font Amarillis la merueille des belles,  
 Que mon esprit seroit amplement satisfait  
 S'il auoit en ces vers la force assez puissante  
 D'ébaucher seulement la peinture parlante  
 Des grandes libertez dont vous êtes l'effet,



Quelque part où tu sois, adorable Genie,  
 Qui de ces yeux diuins te sentis enflamer,  
 Et qui dans les transports d'une amour infinie,  
 Brulles incessamment, & ne peux consommer,  
 Je te donne ces vers pour soulager tes peines  
 Contre les durs assauts des forces inhumaines,  
 Qui dans tes passions te liurent tant de mal,  
 T'assurant que l'Hymen changeant ton aduanture,  
 Te doit faire bien tost apres cette peinture  
 Posseder les attraits de son original.



A VNE VIEILLE DAME RIDÉE  
 qui se fardoit, qui estant venue voir Madame la  
 Princesse Marie, pria Maistre Adam de luy faire  
 des vers.



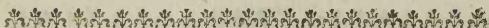
*M* Adame, c'est en vain que vostre ame s'employe  
 A chercher dans le fard quelque chose de doux,  
 Les Amans ont horreur d'une pareille proye,  
 Et la mort seulement doit soupirer pour vous.



C'est en vain que le plastre aplique son usage  
 A polir vostre front couuert de plis diuers,  
 Et i'enrage de voir dessus vostre visage  
 Les mousches dérober la pâture des vers.



Il est vray qu'autrefois vous fûtes sans pareille;  
 Mais vostre siecle d'or n'est plus rien que du fer,  
 Et dans ce changement ce n'est pas de vermeille,  
 Dieu fit bien autrefois d'un Ange, Lucifer.



A la mesme jouant à la Prime.



*F* Antosme d'offemens, visage de Meduse,  
 Vieille dont chaque cellade est mere d'un rocher,  
 C'est en vain que tu viens importuner ma Muse,  
 Elle a comme la mort horreur de t'aprocher.



*Ma Princesse est l'objet qu'unique ie contemple,  
 C'est de ces yeux diuins que ie cherche l'accueil,  
 Car c'est dans leurs regards qu'Amour est dans son  
 Temple,  
 Ainsi que dans les tiens la mort dans un cercueil.*



*Crois-tu que ie ressemble au Peintre Michel-ange,  
 Alors que ta carcasse hideuse me semont,  
 Que du mesme pinceau dont ie figure un Ange,  
 Je l'aille prophaner à dépeindre un Demont.*

Tour



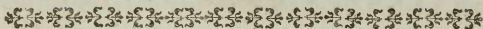


Tout le bien que scauroit te desirer ma rime,  
 Afin que desormais tu ne la cherches plus,  
 C'est que tu puisse prendre en joiuant à la Prime,  
 Sur tous les assistans, le plus excellent flus.



Mais vieille, que ce soit vn si grand flus de ventre,  
 Que ceux qui sentiront ton naturel infect,  
 Crient à haute voix, dites que le Suisse entre  
 Pour trainer cette infame au centre d'vn retrait.

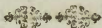




# EPIGRAMME

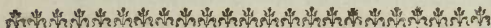
Pour mettre sous le Portrait

DE MADAME LA  
PRINCESSE MARIE.

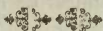


**V**N fameux Artisan d'un labour sans pareil,  
Montre dans ce portrait l'abregé des merueilles:  
Mais quelque grand effet qui soit né de ses veilles,  
Il n'a fait qu'un rayon pensant faire un Soleil:  
Ce n'est pas qu'en son Art il n'aist suiuy la regle;  
Et son travail seroit dans un point glorieux,  
Si son desir hautain prenant le vol d'un Aigle,  
Pour voir dans son objet, il en eust pris les yeux.

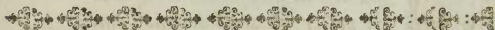




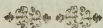
Autre pour le mesme Sujet.



**L'***Incomparable objet qui brille en ce pourtrait  
Où la Gloire & l'Amour font dedans chaque trait  
Esclater leurs grandeurs dans des thrônes de flames,  
Paroist si charitable en causant les douleurs,  
Que pour vaincre l'ardeur dont il brusle les ames,  
Il donne en mesme temps & la flame & les pleurs.*



Autre sur le mesme Sujet.



**D***E toutes les Beantez dont la terre se pare,  
L'on voit dans ce Pourtrait ce qu'elle a de plus  
Et bien que son éclat fasse naistre un tombeau, [beau,  
Qui rende chaque Amant compagnon d'un Icare,  
Le conclus toutefois qu'aupres de ces apas  
Les rigueurs de la mort sont des traits de delices,  
Puis que par un seul coup elle évite cent suplices  
Que l'on pourroit souffrir en ne la voyant pas.*



Après la mort de Monsieur de Mantouë, Maistre Adam fit cét Epigramme à Monsieur de Marolles Abbé de Ville-loing, pour luy obtenir vn habit de dueil de Madame la Princesse Marie.

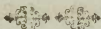


*D*E Marolles, dis à Madame  
 Que ie suis presque au desespoir,  
 De porter un dueil dedans l'ame,  
 Que mon corps ne peut faire voir;  
 Qu'en cette incomparable perte,  
 Que cette Princesse a soufferte,  
 Penrage contre le trespas,  
 Et qu'en l'ennuy qui me deuore  
 Si Nature m'auoit fait More,  
 Je ne l'importunerois pas.

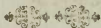


M A D A M E  
 LA PRINCESSE  
 M A R I E

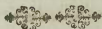
S'ALLANT PROMENER DANS VN  
 Parc qu'elle a proche Nevers, dans la saison prin-  
 taniere, Maistre Adam luy fit ces vers.



**B** Eau Parc, où la Nature admire son ouvrage,  
 Où le Printèps renaist en mille endroits diuers,  
 Où les moindres objets representent l'image  
 De ce beaux iour qu'on vit paraistre au premier âge,  
 Quand Dieu fit d'un neant le rond de l'Vniuers.



En fin c'est aujourd'huy que ta beauté surmonte,  
 Ce qu'on voit de plus beau sous l'empire des Cieux,  
 Que tous ces beaux vergers que l'Histoire nous conte,  
 Où le Berger Adon caressoit Amatonte,  
 Ne sont que des deserts à l'esgard de tes lieux.



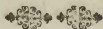
*Mais sur tout ce qui fait ta gloire incomparable,  
Et qui rend icy bas ton renom sans pareil,  
C'est d'estre visité de l'œil le plus aimable,  
De l'objet le plus digne, & le plus adorable,  
Qui jamais ait terny la clarté du Soleil.*



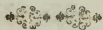
*Cette grande Princesse aussi Belle que Sage,  
Cette Reyne des cœurs, dont la puissance luit  
Sur les autres Beutez, avec plus d'avantage  
Que ce fameux flambeau qui se leue du Tage  
Ne luit à son resueil sur les feux de la nuit.*



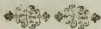
*Si tost que son retour eut chassé les encombres  
Que tes feüillages verts reurent ses appas,  
Est-il pas vray qu'on vit tes cabinets moins sombres,  
Qu'à l'aspect de ses yeux tu retiras tes ombres  
Pour admirer les fleurs qui naissoient sous ses pas.*



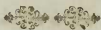
*Les serpens auſſi toſt delaiſſerent tes herbes ,  
Flore fit à l'inſtant naiſtre tant de couleurs ,  
Que l'Eſté n'a iamais tant amafé de gerbes ,  
Comme l'on vit alors tes parterres ſuperbes  
Remplis diuerſement de la beauté des fleurs.*



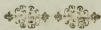
*Mais quelque vif eſmail que ton ſein ait de rare,  
Fuſt-il en ſon eſclat plus beau que les habits,  
Que l'Aurore au matin à ſon leuer prepare,  
Quand pour voir ſon Chasseur, Amour veut qu'elle pare  
De perles ſa perruque, & ſon corps de rubis.*



*Meſme euſſes-tu parmi tant de beautez écloſes,  
Les Aſtres dont les Dieux, ont les Cieux embellis,  
Tu n'aurois point encor de ſi diuines choſes,  
Que ſon teint qui de honte a fait rougir les roſes,  
Et qui de jalouſie a fait blanchir les Lys.*

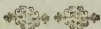


Tu vois tous les matins cette Beauté parfaite  
 Chercher dedans ton bois l'autre plus obscurcy,  
 Et comme une Diane y faisant sa retraite,  
 Rappellant à ses yeux ton ancienne defaite,  
 Regardant tes rameaux, semble parler ainſy :



Il fut coupé  
 n tēps que  
 Marquis  
 Ancre ſit  
 ſieger Ne  
 crs.

Beaux arbres, qui malgré la ſuperbe insolence,  
 De ce monſtre qui fut la pâture aux corbeaux,  
 N'eſtes pas moins touſus que quand ſa violence  
 Obligeoit la coignée à troubler le ſilence,  
 Au bruit qu'elle faiſoit en coupant vos rameaux.



Je veux que pour iamais voſtre beauté vous dure,  
 Que vous ne ſoyez point ſujets au changement,  
 Qu'un rigoureux Hyuer cauſe par ſa froidure;  
 Et que vous ne quittiez iamais voſtre verdure,  
 Que par le coup fatal du feu du Jugement.

Que

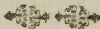




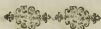
Que vous portiez un iour vos orgueilleuses testes,  
 Jusques aupres du sejour où les Astres sont nez,  
 Et que les Rosignols qui seront sur vos faistes,  
 Dissipent de leur bruit les foudres & tempestes,  
 Qui voudroient offenser vos beaux fronts couronnez.



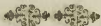
De semblables discours cette Nymphe diuine,  
 En murmurant tout bas semble te reuerer,  
 Quand parmy tes rameaux Zephire qui chemine,  
 Te pousse doucement, & fait que tu t'incline,  
 De sorte qu'on voit bien que tu veux l'adorer.



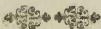
Le Rosignol rauy de voir tant de merueilles,  
 Tire de son gosier vne telle douceur,  
 Vn air qui sçait si bien enchanter les oreilles,  
 Qu'on voit bien qu'il n'a plus de memoire en ses veilles,  
 De l'affront que luy fit le mary de sa sœur.



Bref parmy tant d'apas dont ton Sejour abonde,  
 Où cette autre Diane erige des Autels,  
 Le doute en admirant ta Gloire sans seconde,  
 Sçavoir si tu n'es point ce Paradis du monde,  
 Où le premier viuant damna tous les mortels.



C'est ainsi que parloit dans ce lieu solitaire,  
 Sous vn arbre où iamais ne parut le Soleil;  
 Adam qui fut contraint à la fin de se taire,  
 Par le rauissement d'un si digne mystere,  
 Et par la pesanteur des pauots du sommeil.





VERS POVR MADAME  
LA PRINCESSE ANNE

REPRESENTANT  
vne Bouquetiere à vn Ballet.



STANCES.



*E suis de la Nature, un si parfait ou-  
rage,  
Que les fleurs de mon sein captiueroient  
les Dieux,*

*Et la France a des Lys, qui ne valent pas micux.  
Que ceux de mon visage.*



*Je n'inuoque iamais l'Aurore ny ses charmes,  
Pour rendre à mes jardins leurs odorans apas;  
Les fleurs en ma faueur y naissent sous mes pas,  
Mieux que deffous ses larmes.*



Ils ont eu de tout temps ce puissant privilege  
 D'empescher à l'Hyuer son rigoureux dessein,  
 On n'y void nuls frimas, si ce n'est que mon sein  
 T montre de la neige.



Vn aymable Printemps s'y fait tousiours conneestre,  
 Que si quelques rigueurs choquoient son apareil,  
 Vn seul de mes regards, bien mieux que le Soleil,  
 Les feroit disparaistre.



Le silence est si doux en cet heureux domaine,  
 Que mesme on n'y sent point l'haleine des Zephirs,  
 Si ce n'est quand Amour du vent de ses soupirs  
 M'accuse de sa peine.



Souuent ie l'apperçoy plein de traits & de flames,  
 Immolant à mes pieds sa puissance & ses vœux,  
 Implorer à genoux quelqu'un de mes cheueux,  
 Pour enchaisner les ames.



Le ris quand ie le vois tout rougissant de honte,  
 S'escrier, Grands effets qu'estes vous deuenus,  
 Quand pour un Adonis, ie flechissois Venus  
 Aux jardins d'Amatonte?



Parmy l'enchantement de ses amorces fines,  
 Tout ce que ma bonté peut donner à ses pleurs,  
 C'est que lors que mes mains ont cueilly mille fleurs,  
 Il en a les espines.



Encore est-ce beaucoup contenter son enuie,  
 C'est luy donner des traits dont il peut tout blesser,  
 Car de ses esguillons il pourroit offenser  
 La plus heureuse vie.



Peut estre qu'à l'instant ce Demon tout superbe,  
 Pour faire à mon desceu quelques nouueaux aquests,  
 Est dedans mon panier caché sous mes bouquets,  
 Comme un Serpent sous l'herbe.



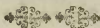
*Je suis l'unique objet où se Tyran s'amuse,  
Il me suit tellement aux Champs & dans la Cour,  
Que sans sçavoir que c'est de donner de l'Amour,  
Un chacun m'en acuse.*



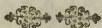


M A D A M E  
 LA PRINCESSE  
 M A R I E

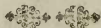
ESTANT ALLEE A PARIS,  
 Maistre Adam la fut voir, & tout estonné de voir  
 vn Coiffeur nommé Champagne, qui luy agenssoit  
 ses cheueux, luy fit ces vers.



*U*ne Beauté qui vous accompagne,  
 Estant digne de tous les vœux,  
 l'enrage quand ie voy Champagne  
 Porter la main à vos cheueux ;  
 Vous ternissez vostre loüange,  
 Souffrant que cét homme de fange,  
 Maitrise des liens qui font tout soupirer,  
 Et vous faites vn sacrilege  
 De luy donner vn priuilege  
 De prophaner ainsi ce qu'on doit adorer.

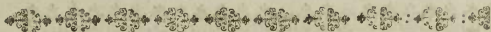


*Tel Monarque pour vous soupirer,  
 Dont personne ne s'apperçoit,  
 Qui voudroit changer son Empire  
 Aux biens que cét homme reçoit:  
 Pensez-vous qu'en cette aduantage,  
 Le Ciel, Amour, & la Nature,  
 Qui font dans vos Beutez esclater leurs apas,  
 Ne ressentent pas un outrage,  
 D'auoir fait un si bel ouurage,  
 Et voir que vostre humeur ne s'en contente pas.*

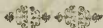


*Quittez ce fat & ses remedes,  
 Croyez pour vous desabuser,  
 Que si l'art n'est propre qu'aux laides,  
 Vous n'en deuez iamais vser:  
 Considerez bien vostre grace  
 Dans la beauté de vostre glace;  
 Alors vous connétrez que veritablement,  
 Mon conseil doit estre en vsage,  
 Puis que vous auez un visage,  
 Qui pour blesser les cœurs n'a que trop d'ornement.*

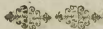




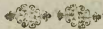
VN CERTAIN GENTILHOMME  
 qui auoit esté Beneficier, ayant esté tué à la guerre,  
 Maistre Adam luy fit cét Epitaphe.



**C**Y gist, qui pour atteinre vn eternel renom,  
 Dedans le champ de Mars engagea sa franchise;  
 Passant, assure-toy s'il est mort d'un canon,  
 Que ce n'a pas esté du canon de l'Eglise.

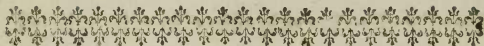


Il n'auoit pas encor esprouué le malheur,  
 Qui fait passer aux morts la fatale riuere;  
 S'il eust aussi bien sceu mesnager sa valeur,  
 Comme il scauoit iadis espargner son Breuitaire.



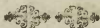
Passant, pour éuiter la rigueur de son sort,  
 A deux genoux icy dis-luy des patenostres,  
 Parce que son printemps eust éuité la mort,  
 S'il eust pris du plaisir à prier pour les autres.

E

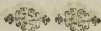


M A D A M E  
 LA PRINCESSE  
 M A R I E

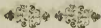
ESTANT ALLEE BOIRE DES  
 Eaux à Pougues, Maistre Adam fit ces vers à la  
 Fontaine.



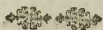
*Erueilleuse es belle Fontaine,  
 Dont l'incomparable bonté  
 Nous rend vne preuue certaine,  
 Que tu sçais donner la santé;  
 Vne iuste ardeur me conuie,  
 A te discourir, que l'Enuie  
 N'a plus rien pour toy de fatal;  
 Et que tes malheurs prirent cesse  
 Dès le moment que ma Princesse  
 Se vit peinte dans ton cristal,*



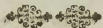
Soudain que ta vieille Nayade,  
 Eut senty le feu de ses yeux,  
 Ce qui rend un jaloux malade,  
 Luy fit abandonner ces lieux;  
 Et le front tout couuert de rides,  
 Alla conter aux Néroides  
 Dans leurs humides logemens,  
 Quelle venoit de voir un Ange,  
 Qui nous menaçoit du meslange,  
 Du Chaos, & des Elemens.



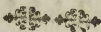
Ce fut le depit & la crainte,  
 Qui la firent parler ainsi;  
 Car tu vis ce feu sans contrainte,  
 De mesme qu'il te vit aussi;  
 Et que bien loin de te déplaire,  
 Ta belle eau deuenant plus claire,  
 Dans l'abord qu'il la vint toucher,  
 Il luy donna plus de loüange,  
 Que n'en a le fleuve du Gange  
 Quand le Soleil s'y va coucher.



Mais sur tout ce qui rend ta gloire,  
 Digne de l'Immortalité,  
 Et qui fera que ta memoire,  
 Survivra la posterité ;  
 C'est que ce Miracle des Belles  
 Laisse des marques eternelles,  
 Qui te font adorer dès lors,  
 Que tu joüis du privilege,  
 D'entrer en son sein, où la neige  
 N'ose paraître qu'au dehors.

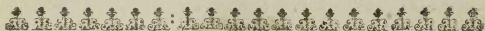


A quel autre fleuve, ton onde,  
 Peut-elle desormais ceder,  
 De posséder ce que le monde  
 N'est pas digne de posséder ;  
 Quelque rapidité puissante  
 Dont le fleuve du Nil se vante,  
 Il n'a rien qui te soit esgal ;  
 Le Iourdain seulement t'outrage,  
 De ce que tu n'as que l'Image  
 Dont il baiſa l'original.



*Mais pourtant, ô source adorable ;  
On ne te doit moins estimer ;  
Ta petitesse est comparable,  
Au vaste empire de la mer ;  
Tout ce que Neptune a de rare  
Dedans son empire barbare  
Et qui le fait enfler d'orgueil ;  
C'est que le Soleil se retire  
Dessous ces flots, mais tu peux dire  
Que tu couches dans le Soleil.*



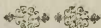


MAISTRE ADAM PARLANT

A MADAME

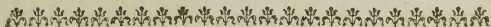
LA PRINCESE ANNE,

LA SVIVANT A CHEVAL A COSTE'  
de son carosse , passant dans vn boubrier il fut si  
malheureux que son cheual jetta de la bouë au  
visage de la Princeesse , il fit cette Epigramme  
sur le champ , pour excuse.



**V** O S yeux à nuls autres pareils,  
S'ils sont, comme on dit, des Soleils,  
Ils se font eux mesmes la guerre;  
Puis qu'ils peuuent tout enflammer,  
S'ils n'ont pas desséché la terre,  
Mon cheual est-il à blamer?





Comme l'on faisoit le portrait de Madame  
**LA PRINCESSE MARIE,**  
 MAISTRE ADAM FIT SES VERS  
 pour le Peintre.



*POUR les traits d'un Portrait si beau,  
 Peintre, il te faut mourir d'envie,  
 Et precipiter au tombeau  
 La temerité de ta vie:*

*Car i'ose dire en cét escrit,  
 Fusses tu plus scauant qu'Apelle,  
 Qu'il faut que tu sois tout esprit  
 Pour peindre vne chose si belle.*



*Suy donc l'ordre de mes accords,  
 Et pour atteindre vne loüange,  
 Qui ne regarde point le corps  
 Emprunte les aïles d'un Ange;  
 Et puis par un vol sans pareil,  
 Pour plaire au desir qui t'enflamme,  
 Va tout dérober au Soleil,  
 Pour peindre les yeux de Madame.*



Visite par tout dans les Cieux,  
 Voit tous ses plus parfaits modelles;  
 Qu'inuenterent iadis les Dieux;  
 Pour faire les choses plus belles,  
 Demande à ces Peintres sçauans  
 Cette nompareille peinture,  
 Dont ils rendoient estans viuans,  
 L'Art plus parfait que la Nature.



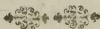
Voy l'Aurore comme elle peint  
 La naissance de la lumiere,  
 Et considere bien le teint  
 De cette belle auant courriere;  
 Voy toutes ces viues couleurs  
 Dont elle rend le iour aux choses,  
 Et comme elle forme les pleurs  
 Qui sont la naissance des roses.



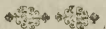




*En un mot, ne t'esloigne pas  
 De ce beau dessein qui te presse;  
 Prends ce que le Ciel a d'apas,  
 Pour le Portrait de ma PRINCESSE;  
 Et puis d'un pinceau qui soit doux  
 Comme les traits de son visage,  
 Rends si tu peux les Dieux jaloux  
 De la douceur de ton ouvrage.*



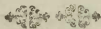
CONSOLATION A VNE DAME  
 sur la mort d'une Biche que Madame la Princesse  
 Marie luy auoit enuoyée par son Huissier pour la  
 nourrir : mais qui s'estant sauuée du Parc où elle  
 estoit, fut prise par vn Seigneur son voisin, qui  
 sans la conneestre la fit tuer.



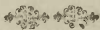
*MARANTE* consolez-vous,  
 Quittez ce deuil & ce courroux,  
 Qui vous enlaidit le visage,  
 Prenez vostre premier usage,  
 Tous vos soupirs sont superflus,  
 Vostre Biche ne viura plus,  
 J'ay veu tomber dessus sa teste,  
 Vn marteau comme vne tempeste,  
 Qui se departoit de la main,  
 D'un boucher du tout inhumain.  
 Dans ce funeste sacrifice,  
 Ce bourreau faisant son office



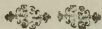
En quartiers tout son corps a mis ,  
 Pour faire largesse aux amis ,  
 D'un Seigneur qui sans la conneistre ,  
 N'en fut pas deux heures le maistre ,  
 N'en ayant pour tout retenu ,  
 Apres ce malheur aduenu ,  
 Qu'un pied qu'il veut que l'on aplique ,  
 Comme une sanglante relique ,  
 Pour estre à iamais un marteau  
 A la porte de son château ;  
 Pour moy d'une façon adroite ,  
 L'eus à ma part la cuisse droite ,  
 Dont j'ay fait faire un grand passé ;  
 Que si vous en auez tasté ,  
 Vous ririez en vostre pensée ,  
 De l'auoir si bien engraisfée ;  
 L'accorde que vous auez tort ,  
 Puis que la cause de sa mort ,  
 Par un malheur est abordée ,  
 Pour ne l'auoir pas bien gardée .  
 Apprenez mieux une autre fois ,  
 A faire fermer vostre bois ,  
 De crainte que par aduanture  
 Vne semblable sepulture



Ne vous rendist le cœur mary,  
 Par la perte de son mary.  
 On tient que ce Serf est capable  
 Dans cét accident lamentable,  
 De se porter quelque matin,  
 A suivre son mesme destin;  
 Que si ce malheur le doit suivre,  
 Qu'il se trouue lassé de viure,  
 De crainte de vous ennuyer,  
 Vous n'avez qu'à nous l'enuoyer,  
 Nous auons vne adresse extreme,  
 Pour empescher que sur luy-mesme,  
 Il ne fasse le mesme effet,  
 Que dessus sa Biche on a fait.  
 Mais quoy! sa mort est sans remede,  
 Vous avez beau crier à l'ayde,  
 Faisant la guerre à vos apas,  
 Quelle ne retournera pas.  
 Mourir! ce n'est pas de merueilles,  
 Si la Parque auoit des oreilles  
 Comme vostre biche en auoit,  
 Peut-estre qu'elle escouteroit;  
 Je me plais tant à vous voir rire,  
 Que s'il ne tenoit qu'à luy dire



Qu'elle la fist resusciter,  
 J'irois pour la solliciter,  
 Jusques dedans les lieux funebres,  
 Où son esclat fait les tenebres.  
 Mais c'est perdre temps & discours,  
 Il faut que le mal ait son cours,  
 Car cette horreur qui rien ne doute,  
 De mesme qu'Amour ne voit goute;  
 Les Dieux ont ordonné ce point,  
 Que la mort n'escouteroit point;  
 Pour vous consoler davantage,  
 C'est qu'apres son sanglant partage,  
 Elle a seruy dedans ce lieu,  
 D'ornement à la Feste-Dieu,  
 Estant en pasteZ magnifiques,  
 Dessus maintes belles boutiques,  
 Donnant de la tentation  
 A ceux de la procession.  
 Vous n'estes pas seule adonnée,  
 A soupirer sa destinée;  
 Monsieur l'Huissier qui la mena,  
 Quand Madame vous la donna,  
 Dedans ce sensible dommage,  
 Creue de depit & de rage,

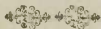


*De n'auoir pas eu vn manteau  
De l'argent qui vient de sa peau.  
Pour conclure, ie vous supplie  
De bannir la melancolie,  
Qui pour vn si maigre sujet  
Ternit l'esclat de vostre objet,  
Et sans vous en prendre à vos charmes,  
Garder vos soupirs, & vos larmes,  
Pour vous oster vn iour le faits  
Des pechez que vous auez faits.*





REQUESTE DE LVTEMPICANOR  
 Menuisier de la Princesse Roxelane, femme de So-  
 liman, par laquelle il se plaint à sa Hauteſſe, de ce  
 que ſon Argentier Luſtubron ne luy veut pas payer  
 les parties de la beſongne qu'il a faite dans le Ser-  
 rail, traduite de Turc en François, par Maistre  
 Adam, tirée del Histoire de Monſiuofuron Hi-  
 ſtorien Turc,



**A**DORABLE, & belle Princesſe,  
 Je me preſente à voſtre Hauteſſe,  
 Pour me plaindre que Luſtubron,  
 Pour faire ſon conte tout rond,  
 Eſt toujours preſt quand on aporte,  
 Mais depuis qu'on paſſe ſa porte,  
 Pour luy demander de l'argent,  
 Il paroïſt auſſi diligent,  
 A fouïller dans ſon eſcarcelle,  
 Qu'un page que ſon maïſtre appelle,  
 Paroïſt habile à s'advancer  
 Vers le foïet qui le fait dancier:

## LES CHEVILLES DV.

Il iure, il asirme, il atteste,  
 Que Soliman luy doit de reste,  
 Du dernier voyage qu'il fit,  
 Quand le grand Souldan il desfit;  
 Et pour auoirourny de mesme,  
 Tous les escharuis du Carefme,  
 Parce que Bostangibassy  
 Auoit negligé le soucy,  
 Qui doit fournir vostre mesnage  
 Par les labours du jardinage,  
 Ainsi qu'on voit au second rang,  
 Du texte de nostre Alcoran;  
 Il semble que vostre ordinaire,  
 Despande de ce mercenaire,  
 De cét esprit ambitieux,  
 Qui perdra le chemin des Cieux,  
 A cause de l'humour brutale,  
 Qui l'oblige comme vn Tantale,  
 A negligier ce que promet,  
 Le saint Prophete Mahomet,  
 A toute ame qui voudra suiure,  
 Les beaux preceptes de son Liure:  
 Je fus hier dans sa maison,  
 Luy presenter vne Oraison,  
 Capable de rendre flechible,  
 Le naturel le moins sensible;



Je luy parlois de la rigueur  
 Qui tient ma pauvre ame en langueur,  
 Comme par faute de pecune  
 Mon mesnage couroit fortune,  
 De retourner au mesme point,  
 Qu'il estoit quand il n'estoit point;  
 J'estois dans un respect extremes,  
 Comme si c'estoit à vous-mesme;  
 Je luy parlois à cœur ouuert,  
 Simple comme un arbrisseau vert,  
 Je flechissois ma pauvre teste,  
 Deuant cette arrogante beste,  
 Comme ces vieux parans faisoient,  
 Vers le veau d'or qu'ils adoroient:  
 Pour flechir son humeur auare,  
 J'estois à moy-mesme barbare,  
 Car n'estant pas homme à flater  
 Que les filles de Iupiter,  
 Je faisois en cette aduanture  
 Vn crime contre ma nature;  
 Mais mon Dieu, que ne fait-on pas!  
 Et de quelle sorte d'appas,  
 N'use-t'on point dessus la terre,  
 Pour adoucir l'iniuste guerre,  
 Dont souuent la necessité  
 Braue nostre felicité.

En fin ie luy faisois l'hommage,  
 Qu'un bigot fait pour vne image;  
 Il estoit dans son cabinet  
 Emmistouflé dans son bonnet,  
 Comme vn limaçon dans sa coque,  
 Ou comme vn Esteu dans sa toque;  
 Bouffy d'orgueil dans ce tresor,  
 Comme vn Nabuchodonosor,  
 Il alla faire vne démarche,  
 Disant pareil aux Dieux ie marche;  
 Lors ie creus veritablement,  
 Qu'à moins que d'un grand compliment,  
 Je ne pourrois rien faire encore,  
 Pres de cette illustre pecore;  
 S'estant dedans sa chaise assis,  
 Le regardant d'un sens rassis,  
 Je luy dis, O noble & sage homme,  
 C'est ainsi qu'il veut qu'on le nomme,  
 Depuis qu'il a plumé loyson  
 Dedans vostre Illustre maison:  
 Plairoit-il à vostre Excellence  
 De me donner de la finance,  
 Ainsy qu'il vous est ordonné  
 Dans cet escrit qu'on ma donné;  
 Ce vieux esclave de Lesine,  
 Me fit aussi tost vne mine,

Qui representoit le pourtrait,  
 D'un constipé sur un retrait;  
 Son front ressembloit en sa ride,  
 Le museau d'un asne qu'on bride,  
 Ses deux vilains naseaux pissoient,  
 Sous deux vitres qui les pressoient,  
 Vne si vilaine roupie,  
 Que pour en faire la copie,  
 Il faudroit aller en Enfer  
 Faire morfondre Lucifer:  
 Ses yeux en sinistres Planettes,  
 Marquebusoient par ses lunettes  
 En me decochant des regards  
 De Basilics & de Lezards:  
 Sa barbe sale & mal peignée,  
 Qu'il rase avec vne coignée,  
 Crassense & toute en desaroy,  
 Me donna beaucoup plus d'effroy,  
 Y voyant un nombre de gardes,  
 Dont les pieds font les hallebardes:  
 Bref le voyant de la façon,  
 Mon poil devint en herisson,  
 Et ie ne sçay par quelle ruse,  
 Deuant ce frere de Meduse,  
 Peus le pouuoir de m'empescher,  
 A ne pas deuenir rocher.

Toutefois comme en se rencontre  
 Je n'aspirois qu'à faire montre,  
 Je luy presentay mon papier:  
 Mais ce cœur de marbre & d'acier,  
 Me dit en suivant ses vieux contes,  
 Allez dire à Messieurs des Comtes,  
 Que leur papier ny leur escrit,  
 Ne font non plus sur mon esprit,  
 Qu'un Euesque avecque sa mitre,  
 Feroit sur l'esprit d'un Ministre.  
 Moy ne pouuant me rebuter,  
 Croyant qu'à force de flater,  
 L'adoucirois par mes paroles,  
 Cét idolatre de pistoles;  
 Je dis, Lustubron mon amy,  
 Quand vous ne feriez qu'à demy  
 La somme que ie vous demande,  
 Vostre faueur me seroit grande;  
 Considerez que vous deuez,  
 Plus de bien que vous n'en auez;  
 Et permettez que ie vous die,  
 Qu'ainsi qu'un Roy de Comedie,  
 Vous tenez un Sceptre à la main,  
 Que vous ne tiendrez pas demain:  
 Si l'on scauoit vous faire rendre,  
 Aussi bien que vous scauez prendre,

Qu'il fait mauvais choquer l'humour,  
 D'un qui sçait passer pour rimeur,  
 Et que le mal qui me fait plaindre,  
 Oblige ma Muse à vous peindre;  
 C'est pourquoy si vous me croyez,  
 Il faudra que vous me payez:  
 Mais avec tout mon artifice,  
 J'eus moins de raison que d'un Suisse:  
 Au contraire, ce vieux magot  
 Cherchant la branche d'un fagot,  
 Me porta dans ce point extresme,  
 Que d'en vouloir faire de mesme;  
 Le bruit que ce vilain tonna,  
 Tous ceux de sa chambre estonna,  
 Il ne fut pas iusqu'à sa femme,  
 Qui blasmant sa face infame,  
 Pour m'assister en ce reuers,  
 Le vint regarder de trauers.  
 En fin voila les reparties  
 Qu'il a faites sur mes parties:  
 Madame, ie laisse à penser  
 Si ce n'est pas vous offenser,  
 Que de traiter de cette sorte  
 Vostre illustre faiseur de porte:  
 Si j'auois ce don aujourd'huy,  
 D'estre Receueur comme luy,

C'est à dire d'humeur à prendre,  
 Et de serment à ne rien rendre,  
 Je n'irois pas l'importuner,  
 Il ne viendrait pas bourdonner,  
 Comme un frelon à vos oreilles,  
 Croyant qu'en disant des merueilles,  
 Il aigrira vostre courroux

Pour me bannir d'aupres de vous :  
 Mais cette grosse esponge à soupe,  
 N'a pas le vent assez en poupe,  
 Pour me causer l'éuenement  
 D'un si funeste changement ;  
 Que s'il auoit assez de force  
 Pour me procurer cette antorce,  
 Vne semblable défaueur  
 Le feroit double Recenseur :

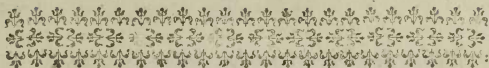
Mais ce seroit d'une monnoye,  
 Que si ceux qui sont dans la voye  
 De leuer l'impôt du Poinçon,  
 Estoient payez de la façon,  
 Chacun fuiroit la destinée  
 Des partisans de la Vinée :  
 Car ie veux que ce rechigné,  
 Auecque son groin refrogné,  
 Aprenne que ie fais la nicque,  
 Aux amateurs de sa pratique,

Et qu'aupres d'un tel animal,  
 Je suis Poëte & Caporal;  
 Que si jamais ce vilain tombe,  
 Sous la pesanteur d'une tombe,  
 Que la Parque pour nous vanger,  
 Le vienne faire desloger;  
 O iuste Ciel ie te conjure,  
 Qu'à ce gros mignon d'Epicure,  
 Pour le punir de son orgueil,  
 Le puisse faire le cercueil,  
 Ou plustost l'estuy de malice  
 De ce cloaque d'avarice;  
 Il n'est point de bois assez fort,  
 Que mon bras d'un robuste effort,  
 Ne cheuille à perte d'haleine,  
 Pour empescher qu'il ne revienne,  
 Je le clouërây d'une façon,  
 Que si l'espoüantable son,  
 Qui doit effroyant la Nature,  
 Tirer les morts de sepulture,  
 L'on peut faire sortir dehors,  
 Il aura plus d'un diable au corps.  
 Mais où m'emporte icy la flame  
 Dont la Muse eschauffe mon ame,  
 Belle Princesse pardonnez,  
 Si mes sens se sont adonnez,

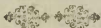
*A faire l'horrible peinture  
 De cette infame creature:  
 Je prophane icy mon pinceau,  
 Faisant le pourtrait d'un pourceau,  
 Luy qui ne doit suivre l'usage,  
 Que de peindre vostre visage:  
 Donnez dedans ce changement,  
 Quelque chose à mon sentiment,  
 Me faisant ce bien que de dire  
 A ce visage de busire,  
 Qu'il me rende mieux satisfait,  
 Qu'au temps jadis il n'a pas fait:  
 Autrement d'un bras homicide,  
 A l'imitation d'Alcide,  
 Je le pousseray dans les rangs,  
 Où l'enfer a mis les tyrans,  
 Car un homme de cette sorte,  
 Vaut bien que le Diable l'emporte.*





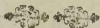


EN L'AN MIL SIX CENS TRENTE-HVIT,  
 Maistre Adam estant allé à Paris pour vn procez  
 qu'il auoit pour vne maison pretendüe, contre le  
 curateur de sa femme; au lieu de plaider fit ces  
 vers à Monsieur le Cardinal de Richelieu, qui luy  
 donna pension.

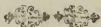


*P*RINCE, dont les conseils ont vaincu  
 nos malheurs,  
 Miraculeux effet des Puissances Diuines,  
 Qui donnez à la France vne moisson de  
 fleurs,

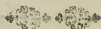
*Dont nos fiers ennemis ressentent les espines;  
 Oracle dont la voix par vn diuin secours,  
 Assure vn Siecle d'or à la suite des iours,  
 Qui vont combler d'honneurs & de biens cét Empire.  
 Grand Atlas, le soustien de l'Eglise de Dieu,  
 Incomparable apuy qu'un mortel ne peut dire,  
 Que par ces mots sacrez, Armand de Richelieu.*



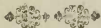
L'éclat de ta vertu qui luit dessus les bords,  
 Où le Soleil commence & finit sa carriere,  
 Ma tiré d'un climat où les plaisirs sont morts,  
 Où ie vis le malheur quand ie vis la lumiere,  
 Pour offrir de l'encens aux superbes Autels  
 Qui mettent ton renom au rang des immortels,  
 Et prier ta bonté de se rendre opportune,  
 A l'impuissant destin qui me veut secourir;  
 Mais qui travaille en vain au bien d'une fortune,  
 Que tu peux d'un seul mot faire naistre ou mourir.



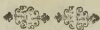
Je sçay que les travaux de mille beaux esprits,  
 Pour t'immortaliser ont fait une peinture,  
 Qui montre à l'Vniuers que ta gloire est un prix,  
 Pour qui le Ciel dispute avecque la Nature.  
 Je sçay que proche d'eux mes vers n'ont rien de beau,  
 Qu'ils ne verront le iour que pour voir le tombeau,  
 Qu'estant d'un Menuisier, ils sont pleins de chevilles,  
 Et que ie ne suis pas capable des douceurs,  
 Que ces diuins esprits empruntent de ces filles  
 Que le Pere du iour appelle ses neuf Sœurs.



Le n'entre pas aussi dans cette vanité,  
 D'entreprendre avec eux de chanter tes merueilles,  
 Quand ie trauaillerois toute vne eternité,  
 Le ne pourrois louer la moindre de tes veilles;  
 Toy-mesme dont l'esprit n'a rien de limité,  
 Qui passes le sçauoir que la Diuinité  
 A mis dans l'intellect des hommes & des Anges;  
 Si tu prenois le soin de vouloir exprimer  
 L'honneur que l'Vniuers doit rendre à tes louanges,  
 Tu manquerois de force à te bien estimer.



Le me contenteray de dire seulement,  
 Que mon Roy, la terreur de tous les Roys du monde,  
 A choisi ton Esprit comme vn subtil aimant,  
 Qui tire à son pouuoir toute la terre & l'onde;  
 Bien que ce ieune Mars par tant d'exploits guerriers,  
 Se courbe en son printemps sous vn faix de lauriers,  
 Qu'il rende des Cefars la gloire dissipée,  
 Si faut-il auoir que lors que le malheur  
 Fuit & tourne le dos aux coups de son espée,  
 Tes Conseils le font craindre autant que sa valeur.



Pardonne, grand Heros, si d'un rude apareil  
 Ma plume ose tanter un si divin ouvrage,  
 Je ne suis pas Icare, adorable Soleil,  
 Je ne viens pas aussi pour chercher mon naufrage:  
 Que si tu prens plaisir à quelqu'un de ces traits,  
 Le temps les ornera de plus riches attraits,  
 Ton accueil m'acroistra le desir de poursuiure,  
 Mes vers s'embelliront d'un stile plus parfait:  
 Mais il faut, grand esprit. que pour les faire viure,  
 Tu fasses viure aussi le pere qui les fait.





RONDEAV SVR LE NOM  
DE RICHELIEU



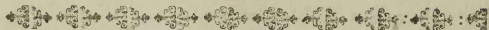
**D'***Un Richelieu ie ne suis pas venu ;  
Mes vestemens qui me laissent tout nu ,  
En donnent bien l'entiere connoissance ;  
L'Astre inhumain qui fut à ma naissance ,  
Dans un rabot mit tout mon reuenu.*



*Tous les Deuins qui depuis m'ont connu ,  
Pour m'obliger cherchent par le menu ,  
Si i'vseray mes iours sans assistance  
D'un Richelieu.*



*Ie ne sçay pas si leur esprit cornu ,  
Doit l'aduenir regler par l'aduenu ,  
Ce seroit bien irriter ma constance :  
Quoy que s'en soit , ie vis dans l'esperance  
Que ie seray quelque iour maintenu  
D'un Richelieu.*



A MONSIEVR LE MARESCHAL  
 DE LA MILLERAYE,  
 GRAND MAISTRE DE L'ARTILLERIE  
 de France, sur son voyage de Bourbon l'Archambaut, où il s'alla baigner apres la prise d'Aras.

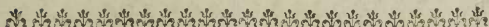
S O N N E T.

**Q**uel prodige veux-tu nous montrer de nouueaux,  
 Toy qui ne vomis rien que flame & que tēpeste,  
 Crois-tu que les lauriers qui font courber ta teste,  
 Estant nourris de feu puissent viure dans l'eau.

*Hercule ainsi que toy, dès l'âge du berceau,  
 Eut tousiours aux combats sa dextre toute preste:  
 Mais ayant acheué sa derniere conqueste,  
 La flame couronna sa vie & son tombeau.*

*Toutefois admirant ta valeur sans pareille,  
 Estre comme un Soleil, une errante merueille,  
 Qui sert de phare aux yeux de cent Heros diuers,*

*Le seul raisonnement où mon ame se fonde,  
 C'est qu'ayant par tes faits estonné l'Vniuers,  
 Tu vas comme un Soleil te reposer dans l'onde.*



T O M B E A U  
 DE SON ALTESSE SERENISSIME  
 LE DVC BERNARD  
 DE SAXE VVIMAR.

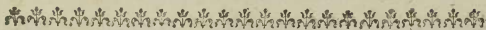
SONNET.

**C**E Prince, dont le cœur plus grand que l'Vniuers,  
 Des plus fameux Heros a surmonté l'estime,  
 N'est plus dans ce Tombeau qu'une paste victime  
 Que la Parque a soubmise à la mercy des vers.

*Sans la fatalité du funeste reuers,  
 Dont la mort fait tomber du trosne dans l'abyssme,  
 Cét Hercule auroit mis par un coup legitime,  
 L'insupportable orgueil de l'Autriche à l'enuers.*

*Son bras plus redoutable, & plus craint que la foudre,  
 Aux plus hardis Titans faisoit mordre la poudre,  
 Et fut des opprimez l'inébranlable apuy.*

*Mais Iupiter sur luy fit esclater son ire,  
 De crainte que montant sur l'Aigle de l'Empire,  
 Il ne se fust rendu plus redouté que luy.*



## SONNET ACROSTICHE

SVR LE NOM

D'ARMAND DE RICHELIEV.



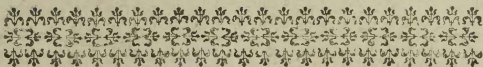
**A** Bbatre d'un Conseil les plus forts boulevars,  
 Renverser les projets d'une orgueilleuse race,  
 Moissonner des Lauriers parmy des estendars,  
 Apprendre à l'Vniuers que mieux qu'un Dieu de Trace,  
 Nostre Roy doit monter au Trosne des Cesars.

Dresser en un moment cent bataillons espars,  
 Donner de la chaleur à leur guerriere audace,  
 Esleuer des Autels du debris des rampars,  
 Reduire les mutins au recours d'une grace,  
 Instruisant la valeur dans les plaines de Mars.

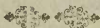
Combatre pour la Foy plustost que pour la Gloire,  
 Honorer les vertus des filles de Memoire,  
 Estre en cent mille endroits sans eslongner un lieu,  
 Luire comme un Soleil en d'eternelles veilles,  
 Ioindre nos interests aux volontez de Dieu:  
 En fin estre un prodige à faire des merueilles,  
 Voila ce que l'Europe admire en Richelieu.

MAISTRE





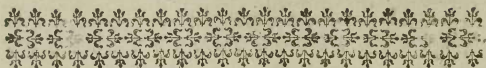
MAISTRE ADAM ESTANT ALLE' A  
Ruel vn Samedy veille de Pasques, pour voir Mon-  
sieur le Cardinal, & ne l'ayant pû voir, fit cette  
Epigramme à Monsieur l'Abbé de Bois-Robert.



EPIGRAMME.

**C**Her Abbé, ne t'offence pas,  
Si ma trop longue impatience  
Me fait retourner sur mes pas,  
Pour nettoyer ma conscience,  
Demain, si tost que mes pechez  
Seront de mon cœur detachez  
Par l'effet de la Penitence,  
Tu me reuerras en ce lieu;  
Peut-estre qu'assisté de Dieus  
Je verray mieux son Eminence.





MAISTRE ADAM PRESTANT SA  
 main à vne Dame qui sortoit d'un bateau, trouua  
 la sienne si belle, qu'il luy fit ces vers sur le champ.



STANCES.

**S** l'on te sçauoit bien conneestre,  
 Aimable sujet de mes vers,  
 Vn Sceptre te feroit parestre  
 Dans l'Empire de l'Vniuers;  
 Belle main de lys & de roses,  
 Celle qui ferma toutes choses,  
 Pour montrer le pouuoir de sa diuinité,  
 Dans cette admirable peinture,  
 Des merueilles de la Nature,  
 N'a rien fait qui me touche au prix de ta beauté.





Sans doute sa grandeur suprefme ,  
 Fit un amas de ses tresors ,  
 Pour faire un portrait d'elle-mefme ,  
 Dans l'afsemblage de ton corps :  
 Mais cét abregé de merueilles ,  
 De qui les graces nompareilles ,  
 Aux plus grands Conquerans peuuent donner la loy ,  
 Ces yeux , ce fein , & ce vilage ,  
 Auecque tout leur aduantage ,  
 N'ont pas deffus mes fens tant d'empire que toy .

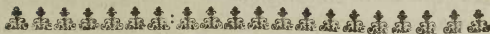


Hier quand fur les bords de Loire ,  
 Je gouftay ce bien de te voir ,  
 Que ie triomphay de la gloire ,  
 D'efre enchainé fous ton pouuoir ;  
 Que tu pris des foins & des peines ,  
 A faire des fers & des chaines ,  
 Où mefme la rigueur me montra des appas ;  
 Belle main ta force fut telle ,  
 Que ma prifon eft eternelle ,  
 Si ie n'en doy fortir par la main du trespas .



O trop adorable aduersaire ,  
 Qui m'as si doucement surpris ,  
 Laisse-moy languir sans deffaire ,  
 Les doux liens dont tu m'as pris ;  
 Fay redoubler ma seruitude :  
 Car bien que mon tourment soit rude ,  
 Je trouue tant d'apas aux maux que i'ay souffers ,  
 Que ie iure par ta puissance ,  
 Que i'userois de resistance ,  
 Si ta douce rigueur vouloit rompre mes fers.





CONSEIL DE MAISTRE ADAM A  
 Vn sien amy, qui l'auoit prié de voir vne Dame  
 qu'il aimoit, pour descouuir ce qu'elle auoit dans  
 l'ame touchant sa passion,



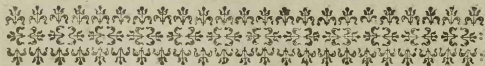
**L**E vis hier matin la Belle,  
 Qu'à bon droit tu nommes cruelle,  
 Puis qu'à ne point mentir ie croy,  
 Qu'elle n'aime ny toy ny moy.

Il est vray qu'elle est adorable,  
 Que son humeur incomparable  
 A la puissance de charmer,  
 Ce qu'on tient capable d'aimer.  
 Je l'ay long-temps entretenüe,  
 Et d'une façon retenüe,  
 J'ay passé deux heures du iour  
 A luy parler de ton amour.  
 Mais son discours & son visage  
 M'ont bien appris que son usage,  
 N'aspire qu'à faire mourir  
 Ceux qu'elle pourroit secourir.  
 J'entens les Amans de ta sorte,  
 De qui la passion trop forte,

Te gesne dans vne prison,  
 Où n'entra iamais la raison:  
 Si iamais dans ma confidence,  
 Tu rencontras quelque prudence,  
 Et s'il m'est encore permis,  
 De me vanter de tes amis;  
 Permits qu'icy ie te conseille,  
 De n'aimer plus cette merueille:  
 Ferme les yeux à sa beauté,  
 Mocque toy de sa cruauté,  
 Et pour sortir de seruitude,  
 Regarde son ingratitude,  
 De mesme qu'un triste nocher,  
 Qui voit du faistre d'un rocher,  
 L'inconstant & cruel Neptune,  
 Donner ses biens à la Fortune;  
 Ainsi que toy ie fus espris,  
 Des charmes de cette Cypris;  
 Il me reste quelque fumée,  
 De l'ardeur de la voir aimée,  
 Pour considerer ses apas,  
 J'ay perdu cent fois mille pas:  
 Mais voyant que mon esperance,  
 Mes vœux, & ma perseuerance,  
 Ne seruoient que pour l'irriter,  
 Je fus contraint de la quitter;

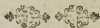
*Fais en de mesme ie te prie ,  
 Et pour changer d'idolatrie ,  
 Je t'attens dans vn lieu diuin ,  
 Où l'on n'adore que le vin ;  
 Jean Fouray qui fait ce message ,  
 T fit iadis apprentissage ,  
 Son nez te fera voir l'effet  
 De la fortune qu'on y fait ;  
 C'est là que mon ame se range ,  
 Où Baccus passant pour mon Ange ,  
 Me fait entonner nuit & iour ,  
 Viue le vin , si de l'amour ,  
 Et de toutes ces inhumaines  
 Qui font vanité de nos peines. }*





MONSIEVR LE COMTE  
DE LANGERON

DEMEVRANT A NEVERS,  
blasmant Maistre Adam de ce qu'il preferoit le  
cabaret à sa table, il luy fit ces vers.

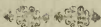


**F**STALE par toute la terre  
Ton los immortel & diuin,  
Comme ton cœur ayme la guerre,  
Le mien ne cherit que le vin.

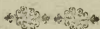
*De mesme que Mars a des charmes,  
Qui parmy la gloire des armes,  
Te font triompher du malheur;  
Ainsi l'Astre qui me gouverne,  
Me fait trouver à la tauerne;  
Ce que l'on trouve en sa valeur.*







C'est dans ce séjour delectable,  
 Que ce grand Moteur du sermant,  
 Me fait rencontrer à la table,  
 Le solide contentement;  
 C'est là qu'on nargue la Fortune,  
 Que le destin est sans rancune,  
 Qu'un rot fait trembler le trépas;  
 Et dans ce lieu de renommée,  
 Si ta santé n'estoit nommée,  
 Peut-estre ne viurois tu pas.



Ne choques plus ma destinée,  
 Puis qu'elle m'a mis en vn rang,  
 Où ie dois verser la vinée,  
 Comme ie dois verser le sang;  
 Que le Demon qui t'accompagne,  
 Fasse perir celuy d'Espagne,  
 Le n'en auray point de soucy;  
 En te laissant faire ie t'ayme:  
 Mais ie te veux prier de mesme,  
 Que tu me laisses faire ausy.



VN CERTAIN COMTE, PRODIGVE  
 comme Tantale, ayant fait faire des vers à Maistre  
 Adam, & ne l'en ayant pas remercié, le voulut  
 en suite engager à faire les vers d'un Ballet, il luy  
 fait ceste responce.



**C**OMTE, c'est temps perdu de croire,  
 Que dans un Hyuer si peruers,  
 le puisse meriter la gloire  
 De te pouvoit faire des vers;  
 Je fus hier sur le Parnasse  
 Chercher ces diuines couleurs,  
 Mais ie n'ay trouué que la glace,  
 Où jadis ie troumay des fleurs.



Dans vne mine rechignée,  
 J'ay veu Phebus dans sa maison,  
 Qui cherchoit la ieune saison,  
 Sous vne antique cheminée;

*Dedans un piteux desaroy ,  
 Son Luth crisoit misericorde ,  
 Qui n'auoit plus rien qu'une corde ,  
 Qui bandoit à cause au froy.*



*Là ces neuf filles eternelles ,  
 Qui n'ont pas vaillant un denier ,  
 Sembloient ces trois sempiternelles  
 Qui sont au bordel de Renier ;  
 Les voyant toutes acroupies ,  
 Si i'eusse veu dans ce reuers ,  
 Autant de mots que de roupies ,  
 Tu n'aurois pas manqué de vers.*



*Je vis le celeste flambeau ,  
 Contre l'ordre de sa nature ,  
 Qui iettoit un esclat moins beau ,  
 Que celui là de sa peinture.  
 Bref sans discours ny compliment ;  
 Voyant tout aller de la sorte ,  
 Je retournay tout doucement  
 Mes pas du costé de la porte.*



*J'eus le desir en deualant ,  
 De toucher au cheual Pegase ,  
 Mais il estoit en mesme extase  
 Que le cheual \* de lean Vollant ,  
 Je ne trouuay point d'hypocrene ;  
 Car dans ce changement fatal ,  
 Sa jambe au lieu d'une fontaine ,  
 Lettoit vn quartier de cristal.*

\* Vn cheual de  
 bois qu'à son  
 Cellier.

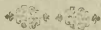


*En fin pour conclure , i'estime  
 Que ie n'ay plus rien de diuin ,  
 Et que s'il faut trouuer la rime ,  
 Je la dois chercher dans le vin ;  
 Mais vn mauvais sort dont la course  
 M'estonne autant que le trespas ,  
 A depuis peu tary ma bourse ,  
 Et le vin ne se donne pas.*





MAISTRE ADAM ESTANT A  
 Langeron avec le Seigneur du lieu, & grande com-  
 pagnie, pour inuiter vn sien amy à les venir trou-  
 uer, luy escriuit cette Lettre à Neuers.



*A MON, tu scauras par ces vers,  
 Qu'on boit icy micux qu'à Neuers,  
 Et nous n'aurions point d'amertume,  
 Si le melancolique rume  
 Qui te fait rant parler de Dieu,  
 Ne t'esloignoit point de ce lieu:  
 Nous auons tous passé la Feste  
 A boire, mais à pleine teste,  
 D'un vin qui vaut mille fois mieux,  
 Que le Nectar, que dans les Cicux  
 Dans Hebé la diuine coupe  
 Ganimede verse à la troupe,  
 Qui fait vanité de roter  
 A la santé de Iupiter,*

Et de qui la chaude nature  
 Petillante, brillante, & pure,  
 Aussi tost que nous l'auallons,  
 Nous eschauffe iusqu'aux talons,  
 Encore que les destinées  
 L'ayent conserué trente \* années;  
 Son pouuoir antique & sçauant,  
 Nous rajeunit en le beuuant.  
 Si ton nez n'a plus la roupie,  
 Si tu ne grailles plus en pie,  
 Bref si tu n'est plus morfondu,  
 Pour auoir ton argent perdu,  
 Sans craindre ny marets ny crote,  
 Va prendre vn cheual à la poste,  
 Et viens en diligence icy,  
 Pour bannir l'extresme soucy,  
 Qu'une trop longue absence apporte,  
 Pour vn biberon de ta sorte;  
 Que si ton Patrocle Grillon,  
 Est las de branler le \*\*\*  
 Dessus la Nimphe à luy donnée,  
 Par le Prestre & par l'Hymenée,  
 Pour auoir tousiours mieux dequoy  
 Trousses en molle avec toy,  
 Vous serez ravis, car ie meure  
 Que cette diuine demeure

\* C'est du vin  
 qu'il y a trente  
 ans qui se con-  
 serue sans estre  
 gaste.

Où le premier homme pecha ,  
 Alors que Belzebuth prescha ,  
 Ce tres Normandissime pere ,  
 Soubs la forme d'une vipere ,  
 Avoit , n'en desplaise au bon Dieu ,  
 Rien de si charmant que ce lieu ;  
 Icy nostre fortune assemble  
 Quatre Diuinitez ensemble ,  
 Baccus , Mars , Apollon , Amour ,  
 Ont des autels en cette Cour :  
 Mais parmy ces Dieux que ie nomme ,  
 Cupidon a gagné la pomme ,  
 Par les attrais d'une beauté ,  
 Qui détruiroit la liberté  
 De toute nostre Illustre troupe ,  
 Si mon cœur captif de la coupe ,  
 Ne preferoit à ses apas ,  
 La suffisance d'un repas.  
 Hasté toy donc ie t'en conjure ,  
 Puis qu'à moins que de faire injure ,  
 A des gens de mise & d'alloy ,  
 Tu ne peux dire excuses moy.  
 Adieu , i'escrirois dauantage ,  
 Si ie n'entendois pas un page ,  
 Qui d'un ton remply de vertu ,  
 Va s'escriant Adam où es-tu ,

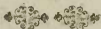
Le premier est dessus la table;  
 A ce propos si delectable,  
 Je ne paraisray pas si sot,  
 De l'entendre & ne dire mot.  
 Aimant mieux de moy faire montre,  
 Que d'imiter en ce rencontre,  
 Celuy dont ie porte le nom,  
 A qui l'on donne le renom  
 D'auoir fait de la sourde oreille,  
 Lors que juché sous vne treille,  
 De déplaisir mordant ses dois,  
 Dieu l'appella plus de six fois.  
 Adieus cher amy que i'honore,  
 Auant que l'on m'appelle encore,  
 Je vas finir avec espoir,  
 Que demain tu nous viendras voir.



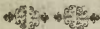


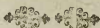


VNE FILLE DE GRANDE  
condition, prie Maistre Adam de luy faire des  
vers, il luy fait cette responce.

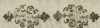


*Ve mon esprit n'est-il capable,  
De faire des vers aussi dous,  
Comme vous estes adorable,  
Aux Princes qui meurent pour vous ;  
Vn pinceau sans fard & sans feinte,  
Rendrait vostre Beauté depeinte,  
Dans vn ourage sans esgal,  
Où le scauoir de la Nature,  
Confesseroit que ma peinture  
Vaudroit bien son original.*

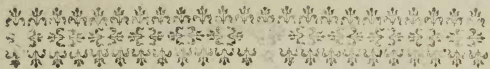




Vostre visage qu'on adore  
 Comme un miracle sans pareil,  
 S'y verroit peint comme l'Aurore,  
 Et vos yeux comme le Soleil.  
 Quelque bien que la France espere,  
 Du courage dont vostre pere  
 Braue l'Ennie & le Malheur,  
 Quoy qu'il vainque tout par ses armes,  
 Je ferois dire que vos charmes  
 Sont plus puissans que sa valeur.



Vos vertus qui n'ont point d'exemples,  
 Donneroient un lustre à mes vers,  
 Comme les Dieux donnent aux Temples,  
 Qu'on leur dresse dans l'Vniuers.  
 Mais, ô divine Caristée,  
 Je parle comme un Prometée,  
 Je me repens d'auoir escrit;  
 Mon desir vous fait un outrage,  
 Puis que pour faire un tel ouirage,  
 Il faudroit rauer vostre esprit.



LA MERE DE MAISTRE ADAM  
 estant morte de la peste dans vne isle proche Ne-  
 uers, où elle est enterrée, luy allant rendre les de-  
 uoirs que nous deuons à ceux qui nous ont fait  
 naistre, fit ces vers,



*U*OVCHE' d'une douleur amere,  
 Le viens tous les iours sur ses borts,  
 Où le cadastre de ma mere  
 Croist le triste nombre des morts ;

Où suiuant l'ordre de Nature,  
 Considerant la sepulture,  
 Où gist l'objet de mon amour,  
 Le sens de si dures attaintes,  
 Que ie fais redire mes plaintes  
 A tous les Echos d'alentour.



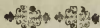


Pressé d'une horrible manie,  
 J'appelle les Dieux inhumains,  
 Exerçant une tyrannie,  
 Contre moy-mesme de mes mains;  
 Là mon ame en fureur deteste,  
 Contre la rage de la peste,  
 Qui me suscite ces malheurs,  
 Et mes yeux en ouvrant leur bonde,  
 Font que mesme la Loire gronde  
 Se voyant grossir de mes pleurs.

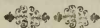


On ne me voit plus dans la ville,  
 L'œil d'Aminte ne m'est plus beau,<sup>1</sup>  
 Mon element est dans cette isle,  
 A genair dessus ce tombeau;  
 Mes amis ont perdu l'usage  
 De reconnestre mon visage,  
 Tant il est pasté & descharné,  
 Et maintenant ie ne m'amuse  
 Qu'à faire chanter à ma Muse  
 Vn Libera me Domine.

Ch  
 Le  
 Ne  
 Tu  
 Pou  
 le c  
 Et p  
 Jupin  
 Dont



*Si dans un deuil si plein de rage ,  
 Cloton m'ouvroit le monument ,  
 Elle repareroit l'outrage  
 Qu'elle a fait à mon sentiment.  
 Parmi ces marescages sombres ,  
 Où la mort engage les ombres  
 A l'eternité d'un séjour ,  
 Bannissant l'ennuy qui m'entame ,  
 J'iray réjoindre la belle ame ,  
 Sous laquelle ie vis le iour.*

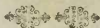


*En quelque part que tu repose ,  
 Chere ame , si pour me punir ,  
 Le Ciel de ce que ie propose ,  
 Ne t'empesche le souvenir ;  
 Tu sçauras que toute ma vie ,  
 Poussé d'une pieuse envie ,  
 Je viendray pleurer dans ces lieux ,  
 Et qu'avant que finir mes larmes ,  
 Iupin aura perdu les armes  
 Dont il murmure dans les Cieux.*

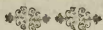


Autre sur le mesme Sujet.

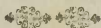
**D** Epuis l'heure triste & funeste,  
 Que le messager du malheur,  
 Me dit pour croistre ma douleur,  
 Ta mere est morte de la peste;  
 Je n'ay cessé de sousspirer,  
 Mes yeux n'ont cessé de pleurer,  
 Le flambeau du iour m'importune;  
 J'ay si peu de contentement,  
 Que l'œil de la bonne fortune  
 Me plaist moins que le monument.



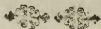
Je ne vois plus rien qui me plaise,  
 C'est en vain de me consoler,  
 Si quelqu'un me pense parler,  
 Il est ennemy de mon aise;  
 Ce coup est si rude à mes sens,  
 Que ieeroy les Dieux impuissans  
 Pour m'y rapporter le dictame,  
 S'ils ne vouloient d'un mesme accord,  
 Comme mon corps, rendre mon ame  
 Tributaire aux loix de la mort.



Car quand bien le coup de la Parque,  
 M'auroit reduit sur l'Acheron,  
 Que j'aurois acru de Caron,  
 Le tresor qui vient de sa barque;  
 Si quand & mon corps au cercueil,  
 Mon ame n'enfermoit le ducüil  
 Qui m'auroit finy ma fusée,  
 Par la suite de mes douleurs,  
 Je ferois dedans l'Elisée  
 Naistre un deluge de mes pleurs.



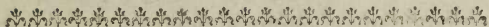
Je iure la sainte Lumiere,  
 Que dans ce trouble qui me suit,  
 La couche ne me sert de nuit  
 Que pour esprendre une risiere;  
 Que si le sommeil seulement,  
 Me va captivant un moment,  
 Dedans ce tourment qui me mine,  
 Je ne songe qu'à des corbeaux,  
 Et m'esueillant ie m'imagine  
 D'estre couché dans des tombeaux.



Tous les iours sur les borts de l'onde ,  
Où gist cét immobile corps ,  
Ma langueur fait voir les efforts  
Que peut vne ame furibonde.  
Bref dans ce funeste reuers ,  
J'ay de l'horreur pour l'Vniuers ,  
Et par vn desespoir extreme ,  
Par qui mon sort guide mes pas ,  
J'acheueray par mon bras mesme ,  
Ce que la mort n'acheue pas.







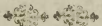
A MONSIEVR LE COMTE D. A. P.

S O N N E T.

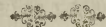
**V**A genereux Heros d'une illustre colere,  
Renouveler l'effort de tes actes guerriers,  
Et du bras dont tu fis les victoires du pere,  
Coupes-en pour le fils des forests de laurier.



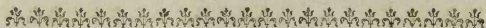
La France pour sa gloire à son secours t'appelle,  
Elle a receu par toy tant d'esloges diuers,  
Que si l'on eust suivy ta valeur & ton Zele,  
Ses bornes s'estendroient aux bout de l'Vniuers.



Mille fois la pitié ma porté iusqu'aux crimes,  
De presenter aux Dieux des vœux illegitimes,  
Pour esteindre l'ardeur de tes sanglans efforts.



Mais sçachant à quel point tu peux monter l'Histoire,  
L'abandonne au hazard la valeur de ton corps,  
De crainte d'offencer la grandeur de ta gloire.



MONSIEVR D. L. ALLANT COM-  
 mander l'armée en Italie, apres s'estre fiancé à Ma-  
 damoiselle D. B. passant à Neuers Maistre Adam  
 luy fit ce Sonnet.

## S O N N E T.

**C**ours genereux Heros , où Bellone t'appelle ,  
 Dans les plaines de Mars triompher du malheur,  
 Suivant les mesmes pas qu'a tracé ta valeur,  
 Rends toy digne du cours d'une gloire immortelle,

*J'espere à ton retour, comme un second Apelle,  
 T'acheuer un pourtrait d'eternelle couleur,  
 Où ma verue s'enflant d'un exceàs de chaleur,  
 Fera voir les efforts d'une ardeur naturelle.*

*Je prendray comme Hercule au rang des Immortels,  
 Encore qu'on luy donne un Temple & des Autels,  
 Amour sceut triompher de sa valeur extrefme;*

*Mais que tout au contraire, on voit paroistre au iour,  
 Que plustost qu'enchainert a valeur sous l'Amour,  
 Tu laisses à la Cour la moitié de toy-mesme.*

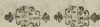


ESTRENES

A M<sup>R</sup> LE MARQUIS D. A.

du temps qu'il faisoit l'Amour  
à sa femme.

STANCES.



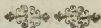
*VIOURDHVT que l'an renouvelle,  
Marquis, ie voudrois de grand cœur,  
Te pouvoir offrir cette Belle,  
Qui t'oste le nom de vainqueur;*

*Je suis lassé de voir tes larmes,  
Servir de triomphe à ses charmes,  
Toy qui mesprisant le malheur,  
N'as iamais rencontré d'orage,  
Qui n'ait fleschy sous ton courage,  
Et fait passage à ta valeur.*

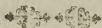




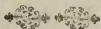
Il est vray qu'elle est sans exemple,  
 Sa beauté n'a rien de mortel;  
 Mais comme elle est digne d'un Temple,  
 Ton merite l'est d'un Autel:  
 Le trouue la nature estrange,  
 De l'auoir faite comme un Ange,  
 Et du visage & de la vois,  
 Et qu'elle ait paru si barbare,  
 D'auoir mis dans un lieu si rare,  
 Le cœur d'une fere des bois.



C'est trop long-temps que ta constance,  
 Sert de victime à sa rigueur,  
 Il est temps que sa resistance,  
 Flechisse deuant ta langueur;  
 Il faut parauant que l'année,  
 Rende sa course terminée,  
 Que tu finisses tes douleurs,  
 Et que dans ces forests d'espines,  
 Tu trouues des routes diuines  
 Qui te conduiront dans les fleurs.



Car sans doute ta seruitude ,  
 Vaudroit moins que ta liberté ,  
 Si tousiours son ingratitude  
 Combattoit ta fidelité.  
 Mais si cette belle inhumaine  
 Vouloit recompenser ta peine ,  
 Apres tant de travaux soufferts ,  
 Marquis , la raison me fait dire ,  
 Que l'Vniuers n'a point d' Empire  
 Qui soit si riche que tes fers.



Qu' Amour ce doux tyran de l'ame ,  
 La fasse bien tost consentir ,  
 A brusler de la mesme flamme  
 Qui te fait nommer son martyr ;  
 Qu' apres vne si dure attente ,  
 Pour rendre ton ardeur contente ,  
 Vn doux Hymen vous soit donné ,  
 Je croy que si le Ciel commande  
 Qu' on enterrine ma demande ,  
 Que ie t'auray bien Estrenné.



ESTRENES

A M<sup>R</sup> DES NOYERS,  
 SECRETAIRE DE MADAME  
 LA PRINCESSE MARIE,

QVE MAISTRE ADAM LVY FIT

apres la mort de Monsieur du Maine  
 son Maistre.

EPIGRAMME.

**P**our te faire un present digne de ton enuie,  
 Il faudroit que le Ciel d'un effet glorieux,  
 Nous fist resusciter ce Prince, dont la vie  
 Passa comme un esclair pour faire mal aux yeux;  
 Le cruel desplaisir dont ton ame se glace,  
 Iroit dans le cercueil se loger à sa place,  
 Ton ame en ce rencontre auroit un bien parfait,  
 Cela ne se pouuant, tout ce que tu peux faire,  
 C'est de te consoler, voyant que la sœur fait,  
 Pour payer ton merite, autant qu'eust fait le frere.



MAISTRE ADAM ESCRIT A VN  
 sien riuai ce Sonnet, touchant la mort de  
 leur Maistresse.

S O N N E T. -



**L** Vcidor, s'en est fait, nostre Amante cruelle  
 A senty de la mort le coup infortuné,  
 Et nous n'auons plus rien d'une chose si belle,  
 Que l'immortel amour qu'elle nous a donné.

Au mespris de nos vœux, la Parque a butiné  
 Tous les diuins attraitz que nous voyons en elle,  
 Et ce sanglant malheur m'a si fort estonné,  
 Que si ie ne la suy ma vie est eternelle.

Si tost que sa belle ame eut changé de sejour,  
 Que ses yeux en mourant osterent à l'Amour  
 Deux throsnes où sa gloire estalloit tous ses charmes,

Ie crû qu'un Dieu jaloux de nous voir tant aymer,  
 Auança son trespas à dessein que nos larmes,  
 Esteignissent le feu qui nous doit consommer.



AV REVEREND PERE LE MOINE,  
 Sur les vers qu'il fit sur la guerison du Roy Louys  
 treizieſme, apres ſa grande maladie qu'il eut à Lyon.

S O N N E T.

**G**rand eſprit, dont les Cieux ont obligé le monde,  
 Le Moine, dont les vers ſont ſi charmans & doux  
 Que ſi le Dieu qui va ſe coucher dedans l'onde,  
 Ne te croyoit ſon fils, il en ſeroit jaloux.

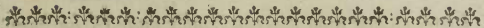
Ta venne nous paroift tellement ſans ſeconde,  
 Que le plus fier Critique eſt pour toy ſans couroux;  
 Et la terre en lauriers n'eſt pas aſſez ſeconde,  
 Pour le riche labeur que tu fais voir à tous.

Les triumphes du Roy ſi iuſtement depeints,  
 Et de ſa guerison les miracles ſi ſaints,  
 Font croire que la mort en le voulant pourſuire,

Lifant dans tes projets retira ſon poiſon,  
 Aimant mieux te laiſſer chanter ſa guerison,  
 Que de te voir l'honneur de le faire reuiure. !

MAISTRE





Monſieur le Cheualier de Monteclair, Gouverneur pour le Roy dans la ville de Dourlan, allant à Bourbon l'Archambaut chercher dans le Bain du ſoulagement contre vne douleur qu'il auoit dans vn bras où il a eſté bleſſé d'une moultquetade, paſſant à Neuers vit Maiſtre Adam à qui il fit vn preſent, dont il le remercia par ces vers.

S T A N C E S.

**T**ES liberalitez ont rechauffé mon ame,  
 Apres vn rude Hyuer tu fais mon renouveau,  
 Et ton bras en cherchant du ſecours dedans l'eau  
 Par vn prodigue effet me redonne vne flamme  
 Qui te fera reuiuere en deſpit du tombeau.

La generoſité dont ton ame eſt ſuiuie,  
 A ſi bien ſceu charmer le Monarque des vers,  
 Que tu verras vn iour cent Eſcriuains diuers,  
 Eſleuer ſans flatter le pourtrait de ta vie,  
 Sur le plus bel endroit du front de l'Vniuers.

Fauoriſant ce Dieu que le Parnaffe adore,  
 Tu fais reſſuſciter mes premieres chaleurs,  
 Et les bien-faiçts en moy ſont des vaſes de pleurs,  
 Qui ſont le meſme effet que celles de l'Aurore,  
 Quand flore & le Printemps luy demandent des fleurs.

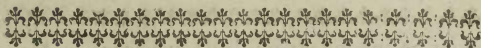
Combien que mon pinceau semble rude & barbare  
 Pour peindre des Heros les Martiaux appas,  
 Si-toſt que leur faueur vient eſclairer mes pas,  
 J'ayme mieux les peignant paſſer pour un Icare,  
 Que paſſer pour ingrat en ne les peignant pas.

Mais il s'en trouue peu qui viuent de ta ſorte,  
 Peu de Grands aujourd'huy ſont dignes de ton ſort,  
 Un auare deſir qui les ronge & les mord,  
 Ne leur delaiſſer rien quand leur charongne eſt morte  
 Que des vers animez par les ſoins de la mort.

Tous ces grands Conquerans, dont l'Histoire eſt ornée  
 Pour qui Bellonne a fait tant d'exploits belliqueux,  
 Alcide, Achille, Hector, & cent mille comme eux,  
 Auroient eu d'un bouuier la meſme deſtinee  
 Si la Muſe euſt laiſſé leur memoire avec eux.

Bien que ton bras euſt peint apres mainte victoire  
 Du ſang des ennemis ton extrême valeur,  
 Que cent fois ton courage ait vaincu le mal-heur,  
 Pourtant ſans le pinceau des filles de memoire,  
 Le temps en terniroit la plus viue couleur.

C'eſt par les ſoings diuers de ces diuines fees,  
 Que des plus grands Heros on apprend les leçons,  
 Mais pour bien meriter leurs diuines chanſons,  
 Et laiſſer à iamais de ſuperbes trophées  
 Il faut ainſi que toy cherir leurs nourriſſons.

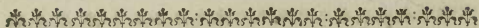


Au mesme sur du vin que Maistre Adam luy en-  
uoyoit à Bourbon.

S T A N C E.

**M** Arquis le bien le plus insigne  
Que ie tiens du moteur Diuin,  
Consiste en trois hommes de vigne,  
Dont ie t'apporte tout le vin;  
C'est pour elle que ie soupire  
Son estendue est mon empire,  
Et ie ne suis ambitieux,  
Depuis que Dieu me la donnee,  
Qu'à preparer la destinée,  
Pour sauuer sa bonté de l'injure des Cieux.

Dans ce siecle infame de guerre,  
Ou tel qui pour trop endurer,  
Maudit & deteste la terre,  
De la voir si long-temps durer  
Ie ne vois rien qui m'importune;  
Et ce lieu qui fait ma fortune  
Me doit estre encore plus beau  
Si ta valeur incomparable,  
Trouue dans ce ius desirable  
Ce que les Medecins te font chercher dans l'eau.



Pour vn inconstant qui laisse vne seconde Maistresse , pour retourner à la premiere.

SONNET.

**Q**V' Aminte viue ou non en des lieux desolez,  
 Les beautez d'Amasis ont rappellé ma flame,  
 Il faut recommençant à luy donner mon ame,  
 Luy rendre les respects qu'un autre auoit volez.

Je connois que mes yeux se sont desauseuglez,  
 Que ma raison blessée a trouué son dictame,  
 Et i'ay sauué mes sens de cet objet infame,  
 Qui par vn si long-temps les auoit dereglez.

Enfin chere Amasis, doux espoir de ma joye,  
 L'apperçois que nos iours se vont filer de soye  
 Que le Ciel n'aura plus de malice pour nous.

Je ne me repents plus des caresses d'Aminte,  
 Le fruiet de ses baisers n'estant plus que d'absinte  
 Les vostres me feront trouuer le miel plus doux.



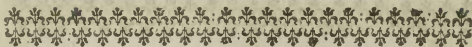
A Monsieur l'Abbé de Saint Martin de Nevers,  
Acrostiche & Anagramme ensemble, il s'appelle  
Jean de Vienne qui fait Ange né en Dieu.

*ACROSTICHE ET ANAGRAMME.*

**I** Mitateur des plus grands Saints,  
Esprit le plus parfait de ce siècle où nous sommes,  
Abbé dont les pieux desseins,  
Ne sont sortis des Cieux que pour sauver les hommes.

Dieu, cet artisan sans pareil,  
En qui nous adorons une essence éternelle,  
Voulut en suite du Soleil,  
Letter ton grand esprit dans son mesme modèle.

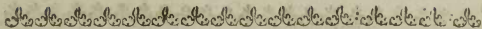
Et s'il t'a mis en ce bas lieu,  
N'en devons nous pas mieux célébrer ses loüanges,  
Nous possédons un Ange né en Dieu,  
Et si nous t'imitons nous serons tous des Anges.



Epigrame que Maistre Adam fit porter à son fils pour estrene à Monsieur l'Abbé de S. Martin son parain, ayant des sabots aux pieds.

### EPIGRAMME.

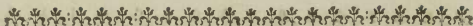
**M**onseigneur mon parain, vostre vie est si sainte,  
 Quel'on vous tient par tout un pilier de la Foy,  
 Et c'est ce qui m'oblige à vous faire une plainte,  
 Pour voir si vous ferez un miracle pour moy,  
 En faueur de mes vers, ie ne veux autre chose,  
 Pour brauer de mon sort les rigoureuses lois;  
 Sinon que vous fassiez une metamorphose,  
 De changer en du cuir mes deux souliers de bois.



Epigrame que Maistre Adam escriuit sur le champ  
dans les heures d'une belle Dame.

EPIGRAMME.

**A** Imable cause de ma peine,  
 Veillez & priez nuit & iour.  
 Iamais la grandeur souueraine  
 Ne vous donnera son amour:  
 Tant que vostre ame inexorable  
 Rendra la mienne miserable,  
 Vous perdrez vos vœux & vos pas,  
 Pource que la bonté suprefme  
 Veut qu'on ayme ce qui nous ayme,  
 Cependant vous ne m'aymez pas.

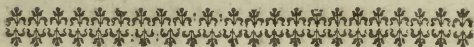


Monſieur le Cardinal de Richelieu commanda à  
Maître Adam de faire des vers à Monſieur le  
Surintendant, pour luy demander dequoy aider  
à payer vne maifon qu'il auoit achetée, il fit  
cette Epigrame ſur le champ.

### E P I G R A M E.

**G**rand œconome de la France,  
Armand m'achete vn baſtiment,  
Mais le pauvre homme eſt ſans finance  
Pour acheuer le payement;  
De grace accorde à ma requeſte  
Ce qu'il faut pour payer le reſte,  
Que ſi mes ſoins ſont ſuperflus,  
Du moins donne moy cette grace  
De jouyr vn mois de ta place,  
Je ne t'importuneray plus.





Sur la mort de l'incomparable Alcandre qui fut  
tué au siege d'une ville par sa propre mine.

EPIGRAMME.

**I** Amais l'incomparable & valeureux Alcandre,  
Ne seroit succombé sous les traits du mal-heur,  
Si lors que le trespas s'arma pour l'entreprendre,  
Il eust eu le dessein d'affronter sa valeur;  
Ce Monstre des vivans par un lasche artifice,  
L'a conquis par le feu comme par l'eau Narcisse,  
La mine du premier a terminé son sort :  
L'autre pour qui la France est en un dueil extrême  
Tout couvert de lauriers sa mine tout de mesme  
Est cause de sa mort.



Responce au rondeau que Monsieur de Beaufon-  
net a fait à la louange de Maistre Adam.

R O N D E A U .

**L**E Menuisier n'a rien de comparable,  
A la chaleur de ta veine admirable,  
Qui par des traits d'immortelle splendeur,  
Comme un Solcil fait briller sa candeur,

Par tous les coings de la terre habitable,  
Pour faire un pied d'un liët, ou d'une table,  
Il seroit plus que toy considerable  
Mais pour les vers tu passes en grandeur.

Le Menuisier.

Parlant de luy, parois plus veritable,  
Car n'en deplaise à ta Muse adorable,  
Tu passerois pour insigne flateur,  
En esleuant ainsi ton seruiteur  
Bref ton rondeau traite comme une fable.

Le Menuisier.



A Monseigneur le Duc d'Enguien.

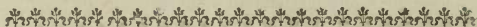
**R** Ace de mille Rois, illustre sang de Mars,  
Si dedans ton Printemps, l'ardeur de ton cou-  
rage

Efface en l'Vniuers le lustre des Cesars,  
Que ne feras-tu pas dans l'Esté de ton aage ?

Ton bras fera bien-tost au mespris des hazards,  
Reuerdir tes lauriers sur les riués du tage,  
Où l'Espagne verra par d'humides regards  
Partager ses tresors au frais de leur ombrage;

Mais, grand Prince, parmy tant de trauaux diuers  
Qui ceindront de nos lys le front de l'Vniuers,  
Si tu n'arreste un peu le cours de ta victoire.

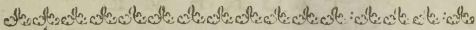
Tu blesseras ton Roy des traits de ton amour,  
Car en luy gagnant, tout, tu luy rauis la gloire  
D'employer sa valeur à t'imiter un iour.



Maistre Adam estant malade receut vne lettre, d'un Seigneur son amy qui le prie de faire des vers sur le sujet de son amour, il luy fit cette responce.

**M** Arquis, si ma douleur ne cesse ses efforts,  
 Je t'escriray bien-tost du Royaume des morts;  
 Le violent accez d'une barbare fiebure,  
 Qui pose à tous momens mon ame sur ma leure,  
 M'a si fort abbatu qu'à te bien discourir,  
 C'est la mort seulement qui me peut secourir  
 Le porte dans mon corps un montgibel de flame,  
 Qui reduit en brasier ce palais de mon ame,  
 Et quelque douce humeur qui vienne à l'arrouser  
 Esteint moins son ardeur qu'un amoureux baiser  
 N'esteint ta passion, quand sur un beau visage,  
 En moissonnant ce fruiet tu brusles dauantage,  
 Enfin n'espere pas que parmy ces chaleurs,  
 La Muse ose pour moy faire naistre des fleurs;  
 Les roses du Parnasse ont peur de mon balaine,  
 Ainsi que du Soleil les beautez d'une pleine,  
 Que l'Aurore a fait naistre, & qui dans son retour  
 Rencontre que la mort en a banny l'amour,  
 Sans cette cruauté qui bourelle ma vie,  
 L'aurois fait un pourtrait pour ta belle Liuie;

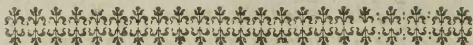
Où i'eusse fait passer les beautez de son teint  
 Au dessus des attraits dont nature se peint  
 Alors que le Printemps recherchant son Empire,  
 Luy fait par les oiseaux anoncer son martyre,  
 Mais, Marquis, s'en est fait ie n'ay plus rien de beau  
 Si i'escris plus en vers ce sera mon Tombeau,  
 Car de toutes les fleurs dont me reste l'usage  
 Sont les lys que la mort a peints sur mon visage.



Dans la mesme maladie Maistre Adam fait respon-  
 se à vn sien amy qui luy demanda vne heure de  
 temps pour faire faire sa peinture,

## EPIGRAMME.

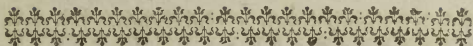
**C**Her Alcandre ie vois la mort comme vne harpie;  
 Porter dedans mon sein son appetit brutal,  
 C'est pourquoy hastes toy de prendre la copie,  
 Dont tu verras bien-tost perir l'original;  
 Tandis qu'il reste encore empreint en mon visage,  
 Quelques traits languissans de mon premier usage,  
 Preuiens la cruauté que me liure le sort,  
 N'attends pas que le mal ait changé ma figure  
 Du moins si tu ne veux faire par ma peinture  
 Le pourtrait de la mort.



A Monsieur le Baron de Canillac à son depart  
pour aller dans l'armée d'Italie, lequel perdit  
vn œil au siege de Casal.

### EPIGRAMME.

**I**llustre rejetton de Mars,  
Pour rendre ma boutique à iamais embellie,  
Apporte moy de l'Italie,  
Un tronc des vieux lauriers qui ont planté les Césars,  
Je te jure par les neuf filles,  
Qu'au lieu d'en faire des Chevilles,  
J'en feray sur ta teste vn si digne appareil,  
Que cette couronne enflamée  
Du Dieu qui te ressemble en ce qu'il n'a qu'un œil,  
N'aura pas tant de renommée.



Maitre Adam allant voir vn de ses amis qui estoit  
malade d'une sciatique luy fit ce rondeau.

## R O N D E A U.

**P**our te guerir de cette Sciatique,  
Qui te retient comme un Paralitique,  
Dedans ton liēt sans aucun mouuement  
Prends moy deux brocs d'un fin jus de sermant;  
Puis lis comment on le met en pratique.

Prends en deux doigts, & bien chaud les applique,  
Dessus l'externe où la douleur te pique,  
Et tu boiras le reste promptement,

*Pour te guerir.*

Sur cet aduis ne sois point Heretique,  
Car ie te fais un serment autentique,  
Que si tu crains ce doux medicament,  
Ton Medecin pour ton soulagement,  
Fera l'essay de ce qu'il communique  
*Pour te guerir.*



Maistre Adam estant en compagnie où l'on beu-  
uoit d'excellent vin qu'une Dame auoit enuoyé,  
luy fit ce rondeau pour en auoir encore deux  
bouteilles.

### R O N D E A U.

**D**E vostre vin nous rougissons nostre ame,  
Vous protestans que tous ards de sa flame,  
Nous occirons tout chagrin & soucy,  
Tant que bonté vous fera faire ainsi,  
De chicheté n'encourez aucun blame.

Alcandre & moy criant à haute game,  
A la santé de la moult bonne Dame  
Le dos au feu n'auons nulle mercy  
De vostre vin.

Mais un mal-beur qui griefuement diffame,  
Et contre qui vous portez le dictame,  
Est que Baccus va deguerpir d'icy,  
Nostre Pbæbus deniendra tout transy  
Si n'enuoyez encore quelque dragme  
De vostre vin.





O D E  
 A MONSEIGNEUR  
 LE CARDINAL DVC  
 D E  
 RICHELIEV.



**M**INISTRE de l'Estat, le plus grand de la terre,  
 Atlas dont nostre Empire est l'immobile faix,  
 Qui cultives nos Lys dans un hyuer de guerre,  
 Pour les éterniser dans un printemps de paix;  
 Innincible Heros dont la gloire infinie  
 A des Heros passez la memoire ternie,  
 Et d'un puissant effort les Titans abatus;  
 Tutelair Demon que la France a fait naistre,  
 Souffre encore vne fois que ma Muse champestre  
 Consacre ses chansons à tes rares vertus.



Mon ame s'en alloit tristement abatüe  
 Sous le pesant fardeau de cent soucis diuers,  
 Et la necessité qui la ronge & la tuë  
 L'éloignoit pour iamais de la source des vers:  
 Mais le bruit glorieux que fait ta renommée  
 De climat en climat superbement semée  
 M'empêcha d'écouter ces lâches passions,  
 Et malgré la rigueur du destin qui m'outrage  
 Je vis tes grands exploits faire dans mon courage  
 Ce que font sur les flots les nids des Alcions.



Quand i'ose contempler l'éclat de ton merite  
 Qui porte dans les cœurs, ou l'amour, ou l'effroy,  
 Qu'à ton zele sacré la terre est trop petite  
 Pour orner dignement la grandeur de ton Roy;  
 Que dans ton cabinet ce que tu deliberes  
 Détruit tous les conseils du Prince des Iberes,  
 Je sens d'un nouveau feu ralumer ma chaleur;  
 Et sans me consumer aux labeurs de l'étude,  
 Je consulte en repos dans vne solitude  
 Un Ange qui m'enseigne à chanter ta valeur.



Mais cette sainte ardeur qui pour toy me transporte,  
 Dont mon cœur enflammé s'éleve iusqu'aux Cieux;  
 Et qui contre le cours d'un homme de ma sorte  
 M'inspire en ta faueur le langage des Dieux:  
 Grand Prince n'est-ce pas l'une de ces merueilles  
 Par qui le Ciel benit tes travaux & tes veilles,  
 Et te rend admirable aux yeux de l'Vniuers;  
 Et me peut-on qu'à tort disputer l'auantage,  
 D'estre l'un des rayons des esprits de nostre âge,  
 Qui font de ta vertu le temple de leurs vers.



N'est-ce pas un effet de l'essence supresme  
 De voir d'un feu diuin mes esprits animez,  
 Que ressemblant un champ cultiué de luy-mesme,  
 Le produise des fruits que l'on n'a point semez:  
 Ainsi vit-on jadis une troupe diuine  
 Porter par l'Vniuers nostre sainte doctrine,  
 Et raurir les mortels des merueilles de Dieu;  
 Sans auoir de l'étude aucune experience,  
 Et pour en bien parler, que la mesme science,  
 Qui m'apprend à chanter les faits de Richelieu.



Ce n'est pas sur ce mont qui se perd dans les nuës,  
 Que pour peindre tes faix ie cherche des couleurs,  
 Le Parnace a pour moy des routes inconnuës,  
 I'en laisse à nos Esprits, & les fruits & les fleurs;  
 Sans grimper sur l'orgueil de ces grands precipices,  
 La Nature a pour moy des soings assez propices,  
 C'est elle seulement qui me vient animer,  
 Et sans faire le vain, i'auray bien l'assurance,  
 De dire, qu'il n'est point de Menuisier en France  
 Qui sçache comme moy ce bel art de rimer.



Vn village voisin du beau fleuve de Loire,  
 Où le siecle de fer n'a pas encore esté.  
 D'où sans le bruit des eaux, & le bruit de ta gloire,  
 Le silence iamais ne seroit écarté;  
 Dans ce séjour plaisant, autant qu'il est sauvage,  
 Assis dessus les fleurs qui bordent le riuage,  
 Je borne mes desirs au soin de te priser;  
 Sans que l'ambition me flatte d'esperance,  
 M'estimant trop heureux si i'ay la recompense  
 En t'immortalisant de m'immortaliser.



Bien que ie ne sois point parmy l'or & les marbres  
 De ces Palais fameux de richesse éclatans,  
 Que ie ne voye icy que des eaux & des arbres,  
 Mes innocens desirs ne sont pas moins contens:  
 Loin de l'ambition d'une foule importune  
 Où souuent l'on se perd en gaignant la fortune,  
 Dans ces lieux reculez, mon desir est mon Roy;  
 Et quelque passion qui flatte nostre vie,  
 Je serois aussi franc d'amour comme d'enuie  
 Si ie n'en auois point de discourir de toy.



Mais lors que ta vertu me paroist sans exemple,  
 Quand i'y voy que ta vie est maistresse du sort,  
 Que la posterité te doit bastir un Temple  
 Où tu triompheras du temps & de la mort:  
 Que le plus digne Roy qui soit dessus la terre  
 Tire de tes conseils cet orgueilleux tonnerre,  
 Qui porte en mille endroits la crainte & le trespas,  
 Et que ceste splendeur qui luit en sa Couronne  
 Emprunte tant d'éclat de ta seule personne,  
 Je croirois estre injuste en ne le disant pas.



*Je ſçay qu'un lâche eſprit plein d'une ardeur infame,  
 Qui de quelque Megere inplora le ſecours,  
 A voulu d'un crayon auſſi noir que ſon ame,  
 Ternir inſolemment la gloire de tes iours:  
 Mais comme le Soleil montre un plus beau viſage  
 Quand il a diſſipé les voiles du nuage,  
 De meſme ton merite en a paru plus beau;  
 Et ce monſtre d'horreur eut l'ame bien punie,  
 Car ton integrité vainquit ſa calomnie,  
 Et luy fit en naiſſant rencontrer le tombeau.*



*Depuis que ſous les loix du plus iuſte Monarque  
 Qui iamais ait regi l'empire des viſans,  
 Tu tiens comme un Nocher le timon de ſa barque;  
 As-tu iamais bleſmy pour la crainte des vents:  
 Quels Syrtes vagabonds, quels eſcueils effroyables,  
 Par force ou par amour n'as-tu rendu ployables,  
 Et quels prodiges peut l'Histoire renommer  
 Qui puiſſent égaler ceſte heureuſe auanture,  
 Où le Ciel te permet ainſi qu'à la Nature,  
 D'éleuer des Rochers dans le ſein de la Mer.*



Ce iour qu'en ta faueur le Ciel fila de soye,  
 Neptune fit pour toy de si puissants efforts;  
 Qu'au temps qu'il bâtissoit les murailles de Troye,  
 Il traualloit bien moins qu'il ne faisoit alors:  
 Cependant ta fortune ardemment animée,  
 Alla voir des Anglois la sacrilege armée,  
 Et d'un œil de courroux qui leur sembloit parler  
 Leur predict les malheurs qui menaçoient leurs crimes,  
 Et conta leurs vaisseaux comme autant de victimes  
 Que ta sainte fureur luy deuoit immoler.



Ces murs de qui l'orgueil détrempa les matieres,  
 Dont la cime aujourd'huy baise les fondemens,  
 Ces Colosses changez en fameux cimetières  
 Où ta gloire a basty de si beaux monumens:  
 Ces affreux bouleuars, ces superbes machines,  
 Ces forts enseuelis sous leurs propres ruines;  
 La Rochelle en vn mot, qu'est-elle maintenant?  
 N'as-tu pas abatu sa pompe injurieuse?  
 Et mis aux pieds du Roy l'audace imperieuse  
 Du rebelle, Demon qui l'alloit soutenant.



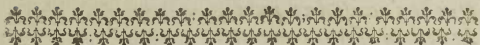
Mais tant d'autres exploits dont l'Histoire est ornée,  
 Tant d'effets merueilleux qui brillent en nos iours,  
 Et qui ne verront point leur gloire terminée  
 Qu' alors que la Nature aura finy son cours:  
 Tant d'ennemis courbez au joug de cét Empire,  
 Malgré tous les desseins que l'Autriche conspire  
 Pour assouvir la faim de son mourant orgueil,  
 Tous ces faits glorieux sont-ils pas à ta vie  
 Autant de Pelions pour ecraser l'enuie,  
 Et sauuer tes vertus de la nuit du cercueil.



Puisse-tu, Grand Heros, étendre nos conquestes,  
 Aux bords où le Soleil naist & va finissant;  
 Et que tous tes progresz soient autant de tempestes  
 Pour émonsser l'orgueil des cornes du Croissant:  
 Que s'il faut que ton corps, comme Auguste succombe  
 Sous le faix éclattant d'une pompeuse tombe,  
 Puisse-tu faire naistre un Laurier glorieux,  
 Qui de tes faits diuins soit la marque eternelle,  
 Et pouisse au monument une tige immortelle  
 Qui porte sês rameaux iusques dedans les Cieux.

Maistre





Maitre Adam ayant escrit de Neuers à Paris , à vn de ses meilleurs amis pour le prier de le faire payer de la pension que Monsieur le Cardinal de Richelieu luy donnoit , & ne receuant aucune responce luy escriuit cette Epistre.



**D**aphnis ie suis fort estonné,  
 Pourquoy tu m'as abandonné ,  
 Moy qui n'aspire qu'à la gloire,  
 De viure dedans ta memoire ;  
 Voicy pour la troisieme fois ,  
 Que de mes lettres tu reçois ,  
 Et la troisieme fois de mesme ,  
 Que par vn mespris plus qu'extresme,  
 Tu ne m'as pas tant seulement  
 Accordé ce contentement ,  
 De me mander si ma quitance ,  
 Fourniroit assez d'eloquence ,  
 Pour me faire rendre en ce lieu ,  
 La pension de Richelieu ;  
 En verité cela m'irrite ,  
 Et n'en desplaise à ton merite ,  
 Cet oubly m'a si bien fasché ,

Que ie t'accuse d'un peché ,  
 Et c'est en effet le commettre  
 Que de manquer & de promettre ,  
 Car tu sçais qu'il m'estoit permis ,  
 De me vanter de tes amis ,  
 J'en prends à tesmoin veritable  
 Ce Comte aymable & redoutable ,  
 A qui tu promis deuant moy ,  
 Sur ta parole , & sur ta foy ,  
 Qu'en ta faueur pour mon seruice ,  
 Tu paroistrois tousiours propice ;  
 Cependant ie reconnois bien ,  
 Que ce que tu dis n'estoit rien  
 Qu'un peu de flamme & de fumée  
 Esteinte aussi-tost qu'allumée ,  
 Ou pour te le faire plus cour  
 Beaucoup d'eau beniste de Cour ;  
 Tu ne trouueras point d'excuse  
 Contre ce blâme qui t'accuse  
 Peut-estre me respondras tu  
 Que ta plume a trop de vertu ,  
 Que ton eloquence est trop belle  
 Pour un raboteur descabelle ;  
 Dés-là ie te tiens au collet  
 Puis que ie sçay que ton valet  
 N'a pas l'esprit si plein d'audace ,

Qu'il n'escriuit bien en ta place ;  
 Il est encore assez à temps ,  
 Et c'est tout ce que ie pretends ,  
 Que de toucher cette pecune  
 Qu'un chacun nomme ma fortune ,  
 Et qui la seroit en effet ,  
 Si ce Cardinal si parfait  
 Pour esleuer mes destinées  
 M'auancoit pour deux cent années ;  
 Mais c'est ce qui ne sera pas ,  
 Car l'astre qui conduit mes pas  
 A l'influence trop mauuaise  
 Pour estre l'appuy de mon aise ,  
 Aussi ie ne m'en fasche point ,  
 Et ie m'arreste sur ce point  
 Qu'il ne faut pas que ie pretende  
 L'effet d'une chose si grande ;  
 Je m'y trouue fort resolu ,  
 Parce que le ciel l'a voulu ;  
 Quand il a fait une ordonnance ,  
 Ny le Roy ny son Eminence ,  
 Qui sont bien d'autre lieu que moy ;  
 N'en scauroient euitter la loy ;  
 Ils peuent tout dessus la terre ,  
 Leur colere vaut un tonnerre ,  
 Mais certes quand il faut aller

D'où l'on ne sçauroit appeller,  
 Les Grands ont beau faire & beau dire,  
 Toutes les forces d'un Empire,  
 N'ont pas le pouuoir d'empescher  
 Le coup qui nous vient despecher:  
 C'est ce qui m'afflige & m'estonne,  
 Que cependant qu'une couronne,  
 Les fait appeller en ces lieux,  
 Les vives images des Dieux:  
 Ils font si peu de recompence,  
 A ceux qui chantent leur puissance,  
 Sans qui leur esclat le plus beau,  
 Suivant leur corps dans le Tombeau,  
 Ne laisseroit à la memoire  
 Aucune marque de leur gloire;  
 Que si le ciel m'eust ordonné,  
 Vn empire quand ie fus né,  
 Je n'aurois iamais esté chiche,  
 Parce qu'un Prince est tousiours riche,  
 De quelque violent effort,  
 Dont les puisse agiter le sort;  
 Ils n'ont iamais l'ame asseruie,  
 Que par la perte de la vie;  
 Les Princes ne peuuent donner,  
 Que ce qui doit leur retourner  
 Ils sont Maistres de la fortune;

En donnant ils semblent Neptune,  
 Qui fait les fleuves de la mer,  
 Mais qui les reuoit abismer,  
 Apres quelque legere course  
 Dans leur inepuisable source.  
 Lors que leur liberalité  
 Ne trouue rien de limité,  
 Tous les cœurs leur sont des victimes,  
 Tous leurs desseins sont legitimes,  
 Et les plus fieres Nations,  
 Aiment leurs inclinations;  
 Lors que leurs mains sont liberales,  
 Leurs Majestez sont plus Royales,  
 Chacun les regarde à genoux,  
 Ils ne se font point de jaloux;  
 Bref pour mieux le faire comprendre,  
 Il faut tout donner pour tout prendre,  
 Mais certes il s'en trouue peu  
 Qui soient embrasez de ce feu;  
 Aussi ce qui me reconforte,  
 C'est que si iamais à la porte,  
 Par laquelle il nous faut passer,  
 Quand nous venons de trespasser,  
 Le rencontre par aduanture,  
 Vn de ces mignons de Nature,  
 Qui prennent tout sans donner rien,

Ma foy ie m'en moqueray bien ;  
 Si iamais ie passe la barque ,  
 Avec un auare Monarque ,  
 Tandis que le vieillard Caron ,  
 Nous passera sur l'Acheron ,  
 Je luy feray bien reconnestre  
 Qu'il n'aura plus le nom de Maistre ;  
 Ne pouuant alors m'abstenir ,  
 Pour me vanger & le punir ,  
 De luy remettre en la memoire ,  
 La decadence de sa gloire .  
 Là sans crainte de la grandeur ,  
 Et de la Royale splendeur ;  
 Dont il cherissoit tant l'usage ,  
 Je luy tiendray ce beau langage .  
 Prince miserable & confus ,  
 Qui n'es plus de ce que tu fus ,  
 Qu'une triste & malheureuse ombre ,  
 Qui vas multiplier un nombre ,  
 Où tel qui ne t'osoit parler ,  
 Lors que tu faisois tout trembler ,  
 Sous ton orgueilleuse puissance  
 Meprisera ta connoissance ,  
 Toy qui jadis chez les mortels ,  
 Prenois l'encens & les Autels ,  
 Qu'on doit aux Deitez supresmes ,

Et qui tout ceint de diademes,  
 Tenois un pouuoir en tes mains,  
 Qui faisoit trembler les humains;  
 Dedans cette cheute fatale,  
 Qui dans ce bateau nous esgale,  
 Ne sens-tu pas que tu reçois,  
 La mort vne seconde fois,  
 Par le ressouvenir funeste,  
 D'en auoir tant laissé de reste,  
 Et n'auoir plus pour tout support,  
 Qu'un denier pour passer le port;  
 Lors que tu goustois en la vie,  
 Ce qui rend vne ame assoumie,  
 Pourquoi ne considerois-tu,  
 Ces Ministres de la vertu,  
 Ces Escriuains de qui les plumes,  
 Te pouuoient dresser des Volumes  
 Oû malgré le temps & son cours  
 Ta gloire auroit vécu tousiours;  
 Peut-estre auois-tu la pensée,  
 Que depuis que l'ame est passée,  
 Dedans l'empire du trespas,  
 La memoire ne la suit pas,  
 Et que dans ces ombreuses plaines  
 Qui font les plaisirs ou les peines,  
 L'esprit en ce fatal reuers

Ne songe plus à l'Vniuers.  
 Mais à propos de la memoire ;  
 Il semble que ie vuseille boire,  
 Dedans le noir fleuve d'Oubly,  
 Où ie suis presque enseuely ;  
 Pensant escrire vne missiue,  
 Le me rencontre sur la riuie ;  
 Où l'argent est vil & abjet,  
 Et c'est luy qui fait mon sujet ;  
 Cher amy Daphnis ie te prie,  
 Pardonne à cette resuerie,  
 Retournons à ma pension,  
 Je n'auois pas intention  
 D'entrer dedans cette matiere,  
 Mais comme dans vn Cimetiere,  
 Je fais comme vn Prestre indigent  
 Qui songe aux morts pour de l'argët,  
 Et qui par le gain qui l'enchanté  
 Ne sçait ce qu'il dit quand il chante.  
 Pour retourner à mon discours,  
 Assiste moy de ton secours,  
 Encore vn coup ie t'en conjure,  
 Et si tu vois par aduenture,  
 L'illustre Abbé de Chastillon,  
 Saint Amant, Colletet, Sillon,  
 Beys, Gombaut, Rotrou, l'Estoille,

Et

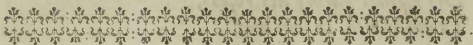


Et de Gournay la Damoiselle ,  
 Scudery, Corneille, Scaron ,  
 La Serre de chez Montauron ,  
 Dalibray, Vaugelas, Voiture ,  
 Et celuy qui fait la peinture  
 De la pucelle qui rendit  
 La France en son premier credit ;  
 Bref toute la fameuse troupe ,  
 Qui grimpe sur la sainte croupe ,  
 Du Double mont imperieux ,  
 Dont les cornes baisent les Cieux ;  
 Fay moy cette faueur encore ,  
 De dire que ie les adore ,  
 Que sans leur unique support ,  
 Je n'ancreray iamais au port ,  
 Et que sans la rigueur maline  
 Dont la pauureté m'assassine ,  
 Malgré les rigueurs de l'Hyuer ,  
 J'irois à Paris vous trouuer ,  
 Pour vous faire voir quelques rimes ,  
 Ou si vous voulez quelques crimes ,  
 Où mon esprit s'est aresté ,  
 Par un orgueil qui l'a porté  
 A discourir sur la naissance  
 De ce grand appuy de la France  
 De ce Dauphin qui nous promet ,

De nous esleuer au sommet,  
 Où nous aurons la iouissance,  
 D'un heureux Siecle d'innocence,  
 Qui nous fera voir plus de fleurs,  
 Que nous n'auons versé de pleurs;  
 D'abort ie confesse ma faute,  
 Car pour vne chose si haute,  
 Ma Muse a trop peu d'appareil,  
 C'est à vous à voir ce Soleil,  
 Grands Aigles de l'Academie,  
 Qui sans tache & sans infamie,  
 Portez vos plumes & vos yeux,  
 Iusques dans les Thrônes des Dieux,  
 Je sens bien que ie me prepare,  
 A l'infortune d'un Icare;  
 Mais qui n'aymeroit pas l'écueil  
 Ou ie rencontre mon cercueil  
 Si toute la Nature estime,  
 Le digne sujet de mon crime:  
 Si iamais vostre iugement,  
 Me fauorise d'un moment,  
 Pour considerer cet ouvrage,  
 Afin d'euiter le naufrage  
 Diuins & sublimes esprits  
 Souffrez que mes foibles escrits,  
 Soient parmy vos diuines choses,

Des espines parmy des roses ,  
 Et considerez en un mot  
 Qu'en faisant marcher le rabot  
 Vn Menuisier dans son village ,  
 Fut l'artisan de cet ouvrage ,  
 N'ayant iamais eu nulle part ,  
 A l'excellence de vostre art ;  
 Sur tous Daphnis ie t'en supplie .  
 Et si tu ne veux que ie plie ,  
 Sous l'affreuse necessité  
 Qui braue ma felicité ,  
 Parois un peu plus veritable ,  
 Ou si tu veux plus charitable .  
 Adieu ie finis ce discours ,  
 De qui le trop nuisible cours ,  
 Est indigne de ta memoire ;  
 Je me contenteray de croire ,  
 Que tu souffriras de bon cœur  
 Que ie signe ton seruiteur .

Adam.



Maistre Adam ayant esté six fois chez Madame la P. A. pour auoir l'honneur de la voir, & trouuant tousiours vn portier qui luy refusoit l'entree luy escriuit ce Sonnet.

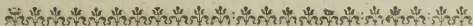
S O N N E T.

**L'**On ne vous voit non plus que si vous estiés morte,  
 Cependant vostre esclat ne fut iamais plus beau,  
 Que la nuit durerait, si l'unique flambeau  
 Aux yeux de l'Vniuers se cachoit de la sorte.

Cinq ou six fois le iour planté sur vostre porte,  
 Comme vn fantosme assis sur le bord d'un tombeau,  
 Le caresse vn saquin qui d'un ton de corbeaux,  
 Croit que tout doit ceder à l'orgueil qui l'emporte.

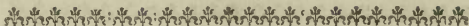
Le desir de vous voir m'est si cher & si doux,  
 Que mesmes ie flechis sous l'orgueilleux courroux,  
 Qui fait rider le front à cet homme de fange.

Je pratique le ciel par ce honteux deuoir,  
 Afin de me vanger quand vous serez vn Ange,  
 Par l'eternel plaisir que i'auray de vous voir.



## TITRE DV SONNET D'APRES.

**L** E plus meschant de tous les hommes,  
 Qui soit en ce Siecle où nous sommes,  
 Et dont l'abominable esprit,  
 Piperoit dessus l'Antechrit,  
 D'une lascheté sans exemple,  
 Comme un excommunié du Temple,  
 Mit hors du chasteau de Nevers,  
 L'innocent Auteur de ces vers,  
 Et d'une mesdisance infame,  
 Dont il entretenoit Madame,  
 La porta presque iusqu'au point,  
 De faire froter son pourpoint,  
 Luy qui durant cette souffrance;  
 N'auoit rien que son innocence,  
 Pour faire visage au mal-heur,  
 Que luy decochoit le voleur;  
 N'osant aborder la Princesse,  
 Prit cette hazardeuse adresse  
 De faire dans son cabinet  
 Doucement couler ce Sonnet.



A MADAMÉ LA P. A.

SONNET.

**P**uisque vous le voulez, i'ay commis vne offence,  
 Je me rends pour vous plaire à tous mes ennemis,  
 Et me voila tout prest à faire penitence,  
 De l'horrible peché que ie n'ay pas commis.

Je prie encor celuy qui soustient l'innocence,  
 Deuant qui vos pareils sont moins que des fourmis,  
 Qu'il retienne le frein de la iuste vengeance,  
 Des maux que i'ay soufferts, quand vo<sup>s</sup> l'aués permis.

I'ay fait si vous voulez, d'une ardeur incenssee,  
 Tout ce qu'une ame ingratta allume en sa pensee;  
 I'ay negligé l'honneur qu'on doit à vos appas.

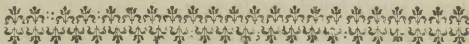
Mais belle Amarillis, mon crime plus extrefme,  
 C'est d'auoir pris vos yeux pour les yeux de Dieu mesme  
 Qui lisent dans nos cœurs, Et vous ny lisez pas.



Vn nommé Grand Champ ayant promis à Maître Adam les OEuvres de Monsieur du Vair, & ne les luy donnant point il luy fit cette Epigramme.

### EPIGRAMME.

**T** *A promesse m'est inutile ,  
Puis qu'elle ne produit aucun euenement ,  
Et tu n'es qu'un grand Champ sterile ,  
Qui ne donne du verd que difficilement .*

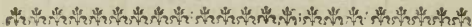


A Monsieur de Monmor , qui venant conduire les garnisons en Niueinois , & establir la Subsistence , souppant avecque Maître Adam luy demanda l'Epigramme qui suit.

### LA VILLE DE NEVERS PARLE.

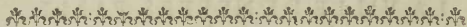
**P** *AR un terrible changement ,  
Qui m'a rauy mes premiers charmes ,  
Je ne suis plus qu'un lugement ,  
En proye à dix mille gendarmes ;  
Le harnois que i'ay sur le dos ,*

*Est fait de tailles & d'impôts ,  
 Pourtant dans cette seruitude,  
 Qui met ma franchise au trespas ,  
 Mon tourment me seroit moins rude  
 Si mon mor ne me bleffoit pas.*



Epigramme pour vne belle Dame que l'on  
 dit qui se fardoit.

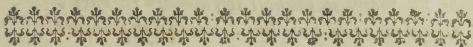
*S*A beauté n'a point d'artifice ,  
 Voicy comme chacun le croit ,  
 C'est qu'un des chefs de la iustice ,  
 Sur ce poinct luy donne le droit ;  
 Pour vanter vne ame si belle  
 Je ne veux pas de Philomelle ,  
 Emprunter le gasouillement ;  
 Je n'aspire qu'à l'adventure  
 D'estre geay deux iours seulement ,  
 Pour bien parler de sa nature ,



Epigramme pour vn Magicien à vn Ballet.

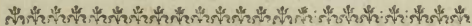
*V*Rgande n'a iamais approché mon sçauoir ,  
 Je prédis quand ie veux vne chose future ;  
 Et quand vne beauté prepare vn desespoir ,  
 Ma verge a le pouuoir d'amollir sa nature ,





A Monsieur le Comte d'Arpajon, Adam luy  
demande sa pension.

**C**omte ie n'ay rien autre chose  
A te dire pour compliment,  
Sinon qu'Appollon se dispose  
A te faire un remerciement ;  
La necessité de ma Muse,  
Rend mon ame toute confuse,  
Et pour me tirer de soucy,  
Tu n'as qu'à venir à l'offrende,  
Car i'escriis mieux un grand mercy  
Que ie ne fais une demande.



Pour Monsieur le Baron de Langeron representant  
l'Europe, au Ballet de Madamoiselle.

**C**elle pour qui mon ame en flamme est conuertie,  
Cet Astre des beantez, à qui tout doit ceder,  
Avec les immortels a tant de sympathie,  
Que ie ne montre icy qu'une seule partie  
Des biens que ses vertus ont droit de posseder  
Que ie rencontrerois une heureuse aduventure,  
Et que mon cœur seroit amplement satisfait,

*Si du moins ie pouuois luy donner en effet ,  
Ce qu'icy ie ne puis luy donner qu'en peinture.*



Pour le mesme representant l'air au  
mesme Ballet.

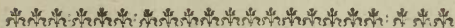
**S** l' parmy les douleurs l'usage de parler ,  
Ne peut estre interdit aux libertez de l'ame ,  
Beaux Astres de la Cour sous vn habit de l'air ,  
Amour brusle mon cœur d'une eternelle flamme ;  
Toutefois ie me plaist si fort dans mon tourment ,  
Que sans ma passion aucun bien ne m' assiste ,  
Et ie me sers de l'air comme d'un Element ,  
Par qui le feu subsiste.



Pour Monsieur le Comte de Brion , represen-  
tant le feu au Ballet de Madamoiselle.

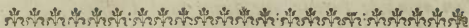
**I** E vis dans le plus pur de tous les Elemens ,  
Et tout resplendissant de flammes immortelles  
Je suis comme vn soleil aux plus dignes Amans ,  
Aussi vais-ie mourant pour l'unique des belles ,  
Le feu de mon amour m'est si doux & si cher ,

*Son aymable fureur me donne tant d'enuie,  
 Que lors que le trepas par luy me vient toucher,  
 Imitant le Phœnix ie recouure la vie,  
 Dans mon propre bucher.*



Pour vn bouquet enuoyé à vne Dame par Maître Adam, composé de trois roses, & de trois soucis pour remerciement de quelques vers qu'elle auoit faits pour luy.

**P**our remerciement de tes vers,  
 Doux objet de pleurs & de joye,  
 Pour peindre mes mal-heurs diuers,  
 Ce petit bouquet ie t'enuoye;  
 Il fait paroistre en deux couleurs  
 Et ton visage & mes douleurs;  
 En ce rencontre de Nature,  
 Ses roses y montrent ton teint,  
 Et ses soucis sont la peinture  
 Des cruantez dont tu m'as peint.



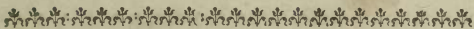
Maistre Adam enuoye son fils aux estrennes vers  
Madame la Princesse Anne, ayant chaussé des  
sabots, & ces vers à la main,

**P**rincesse ie suis fils d'un faiseur de rabots,  
Qui prend tous ses enfans pour des maistres ma-  
rouffles

Car lors que ie me plains de porter des sabots,  
Il dit que vous pouuez me donner des pantouffles.

Quand iè luy vais parlant d'un sens sage & rassis  
Il me dit mon enfant, tes miseres sont grandes,  
Puis que n'ayant pas eu l'argent de nos chassis  
Ie ne peux accorder ce que tu me demandes.

Princesse l'ornement de ce grand Vniuers,  
Qui parmi les Diuins auez des simpaties  
Donnez moi des souliers en faueur de ces vers,  
Ou du moins ordonnez l'argent de nos parties.

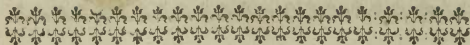


Sur vne disgrâce arriuée à Maistre Adam.

STANCES.

**M**Use quitte les soins diuers,  
 Qui pour moy te donnent des peines,  
 Mon sang est glacé dans mes veines,  
 Tout meurt pour moy dans l'Uniuers,  
 Le Soleil qui fait tout reuiuere,  
 N'a rien qui m'oblige à le suiure,  
 Mon ame a perdu la raison;  
 Je suis brute, Je suis sauuage,  
 Depuis qu'Amarillis s'engage,  
 A me bannir de sa maison.

Belle Nymphe n'estime plus  
 Que ta vertu m'assujettisse,  
 Je deteste comme iniustice,  
 Tous tes entretiens superflus,  
 Je meurs d'ennuy, ie desespere;  
 Apres ce sanglant vitupere,  
 Je ne trouue plus rien de beau,  
 Je ris quand la mort me menasse  
 Et quittant les vers du Pernasse,  
 Je cherche les vers du Tombeau.



A Monsieur de la Vigne Apotiquaire de Madame la Princesse Marie, pour remerciement d'auoir guery Maistre Adam d'une grande maladie qu'il eut à Paris.

### EPIGRAMME.

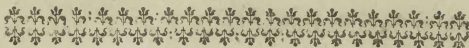
**N** Est-ce pas un effet admirable & diuin  
 Que parmi les efforts d'une douleur insigne,  
 J'aye euite la mort par le ius de la vigne,  
 Et n'auoir pas usé d'une goutte de vin;  
 Docte Pharmacien à qui i'en dois la gloire,  
 Qui me priuant du vin pour m'en faire mieux Boire,  
 As remis mes esprits en leur viuacité,  
 Maintenant que Baccus preside à mon enuie,  
 N'est-il pas bien raison de boire à ta santé,  
 Puis que par ton sçauoir i'ay recouuert la vie?

Maistre Adam enuoyant querir du vin en vné  
compagnie de ses amis; etcriuit ces lignes.

## STANCES.

**A** Imables enfans de la treille,  
Par le pouuoir que vous auez,  
Enuoyez moi quelque bouteille,  
Du mesme vin que vous beueez;  
Nous sommes cinq ou six à table,  
Qui n'auons rien de delectable  
Pour maintenir nostre amitié,  
Que l'excellence d'un fromage.  
Dont nous vous faisons vn hommage  
D'un doigt plus que de la moitié.

Pour payer ce bien fait insigne,  
Que l'insolence des frimas  
Ne touche iamais à la vigne  
Où le Seigneur en fait amas;  
Que le Ciel & la destinée  
La puissent combler de vinée;  
Si vous nous faites vn refus  
Puisse t'elle en changeant son estre,  
Iamais ne plus rien faire naistre  
Que cenelles & gratecus.



Les amours de Diane & d'Endymion  
en vn Rondeau.

**P** Ar le milieu d'un bois superbe & glorieux,  
De voir que sa fraischeur ne craint point l'œil  
des Cieux,

Endimion étant aux plaisirs de la chasse  
Rencontra par bon-heur Diane toute lasse,  
Qui couroit comme luy les bestes de ces lieux.

Abordant cet objet qui captiue les Dieux,  
Il luy dit en baisant son beau sein & ses yeux,  
Souffrez que mon ardeur eschauffe vostre glace,  
Par le milieu;

Amour qui de nature est fort imperieux,  
Ialoux de leurs plaisirs deuint si furieux  
Qu'il fit que le respect à la fureur fit place,  
Que ce cruel Amant son Amante terrasse,  
Luy poussant dans le corps vn trait delicieux  
Par le milieu.





Remerciment à Madame la Princesse Marie d'un  
estuy qu'elle achepta à Maistre Adam à la foire  
saint Germain.

### E P I G R A M E.

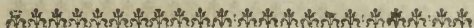
**I**Ncomparable & grand appuy,  
De ma fortune & de ma gloire,  
Vostre Altesse ne scauroit croire,  
Comme ie cheris cet estuy,  
Que i'eus de vos mains à la foire,  
Mais ie doublerois la memoire  
Des bien-faits de vostre bonté,  
Si i'auois un hanap pour boire  
A vostre adorable santé.



A vn Poëte qui censuroit les vers de  
Maistre Adam.

EPIGRAMME.

**M** Arouffle que l'on fit esquiuer du Parnasse ,  
De mesme que des Cieux on fit sortir Vulcan,  
Apprens que ta fureur m'a seruy de bonace ,  
Et que tes vers ont mis ton honneur à l'encan ;  
Tes Escrits ont rendu ta sottise connue :  
Je passe pour Soleil, & tu passe pour nuë :  
Tes sentimens n'ont pas l'ordre de la raison.  
Pour te payer pourtant de tes soins inutiles ,  
Je t'offre de bon cœur six vers & trois chevilles ,  
Pour faire vn Epitaphe & bastir ta maison.



Remerciment d'un habit donné par Monsieur le  
Comte d'Arpajon à Maistre Adam.

R O N D E A U.

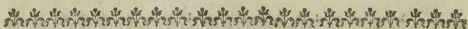
**E**stant vestu de nouvelle façon,  
L'ay delaisé ces habits de maçon,  
Qui me faisoient par tout rougir de honte,  
Muse il en faut remercier ce Comte,  
En verité c'est un noble garçon.

Inspire moy quelque belle chanson,  
Du plus subtil qui soit dans ta leçon,  
Pour lui montrer que j'ay trouué mon côte.

*Estant vestu.*

J'estois plus nu que le sauvage Orson,  
Quand Valentin l'alla prendre à rançon,  
Et cet Hyuer qui toutes choses dompte,  
Malgré ses dents voit que ie le surmonte,  
Ne craignant plus tremblement ny frisson.

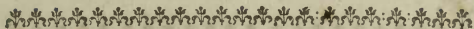
*Estant vestu.*



Maistre Adam est prié d'une personne de condition de faire des vers pour Monsieur le Cardinal apres sa mort , responce sur le chant.

## EPIGRAMME.

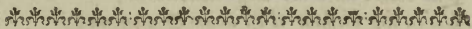
**D** Amon que veux-tu que ie fasse ,  
 Tout mon Printemps s'en va passé ,  
 Et i'incague Muse & Parnasse ,  
 Depuis qu' Armand est trepassé.  
 Si quelque pitié te conuie ,  
 De ne point trauerser la vie  
 D'un esprit debile & perclus ;  
 Il faut que tu me considere  
 Plutost pour ce que i'ay sceu faire ,  
 Que pour ce que ie seray plus.



Pour vn pourtrait offert à vne Dame.

EPIGRAMME.

**I**E vous fais offre d'un pourtrait,  
 Où l'art iusques au dernier trait,  
 Vous montre mon triste visage;  
 Que j'aurois un parfait bon-heur,  
 Si j'estois peint dans vostre cœur,  
 Comme ie suis dans cet ouvrage.



A vne belle Dame, sur la mort de son pere.

**I**E n'ay pas entrepris de flatter vos douleurs,  
 Un funeste trépas m'oppose l'impossible,  
 Ce monstre des viuans, ce fantosme inuincible,  
 D'un iniuste Tombeau tire vos iustes pleurs.  
 Vos beaux yeux, où l'amour admire sa puissance,  
 Se voilent iustement d'un lugubre bandeau,  
 Et la nature doit en cette violence,  
 De leurs sources de feux faire des sources d'eau.



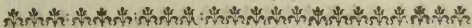
Le songe de Siluie qu'Amour la blesse.

R O N D E A V.

**A** *Hi ie me meurs dans ce rauissement,*  
*Parlons des yeux, laissons le compliment,*  
*Si vous aymez les plaisirs de Siluie,*  
*Ne craignez pas à luy raiur la vie,*  
*Ma guerison vaut moins que mon tourment,*  
*Que vostre dard me blesse doucement,*  
*Qu'en me blessant il est doux & charmant,*  
*Et qu'il est bien digne de mon enuie,*

*Ha ie me meurs.*

*Poussez plus fort que du commencemens*  
*Vostre fureur fait mon soulagement,*  
*A cet effort mon ame vous conuie,*  
*Ah s'en est fait! vous me l'auiez raiue,*  
*Le dernier coup m'oste le mouuement,*  
*Ahie me meurs.*



Vn Gascon prie Maistre Adam de luy faire vn  
Rondeau contre vn riuail.

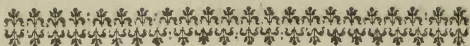
**O** Vy cap de bioux proche de ses apas,  
Par la corbioux ie ne souffriray pas,  
Qu'autre que moy possede cette belle,  
Faut l'adorer sans estre amoureux d'elle;  
La harnanbioux l'on y perdrait ses pas;

Car ma valeur qui dedans les Combats,  
A renuersé mille ennemis à bas,  
Auroit bien-tost mis fin à la querelle.

Ouy cap de bioux;

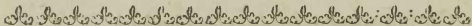
C'est à moy seul à prendre ce repas,  
Son corps est fait pour plaire à mes esbas,  
Digne morbioux si quelqu'un se reuelle,  
Contre l'amour dont son œil me bourrelle,  
Qu'il se prepare à souffrir le trepas;

Ouy cap de bioux



A vn meschant Escriuain , à qui Maistre Adam fait  
response sur vn Epigrame qu'il luy auoit escrit.

**I** Amais par tes escrits tu n'auras de rimaux ,  
Car si les Escriuains tant deuots que prophanes,  
Te vouloient imiter , sans doute que les asnes,  
Passeroient aujourd'huy le nombre des cheuaux.



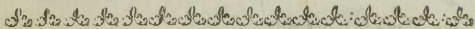
Monfieur de l'Or Prieur d'Infiny, & Chanoine  
de la grande Eglise Catedrale de Neuers, ayant  
enuoyé de son vin à Maistre Adam, il luy fit ce  
remerciement.

**D** E l'Or ce qu'on dit dans les Cieux,  
De la douceur de l'Ambrosie,  
Ne touche point ma fantaisie,  
Comme ton vin delicieux;  
Il a de si charmans appas,  
Que proche de luy le trespas  
Ne peut rien dessus ma memoire;  
Et sans doute Baccus te fit  
Seigneur du Prince d'Infiny,  
A dessein de m'en faire boire.

Que



Que puisse-tu iusqu'à cent ans ,  
 Posseder un tresor si rare  
 Que iamais la rigueur du temps ,  
 Ne t'en fasse montrer auare ;  
 Qu'à ce iour de la saint Martin ,  
 M'en puisse-tu faire un festin ,  
 Ou deuant tes amis insignes ,  
 Je puisse prouuer dans mes vers  
 Que ton vin, & ton nom sont dignes  
 De captiuer tout l'Uniuers.



A Monsieur Courrade Medecin ordinaire du Roy ,  
 & de Madame la Princesse Marie sur son Liute  
 del'Hydre Feminine combatuë par la Nimphe  
 Pougoise, pour la fontaine de Pougue.

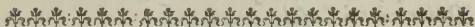
**C**Hers fauoris de la memoire ,  
 Adorables faiseurs de vers ,  
 Qui faites passer vostre gloire ,  
 Iusqu'au delà de l'Uniuers ;  
 Doctes & rauissans Genies ,  
 Qui par vos douces harmonies ,  
 Enseignez la langue des Dieux ,  
 Et qui montrez dans vos Volumes ,  
 Que vous faites boire à vos plumes ,  
 Ce qu'on peut boire dans les Cieux.

Quittez un peu cette hypocreine,  
 Où vous puisez tant de douceurs,  
 Pour adorer cette fontaine,  
 Qui vaut bien celle des neuf sœurs;  
 Que si cette source estimée,  
 Fait durer vostre renommée,  
 Par la douceur de vos accords,  
 Celle-cy n'est pas moins aimable,  
 Puis qu'elle a le pouuoir semblable,  
 Dessus la nature des corps.

Une Nayade toute nuë,  
 Qui sort de ce seiour natal,  
 Comme un Soleil qui fend la nuë,  
 Perce ce mobile cristal;  
 Et paroissant iusqu'aux espaules,  
 Sous une coiffure de saules  
 De iongs, de peupliers, de roseaux;  
 Montre un visage qui merite,  
 Le mesme pouuoir qu'Amphitrite  
 A sur le Monarque des eaux.


C'est cette Nymphé sans seconde,  
 Qui vous oblige à discourir,  
 Dessus ce liure que le monde,  
 Ne scauroit iamais voir perir;  
 Que si la puissance homicide,  
 Du grand & redoutable Alcide,

*Braua l'enuie & le mal-heur;*  
*Vous verrez, par experience,*  
*Qu'on trouue icy dans la science,*  
*Ce qu'il trouua dans sa valeur.*



Maistre Adam disnant chez Monsieur le Cheua-  
 lier de Maugiron auecque l'illustre & Inuincible  
 Baron de Canillac & d autres, il fit cette chanson  
 le verre à la main.

CH ANSON.

 *Mis en depot des Impots*  
*Viuons sous l'empire des pots,*  
*Et disons tous d'un air diuin,*  
*Nargue des ennemis du vin;*  
 MAUGIRON i'en bois à ta santé,  
 Benissant ta bonté  
*Qui nous traite si bien,*  
*Sans qu'il nous couste rien,*  
*Qui ne fera raison*  
*Puisse-t'il deuenir Oyson.*

BARON ie trinque de grand cœur,

A ta santé cette liqueur,

C'est par ces plaisirs innocens,

Que la paix regne dans nos sens ;

Si le coup favorable & fatal

Qui te vint à Casal

Enleuer un lambeau

De ton rouge Museau,

Eust semblé celuy-cy,

Ton nez ne fust pas racourcy.

Suiue qui voudra les hazars,

Qui sont dans les plaines de Mars ;

L'ay moins de reputation

Que nostre Hercule GASSION,

Mais pourtant s'il estoit destiné,

Quand ie suis enuiné

A troubler les Apas

Que ie trouue au repas,

D'un ROT tant seulement.

Le le mettrois au Monument.



Responſe ſur le champ de Monsieur de Maugiron à  
la Chanſon de Maistre Adam.

CHANSON.

**G**rand eſprit, genereux rimeur  
Dont le ſiecle adore l'humeur,  
Que ie ſuis heureux de te voir  
Dedans ce Bachique deuoir ;  
PERE ADAM, l'en bois à ta ſanté,  
De ce vin de Coindrieux, dont tu as tant vanté  
L'excellente bonté  
Pour mieux te l'exprimer  
Voila QVINET pour l'imprimer.



Vn certain Comte preſſant Maistre Adam à luy  
faire les vers d'un Ballet, & ne luy donnant point  
d'argent pour auoir de l'ancre luy fit ce quatrain.

**S**i ie paroïs peu diligent,  
Aux vers où ton Ballet t'engage  
C'est qu'ayant Bû mon hoſte enrage  
De voir un conte ſans Argent.



Vn certain fou amoureux prie Maistre Adam de  
 luy faire ce Sonnet sur la passion qu'il auoit  
 pour vne Maistresse.

SONNET.

**E**Nfin ie connois bien, trop ingrata Siluie,  
 Que ton ame est de glace, & ton cœur de rocher,  
 Et que la passion dont mon ame est suiuite,  
 Ne te scauroit toucher.  
 Soit que le iour se leue, ou qu'il s'aille coucher,  
 De tes diuins regards mon ame est pour suiuite,  
 Je meurs, ie desespere, & ne sçais ou chercher,  
 Le repos de ma vie.  
 Mon supplice est vn mal, à nul autre pareil;  
 Je ne trouue en mes sens ny raison ny conseil,  
 Pour ce mal-heur estrange,  
 O Cieux à quelle fin m'auiez vous condamné,  
 De me faire souffrir au seruice d'un Ange  
 Le tourment d'un damné.



A Clorinde sur l'inconstance de son Amant.

SONNET.

**B**Eaux yeux de qui i'ay peint la candeur & les  
charmes.

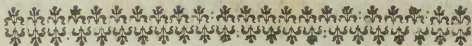
Astres dans qui le Ciel montre un ceuvre parfait,  
Vivans pourtrais des Dieux, pouvez vous bien sans  
larmes

Voir le nuisible affront qu'un perfide vous fait.

Amour qui sous vos traits n'a que de foibles armes,  
Par cette ingratitude auroit esté deffait,  
N'estoit l'esperoir qu'il a que dans un champ d'alarmes,  
La mort le vangera d'un si barbare effet.

Pour expier l'horreur d'une telle aduanture,  
Le commence de voir le Ciel & la nature,  
Preparer leur Iustice à vanger vos douleurs.

Le Soleil seulement faisant sa course ronde,  
Avec iuste raison peut rire de vos pleurs,  
Car lors que vous pleurez, il est unique au monde.



## Sonnet à vn Riual.

**O**Vy ie l'ay resolu, ie te quitte ma place;  
 Ta nouvelle prison cause ma liberté,  
 Ie saute d'un Hyuer, dans un beau iour d'Esté,  
 Et ie suis de rocher ainsi qu'elle est de glace.

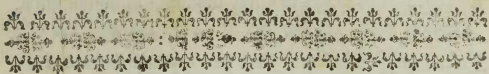
Connoissant de Philis l'ingrate dureté,  
 Ie deuiens orgueilleux pour punir son audace,  
 Et bien que sa beauté toutes choses surpasse  
 Ie veux par un depit surmonter sa beauté.

C'est ainsi qu'Alcidor au mespris de sa flamme,  
 Cedoit à son Riual son infidelle Dame,  
 Pensant en ce rencontre adoucir son tourment.

Il iura sur l'Autel de quitter cette belle,  
 Mais il fut si surpris en prenant congé d'elle,  
 Qu'il faussa son serment.

Elegie





## E L E G I E

POVR G. A. C. O. B. I. A. L.



**E**N fin graces aux Cieux, ces flâmes sont esteintes,  
 Qui m'ont fait tant jeter de larmes & de plaintes,  
 Je n'idolatre plus en adorant ces lieux  
 Qu'Amour me fit nommer mes Soleils & mes Dieux,  
 Leur esclat ne m'est plus qu'une lumiere sombre,  
 Angelique en un mot ne me semble qu'une ombre,  
 Vn fantosme trompeur, dont le magique sort  
 Ma fait nommer Amour, l'image de la mort.  
 Ce n'est pas qu'elle n'ait encore assez de charmes,  
 Pour rendre un malheureux tributaire à ses armes:  
 Mais par trop de rigueurs mes sentimens remis,  
 Ne trouvent qu'un enfer, où fut leur paradis:  
 Vn regret seulement me suit & me bourelle,  
 D'auoir passé dix iours à soupirer pour elle,  
 Sans que iamais l'ingrate ait permis seulement,  
 La moindre priuauté que merite un moment.

L'insolente rigueur qui gouverne son ame,  
 A mis à si bas pris la grandeur de ma flamme,  
 Qu'au mespris de mes feux son courage inhumain  
 A da refuse l'honneur de luy baiser la main.  
 Je ne preuojois pas que cette ame cruelle,  
 Donne beaucoup d'amour, & n'en prend point pour  
 Qu'elle est vn vis portrait de l'infidelté, [elle,  
 Qui n'a rien de parfait qu'une extreme beauté,  
 Vn astre malheureux à qui les destinées,  
 Donnoient à gouverner mes plus belles années.  
 Mais grace à ma raison, ie suis desabusé,  
 Et ie vas estoignant ce visage rusé,  
 De mesme qu'un escueil ou l'amoureux orage,  
 M'alloit faire esprouuer vn tragique naufrage.  
 Souuerains qui reglez le destin des mortels,  
 Dieux à qui nous deions seulement des Autels,  
 Que i'ay desobligé vos puissances supresmes,  
 Que mes auenglemens ont paru bien extremes,  
 Quand de peur d'irriter son perfide courroux,  
 Je luy donnois des vœux qui n'estoient deubs qu'à vous.  
 Helas! pour me punir de cette ingratitude,  
 Vous ne scauriez choisir de chastiment plus rude,  
 Que le ressouvenir qui sans cesse me suit,  
 D'auoir semé le grain dont vn autre a le fruit.  
 Dans ce ressentiment qui vous vange & m'outrage,  
 Je ressemble au nocher, qui sauué du naufrage,

Absis desſus le port tous les ſens eſperdus,  
 Voyant tous ſes travaux & tous ſes biens perdus:  
 Apres auoir maudit l'empire de Neptune,  
 En des lieux plus heureux va chercher ſa ſertune.  
 Ainſi ie fais ſerment par la clarté du iour,  
 Que ie n'auray iamais de deſſeins pour l'Amour:  
 Qu'un homme eſt malheureux de qui l'ame ſoupire,  
 Deſſous le rude faix d'un ſi barbare empire,  
 Puis que le ſeul tourment qu'on ne peut exprimer,  
 Eſt celuy qui nous vient de la douleur d'aimer.  
 Cependant quand ce mal preſidoit à mon ame,  
 J'auois tant d'amitié pour l'ardeur de ma flamme,  
 Que l'on m'eust pluſtoſt fait paſſer dans les Enfers,  
 Que de me preparer à delaiſſer mes fers.  
 Que de mauuiſes nuits ont gouverné mon ame,  
 Que ſans l'eau de mes pleurs i'auois ſenty de flamme,  
 Et que ſans le meſpris qui m'eſt venu ſaiſir,  
 J'auois gouſté long-temps ce perfide plaſtir.  
 Vengeances, deſespoirs, ſoucis, inquietudes,  
 Flammes, ſoupirs, ſermens, larmes, ingraturudes,  
 Miniſtres de l'Amour, vos ſoins ſont ſuperſus,  
 Et vous perdrez vos pas ſi vous reuenez plus.  
 Et toy fiere beauté qui m'as tant fait de peine,  
 Apprens que tu n'es plus qu'un objet à ma haine,  
 Et que ſi ie vis plus, c'eſt à deſſein de voir  
 Succomber ſous le temps ton orgueilleux pouuoir.

C'est tout ce que l'esper prepare à ma vengeance ;  
 Donnant à mes languieurs ceste foible allegeance ;  
 De voir un iour ton œil qui me sembloit si beau ,  
 N'auoir non plus d'éclat qu'un funebre flambeau ,  
 Que deuant un cercueil un miserable porte ,  
 Pour honorer la fin d'une puissance morte .  
 C'est lors que si ie puis encore discourir  
 Des maux dont tu m'astant fait viure & tant mourir ,  
 Opposant à tes yeux pour punir ton audace ,  
 Ton portrait à'apresent , & l'aspect d'une glace .  
 Je suis bien assure qu'en ces extremittez ,  
 Voyant tant de laideurs apres tant de beautez ,  
 Tu te repentiras d'auoir esté cruelle  
 Aux justes sentimens d'une amitié fidelle ,  
 Et par ces changemens ton corps tout affligé ,  
 Mourra de déplaisir , & ie seray vangé .





SONNET.



**A** Minte, ma raison a perdu son usage,  
 Alcure audacieux, i'espere que demain,  
 Amour me permettra de baiser ton visage,  
 Aussi bien que ta main.



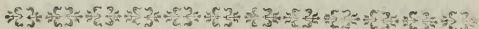
Encore que ton œil ait causé mon dommage,  
 Je lis dans sa douceur un presage certain,  
 Qu'à l'exemple d'un Dieu dont on baise l'image  
 Tu louëras mon dessein.



Mais hélas! ie voy bien, inhumaine adorable,  
 Que c'est par un adieu que ce bien desirable,  
 Doit accroistre l'ardeur qui vient m'inquieter.



Qui vit iamais tourment esgal à mon martyre,  
 Que pour jœüir du bien ou mon amour aspire,  
 Il te faille quitter.



## S O N N E T.



**E**N fin ie suis contraint de ceder à tes charmes,  
 Amour par tes apas s'est rendu mon vainqueur,  
 Et tu peux bien inger par le cours de mes larmes,  
 Que tes yeux ont fondu la glace de mon cœur.



Mille soupirs bruslans témoins de ma langueur,  
 Sont les tra ts que ce Dieu ma laissé pour mes armes:  
 Mais si comme en beauté tu triomphe en rigueur,  
 La mort malgré l'Amour finira mes allarmes.



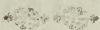
Cruelle, sois sensible à ma iuste amitié,  
 Adoucis ta rigueur d'un trait de ta pitié,  
 Amour estant un bien le plus doux de la vie,



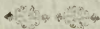
Ne le disperse pas si prodigalement,  
 Que de le tout donner sans qu'il te prenne envie,  
 De t'en seruir un peu pour mon soulagement.



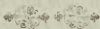
SONNET SVR VNE ABSENCE,  
Pour Monsieur le Comte de A. P.



**B**Eaux yeux, vivans pourtraits de la Divinité,  
Grosnes estincellans de l'amoureux empire,  
Quel bien est comparable à ma félicité,  
Depuis que sous vos loix ma liberté soupire.



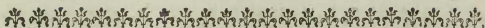
Invincibles auteurs de ma captivité,  
C'est vous qui respandez le iour que ie respire;  
Et l'Astre dont la terre emprunte la clarté,  
Quand vous estes fermez ne luit que pour me nuire.



Loin de vous à la Cour il contemple des yeux,  
Qu'on appelle à bon droit des Astres & des Dieux,  
Pour n'avoir point en eux de qualitez mortelles.

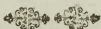


Mais, ô divins flambeaux dont l'esclat me conduit,  
Vous poimez dessus eux, tant vos clartez sont belles,  
Ce que peut le Soleil sur les feux de la nuit.



SVR LA MORT

DE LOVIS XIII.



SONNET.

**G**rand Roy, tu ne vis plus, & ton bras redoutable  
 Qui s'alloit acquerir l'Empire des vivans,  
 Plus fresle qu'un roseau combatu par les vents;  
 A perdu pour jamais le tiltre d'indomptable.

Que ce malheur sanglant me semble espouventable,  
 Que l'aveugle fortune a des traits deceuans,  
 Et que le monde est peu lors que ses poursuiuans,  
 Rencontrent de la mort l'écueil inéuitable.

Après auoir paru la merueille des Roys,  
 Esleué insqu'au Ciel ses Lauriers & ses Loix,  
 Et basty des Autels sur le front de l'Enuie,

Qui ne s'estonnera d'un si tragique sort;  
 Et qui des demy-Dieux peut s'asseurer la vie;  
 Voyant ce fils de Mars abbatu par la mort.

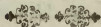
MAISTRE





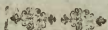
MAISTRE ADAM ESTANT A  
 Saint Denys, aspergeant d'eau beniste le cercueil  
 du Roy Louys le Iuste, escriuit ces vers.

S T A N C E S.

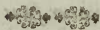


*Q*UAND le Prince est rendu l'ame,  
 Et qu'un malheur sans pareil,  
 Sous la froideur d'une lame,  
 Est éteint ce grand Soleil,  
 Pour plaindre cette aduanture,  
 Dont les loys de la Nature  
 Ont estonné l'Vniuers,  
 L'ame toute desolée  
 Sur son pompeux Mausolée,  
 Alcandre escriuit ces vers.

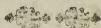




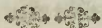
Grand Heros de qui la gloire,  
 Est un miracle à nos yeux,  
 Si ma Muse aux bords de Loire,  
 Ta mis au nombre des Dieux;  
 Faut-il qu'elle se demente,  
 Et que la main triomphante  
 Dont tu regissois le sort,  
 Pour nous rendre veritables,  
 N'ait eu des forces capables  
 De triompher de la mort?



Ces memorables prodiges  
 Que tu faisois pour les lis,  
 Et dont iamais les vestiges  
 Ne seront enseuelis,  
 Ne montreroient-ils pas des marques,  
 Qui nous disoient que les Parques  
 Ne se pourroient t'acquies,  
 Et ne deuions-nous pas croire,  
 Que ton corps comme ta gloire,  
 Ne deuoit iamais perir.



Qui n'eust crû voyant ta vie,  
 La merueille de nos iours,  
 Obliger mesme à Enuie,  
 D'en idolatrer le cours ?  
 Qui n'eust dit la voyant telle,  
 Pompeuse, esclatante & belle,  
 Enceinte de mille Autels,  
 Qu'elle ne deuoit rien craindre,  
 Et qu'elle pouuoit atteindre  
 La gloire des immortels ?



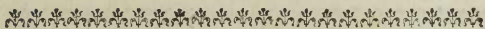
Cependant ton grand courage,  
 Ny tous ces faits esclatans,  
 N'ont pû destourner l'orage  
 Qui fait tout ceder au Temps ;  
 Vn froid cercueil enuelope,  
 Ton front deuant qui l'Europe  
 Vid courber mille Citez,  
 Et dans cette grotte sombre,  
 Ton corps est moindre que l'ombre  
 Qui marchoit à ses côtez.



Aprenez grands de la terre,  
 Par cét impreneu trespas,  
 Que vostre pompe est vn verre,  
 Dont l'esclat ne dure pas.  
 Vos grandeurs les plus diuines,  
 Sont des parterres d'espines,  
 Qui produisent peu de fleurs;  
 Et cette mort me conuie,  
 A croire que vostre vie,  
 Fait moins de ris que de pleurs.



C'est ainsi qu'on vit Alcandre,  
 De tristesse confondu,  
 Souffrir dessus la cendre,  
 Du Maistre qu'il a perdu:  
 Quand vne voix luy vint dire,  
 Pour soulager son martyre,  
 Estanchè l'eau de tes yeux,  
 Celuy qui fait ta souffrance,  
 Eut moins d'esclat dans la France,  
 Qu'il n'en a dedans les Cicux.



APRES LA MORT DE MONSIEVR  
le Cardinal, Maistre Adam fit ce Sonnet Proso-  
popée.

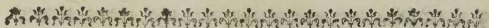
## S O N N E T.

**I** Ay planté des lauriers qui seront toujours vers,  
Mes exploits ont plus fait de bruit que le tonnerre,  
Et mes diuins Conseils ont brisé comme verre,  
Les orgueilleux desseins de cent peuples diuers.

La France par mes soins voit les sentiers ouuerts,  
Où Cesar fit passer la Victoire & la Guerre,  
Et brauant le Demon d'Espagne & d'Angleterre,  
I'ay porté mon renom plus loin que l'Vniuers.

Plein de iours & d'honneurs i'ay terminé ma vie,  
Malgré les factions de la plus noire enuie,  
Je brille dans l'Histoire en despit du trespas.

Et pour monter Loüis au Trofne d'Alexandre,  
Imitant le Phenix, i'ay laissé de ma cendre,  
Un second Cardinal pour esclairer ces pas.



MONSIEVR DE LANGERON ESTANT  
 desesperé des Medecins , à cause d'une maladie du  
 poumon , M. Adam qui l'aimoit à l'esgal de soy-  
 mesme , pressé d'une douleur extremesme par la perte  
 d'un si bon amy, les larmes aux yeux fit ce Sonnet.

SONNET.

**A** Pres auoir cent fois d'un genereux effort ,  
 Attaché sur ton front l'honneur d'une victoire ;  
 Cher Comte , faudra-t'il que la rigueur du sort,  
 Ne nous fasse plus voir ta valeur qu'en l'Histoire.

Dans l'Auril de tes ans faudra-t'il que la Gloire ,  
 Regrete en te perdant , son plus fameux support ,  
 Et tant de grands exploits donnez à la Memoire ;  
 Ne flechiront-ils point les rigueurs de la mort.

Non, ie voy par ton mal qu'il faut que tu succombes ,  
 Dans le passe séjour où s'esleuent les tombes ;  
 Mais iamais le trespas ne seroit ton vainqueur ;

Et les plus grands Heros te porteroient enuie ,  
 Si le Ciel eust pris soing en te donnant la vie ,  
 De faire ton poulmon, aussi bon que ton cœur.



MAISTRE ADAM ESCRIT CETTE  
 Epistre à Monsieur des Noyers, Secretaire de Ma-  
 dame la Princesse Marie, où il le prie de luy mander  
 les predinctions de sa natiuité, selon l'horoscope  
 qu'il luy a plû en vouloir faire.



E P I S T R E.

**L** E t'escris d'un climat funeste,  
 Où tout le bon heur qui me reste,  
 Est l'agreable souuenir,  
 Qui de toy vient m'entretenir,  
 Au milieu d'un peuple barbare,  
 Chez qui l'ame la moins auare  
 Piperoit dessus ce damné,  
 Qui par les Dieux fut condamné,  
 A souffrir dans l'eau de l'Auerne,  
 Ce qu'endure en vne tauerne  
 Le poumon d'un pauvre indigent,  
 Qui meurt de soif faute d'argent.  
 Ne voyant Ph.bus ny la Muse  
 Dans ce climat où il m'amuse,

Je ne puis sçavoir de mon sort ,  
 Si ie suis ou viuant ou mort.  
 Quand ie repasse en ma memoire ,  
 Qu'elle fut autrefois la gloire ,  
 Dont mon ame s'entretenoit ,  
 Lors qu' Apollon la maintenoit ;  
 Que loin de la fameuse audace ,  
 Qui m'esleuoit sur le Parnasse ,  
 Je n'enfante plus rien de beau ,  
 Je m' imagine estre au tombeau.  
 Mais aussi quand mon ame espere ,  
 Que pour bannir ce vitupere ,  
 Qui dedans ces perfides lieux ,  
 Dérobe Hippocrene à mes yeux ,  
 Il faut chercher vne aduanture ,  
 Qui soit plus douce à ma nature ,  
 Que celle qui me fait icy  
 Passir de crainte & de soucy ,  
 Que i' ay ma liberté premiere ,  
 Pour recourir cette lumiere ,  
 Qui remet vn cœur abatu  
 Dans le chemin de la vertu ;  
 Qu' vn sejour plus doux à la vie ,  
 Peut rendre mon ame rarie ;  
 Que ton cabinet m' est ouuert ,  
 Pour me mettre encore à couuert ,



Et que le doux jus de Septembre,  
 Peut estre pour moy dans ta chambre,  
 Ce qu'il m'estoit auparauant,  
 Le m' imagine estre viuant.  
 Ainsi ie balance & ie flotte,  
 Entre deux vents comme vn Pilote,  
 Qui dans l'orage & loin du bort,  
 Attend le naufrage ou le port.  
 Toy qui depuis peu sçais l'usage,  
 Du bon & du mauuais visage,  
 De la Planette dont le cours,  
 Fait la conduite de mes iours.  
 Mande moy si mon horoscope  
 Veut que ie suine la varlope;  
 Si ie dois tousiours raboter,  
 Si ces filles que Iupiter  
 Tira du cerueau de Minerue,  
 Ne veulent plus que ie les serue.  
 En ce rencontre tu verras,  
 Que ce que tu me prescriras,  
 Sans me réjouir ny me plaindre,  
 Ne se verra iamais enfreindre,  
 Estant Philosophe à ce point,  
 Que mon ame ne s'ement point,  
 De ce que le Ciel nous enuoye,  
 Pour la tristesse ou pour la joye.

Quand ie ne feray plus de vers,  
 Ie ne veux pas en ce reuers,  
 Tesmoigner vn point de rancune,  
 Contre le Ciel ny la Fortune;  
 Sont des enfans infortunéz,  
 Qui dès le moment qu'ils sont nez,  
 Sentent leur vertu poursuuie,  
 De l'ignorance & de l'enuie,  
 Et par vn mouuement fatal,  
 Traisnent leur pere à l'hospital;  
 C'est vne engeance vagabonde,  
 Qui fait du bien à peu de monde;  
 Si bien que dans cét accident,  
 Ie me feray riche en perdant,  
 N'estimant la Verue autre chose,  
 Que le gay bouton d'une rose,  
 Qui dans l'ame s'espanoit,  
 Puis peu à peu s'éuanoit,  
 En laissant vn pauvre Poète,  
 Auecque sa langue muette,  
 Qui de la vieillesse vaincu,  
 De rose devient gratecu;  
 Si tost qu'une vieillesse infame  
 Choque la demeure de l'ame  
 De quelque grand raisonnement,  
 Dont ait agy l'entendement.

Dans ce malheur qui nous travaille,  
 Nature n'a plus rien qui vaille,  
 Pour faire renaître le fruit,  
 Que l'âge & le temps ont destruit;  
 Le sang ne bout plus dans nos veines,  
 Et nos esperances sont vaines,  
 Dans ce nécessaire malheur,  
 De pretendre plus de chaleur:  
 Le corps devient froid comme marbre,  
 L'émail d'un pré, le verd d'un arbre,  
 Ont cet aduantage sur nous,  
 Que le plus perfide courroux  
 Qu'une aspre froidure desserre  
 Contre les beautez de la terre,  
 Ne peut empescher leur retour,  
 Quand le Printemps est en amour.  
 Mais depuis que l'âge nous touche,  
 Que d'arbrisseau l'on devient souche,  
 Le tronc viuant n'est bon alors,  
 Qu'à croistre le nombre des morts,  
 L'esprit abandonne la place,  
 De cette demeure de glace,  
 Comme vn Capitaine assailly,  
 Quitte quand le viuie a failly.  
 De moy qui suis presque à la veille,  
 D'ouïr la Parque à mon oreille,

M'ordonner de chercher ailleurs,  
 Des destins plus durs ou meilleurs  
 Que ceux dont ie suy la puissance,  
 Des le moment de ma naissance;  
 Dans ce necessaire accident,  
 Qui presage nostre occident,  
 L'on ne verra sans nulle crainte,  
 Sans jetter ny larme ny plainte,  
 Payer librement sans esmoy,  
 Ce qu'un Prince doit comme moy.  
 Que s'il me faut encore viure,  
 Sous l'ennuy que l'âge nous liure,  
 Que les biens & les dons des grands,  
 Pour moy ne soient plus apparants,  
 Il me restera l'aduantage,  
 De prendre mon premier vsage,  
 Et sans que ie m'aïlle flattant,  
 Gagner du pain en rabotant,  
 Loing de Phebus & des neuf filles,  
 Quittant les vers pour les chevilles,  
 Et le laurier pour le noyer:  
 L'on me verra sans m'ennuyer,  
 Suivant ma premiere pratique,  
 Assidu dedans ma boutique,  
 Trouver un revenu parfait,  
 Au gain d'un coffre ou d'un buffet.

Il ne faut pas que l'on espere,  
 Que pour cela ie desespere,  
 C'est alors que ie feray voir,  
 Que ie peux viure du scauoir,  
 De faire vne maison funebre;  
 Et que tel qui se croit celebre,  
 Autant qu'un Senateur Romain:  
 Peut-estre dès le lendemain,  
 Allant boire de l'onde noire,  
 Du bras dont i'auray peint sa gloire,  
 Receura ce funeste accueil,  
 D'en estre mis dans le cercueil.  
 Ie voy sans crainte & sans enuie,  
 Les biens & les maux de la vie,  
 Moyennant que la liberté  
 Suiue tousiours ma pauureté;  
 Que cette faueur importune,  
 Qu'un lasche appelle la fortune,  
 Ne vienne point mal à propos,  
 Troubler ma vie & mon repos;  
 Attendant le coup de la Parque,  
 Ie ne connois point de Monarque,  
 A qui ie voulusse changer,  
 ( A moins que de bien m'affliger, )  
 Au grand esclat de sa couronne,  
 Ce que la liberté nous donne.

Les biens me sont indifferens,  
 Imitant nos premiers parens,  
 Je laisse faire à l'aduanture,  
 Et mon destin & la Nature;  
 Sans suivre les grands ny le Roy,  
 J'adray tousiours assez dequoy  
 Pour empescher que ie ne tombe,  
 Ailleurs que dessus vne tombe;  
 Les Dieux ne sont pas inhumains,  
 L'homme estant l'œuvre de leurs mains,  
 Pourueu qu'il sçache reconnestre  
 La puissance qui la fait naistre,  
 Il est plus heureux mille fois,  
 Que ces grands Ministres des Loix,  
 Qui pensans tenir enchainées,  
 La Fortune & les Destinées,  
 Captifs d'un perissable bien,  
 Pour trop prendre ne prennent rien,  
 Que le regret qui les afflige,  
 Lors que la Parque les oblige,  
 De quitter les mondains appas,  
 Que le pauvre ne gouste pas.  
 L'Astre qui luit par tout le monde,  
 Dans son alleure vagabonde,  
 Respand ses rayons dessus moy,  
 Aussi bien que dessus un Roy;

Tous ces beaux presens que l'Aurore,  
 Tire des riuages du More,  
 Qu'elle distille par ses pleurs,  
 Dessus la naissance des fleurs,  
 Tombent aussi bien sur la préee  
 Où la Bergere se recrée,  
 Que dans ces jardins orgueilleux,  
 Où l'Art par des soins merueilleux,  
 Tasche d'imiter en ses veilles,  
 La Nature dans ses merueilles.  
 Le Ciel espanche également,  
 Et donne prodigalement  
 Ce qu'il faut pour la nourriture,  
 Et l'entretien de la nature:  
 C'est ce qui me fait mespriser  
 Le sot desir de courtiser,  
 Estimant la Cour tout de mesme,  
 Que le Soleil en son extresme,  
 Que ie n'ose voir fixement  
 De crainte d'un auenglement.  
 Toy qui mesprisant cette regle,  
 As de tout temps les yeux d'un Aigle,  
 Pour voir un Astre sans pareil,  
 Qui sçait surmonter le Soleil,  
 De mesme que dans un lieu sombre,  
 Le Soleil sçait surmonter l'ombre;

Qui joiuis des felicitez,  
 De voir la Reyne des Beutez,  
 Luire en vne pompe ordonnée,  
 Par l'ordre de la Destinée,  
 Qui n'a de borne & n'en aura,  
 Que ce que le temps durera:  
 Toy qui proche d'une Deesse,  
 Qui sous le nom d'une Princesse  
 Enchaisne icy bas sous ses lois,  
 La liberté des plus grands Rois,  
 Souffre que sans estre prophane,  
 Je presente à cette Diane,  
 Auecque de pudiques feux,  
 Tout ce que mon ame a de vœux:  
 C'est l'unique objet que j'adore;  
 Que si quelque desir encore  
 Me sollicite d'un retour,  
 Dans le tumulte de la Cour,  
 Ce ne sera point cette pompe,  
 Par qui la Fortune nous trompe,  
 Ny cet esclat voluptueux,  
 De cent Courtisans somptueux,  
 De qui la grandeur est suivie,  
 Qui m'en feroit naistre l'enuie;  
 Ce sera seulement l'honneur,  
 De joiuir du parfait bonheur

Dont



Dont une ame trouue l'usage,  
 Aux traits diuins de son visage,  
 Que l'on doit nommer en tous lieux  
 La vivante image des Dieux;  
 C'est l'unique bien où i'aspire;  
 Vn Prince recherche vn Empire,  
 Vn auare met ses efforts  
 A mettre trefors sur trefors;  
 Le Pilote en faueur de l'onde,  
 Fait recherche d'un nouveau monde;  
 Vn Heros plein d'ambition,  
 Pour assouuir sa passion,  
 Demande par toute la terre,  
 Le sang, le carnage, la guerre;  
 De moy, qui me peut raurir,  
 C'est le bon-heur de la seruir;  
 Depuis l'heure que la Fortune  
 Nous fit esprouuer sa rancune,  
 Quand par son depart rigoureux,  
 Ce climat deuint malheureux:  
 Quoy que ie viue en Philosophe,  
 Ma constance manque d'estoffe,  
 Pour pouuoir viure & ne voir pas  
 Ses incomparables appas,  
 Encore que sa renommée  
 De climat en climat semée,

Rende les Sceptres abatus,  
 Par la force de ses vertus;  
 Quelle soit peinte & reconnuë,  
 Plus haut & plus bas que la nuë;  
 Qu'elle aille d'un vol sans pareil,  
 Et sans offencer le Soleil,  
 Que cette bruyante peinture,  
 Esclate aux yeux de la Nature,  
 D'un aspect pompeux & plus beau,  
 Que le brillant de son flambeau;  
 Tous ces miracles dont la Gloire,  
 Charge le front de la Memoire,  
 Ne me touchent point à l'esgal  
 De leur Diuin original.  
 Toy qui de cent choses futures,  
 Peux raconter les aduantes,  
 Et d'un prophetique sçauoir,  
 Que l'estude te fait auoir,  
 Lis iusques dans le front des Astres,  
 Nostre bonheur & nos desastres,  
 Ne sçauois-tu m'entretenir  
 Du temps qu'elle doit reuenir.  
 O que ce iour filé de soye  
 Comblera mon ame de ioye;  
 Qu'en dépit de tant de malheurs;  
 De ris succederont aux pleurs;

Et que ces puissances divines ,  
 Joindront de fleurs à nos espines ;  
 De quelques traits dont le malheur ,  
 Ait toujours aigry ma douleur ,  
 Quelque rigoureuse tempeste  
 Qu'il puisse venir sur ma teste ,  
 Je ne croy pas que ce beau iour ,  
 Remply d'allegresse & d'amour ,  
 Il ait assez de violence  
 Pour troubler ma réjoüissance ;  
 Et si dans ma natiuité  
 Tu cherches bien la verité ,  
 Tu trouveras que si la perte  
 Que cette Prouince a soufferte ,  
 Pour l'absence de ses apas ,  
 Ne m'a pas donné le trespas ,  
 Qu'à son retour ie dois bien craindre ,  
 Que n'estant pas mort pour me plaindre ,  
 Je ne meure par le plaisir ,  
 Qui mon ame viendra saisir .



SI TOST. QVE NOSTRE  
ROY LOVIS XIII.

FVT NE,  
MAISTRE ADAM FIT CES VERS.

S T A N C E S.



**N**comparable effet des soins de la Nature,  
Monarque couronné de feux & de rayons,  
Grand ornement des Cieux, brillante crea-  
ture,

Qui peins de tes regards tout ce que nous voyons,  
Enfant prodigieux de la masse premiere,  
Principe des Saisons, pere de la Lumiere,  
Astre dont la naissance anima l'Vniuers,  
Sage Dispensateur des fruits de la Memoire,  
Grand Soleil, si iamais tu fis rien pour ma gloire,  
Je t'inuoque à cette heure en faueur de mes vers.



Le sujet que ie prens est d'un si haut merite,  
 Que ie n'en puis assez admirer la splendeur,  
 Et tout ce qu'en ton cours ta flamme resuscite,  
 Doit servir quelque iour de prix à ta grandeur;  
 Ce Dauphin dont le Ciel comble nostre esperance,  
 Qui coûte tant d'Autels & de vœux à la France,  
 Est de mes passions l'objet imperieux,  
 Prodigue moy les fruits que ta nature enferme,  
 Et ne t'offence pas si ie luy donne en terre,  
 La mesme dignité que tu tiens dans les Cieux.



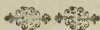
Grand effet de nos vœux, Prince de qui l'enfance  
 Porte déjà l'effroy parmi les Nations,  
 Surjon de Saint Louis, dont l'heureuse naissance  
 Estouffe pour iamais l'hydre des factions;  
 Si dedans le berceau ton auguste visage,  
 Tesmoigne à nos desirs un assésuré presage,  
 Que bien-tost nos malheurs seront enseuelis;  
 Que ne verra-t'on pas dans le temps qui te reste,  
 Lors que ton pere assis dans un trosne Celeste,  
 Tu te verras assis dans le trosne des Lys.



Dans cét éuenement, où la Fortune espere,  
 D'enchaîsner sous tes pieds l'Enuie & le Malheur,  
 Que cent peuples diuers subiuguez, par ton pere,  
 Preuendront à genoux l'effet de ta valeur.  
 Si quelque passion doit fournir vn orage,  
 Qui touche de ton cœur l'inuincible courage,  
 Ce doit estre vne ardeur de vaincre & d'acquérir;  
 Mais que trouueras tu pour plaire à ton enuie,  
 Si le plus grand des Roys en te donnant la vie,  
 Ta donné tous les biens que tu peux conquerir.



Son bras victorieux sur l'onde & sur la terre,  
 Imprime tellement la grandeur de ses faits,  
 Que par toy l'on dira que ce Dieu de la guerre,  
 Par vn prodige heureux fut le Dieu de la paix.  
 Ainsi le Dieu des flots pour laisser à l'Histoire,  
 Les monumens qui font les Autels de sa Gloire,  
 Esleua iusqu'aux Cieux l'empire de la mer;  
 La Nature en blesmit, & contre sa coustume,  
 De cette violence il engendra l'escume,  
 D'où nasquit le Demon qui nous force d'aimer.



C'est par toy que la paix doit retourner encore,  
 Enfermer nos ennuis dedans le monument.  
 En naissant, grand Soleil, tu preuiens cette Aurore,  
 Aussi tu nous parus miraculeusement ;  
 Ce temps où les frayeurs ne donnoient point de craintes,  
 Où l'amour seulement faisoit naistre nos plaintes,  
 Va reprendre pour toy ses diuines couleurs,  
 Et de tes deuanciers possédant les Conquestes  
 De mesme que ton pere a foulé les tempestes,  
 L'on te verra marcher sur la face des fleurs.



Ce Monstre qui de sang peint sa gloire & son estre,  
 Qui n'affouit sa faux que de meurtres espais,  
 Et qui dès le moment que l'Enfer l'eut fait naistre,  
 Estleua la discorde au Trosne de la Pais.  
 Cette guerre en un mot, qui pour punir nos crimes,  
 Immoie à sa fureur de si grandes victimes,  
 Va cesser desormais son parricide effort ;  
 Tu seras l'Alcyon qui vaincras ces orages,  
 Et qui seras rouïller ce fer dont les outrages  
 Font perir la Nature, & triompher la Mort.



*Ce Siecle où le Printemps faisoit toute l'Année ;  
 Où les contentemens surpassoient les desirs ,  
 Où de l'ambition la tempeste effrenée ,  
 Ne venoit point troubler le calme des plaisirs ;  
 Ce beau Temps où Nature enfanta toutes choses ,  
 Où les plus simples fleurs valloient mieux que nos roses ,  
 Va reprendre pour toy son adorable cours ;  
 Ainsi que ta naissance estouffe nos desastres ,  
 De mesme tu seras la merueille des Astres ,  
 Sous qui doit refleurir ce miracle des iours.*



*Ces Tytans dont l'esper n'est plus qu'une chimere ,  
 Qui regarde nos faits avec un œil jaloux ,  
 Ce rigoureux climat , qui sans l'œil de ta mere ,  
 N'auroit iamais rien fait d'aimable ny de doux ,  
 Ces peuples qui n'ont rien de si grand qu'une audace ,  
 Dont iamais les effets n'ont suivy la menace ;  
 Grand Soleil , ton abort les rendit tous confus ,  
 Ton esclat a deffait leurs passions auares ,  
 Et tous leurs vains projets furent autant d'Icares ,  
 Que l'on vit submerger aussi tost que tu fus.*

*Mais*





*Mais, ô diuins transports, celestes resueries,  
 Brulantes passions qui m'enchantez les sens,  
 Que le respect icy retienne vos furies,  
 Puis que c'est d'eux que vient l'objet de nostre encens,  
 Honnorons du passé leurs grandeurs souveraines,  
 Quant le Ciel fit chez eux ce miracle des Reines,  
 Par qui Mars & l'Hymen viennent nous secourir,  
 Ils sont assez punis que leur Demon soupire,  
 De voir qu'imprudemment il orna nostre Empire,  
 D'un Ange qui nous sauue, & qui les fait perir.*



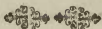


MAISTRE ADAM ESTANT A RVEL,  
MONSEIGNEVR LE CARDINAL  
DE RICHELIEV

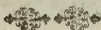
LVY COMMANDA DE FAIRE DES VERS  
POVR MONSEIGNEVR  
LE CARDINAL MAZARIN,  
Sur ce qu'il estoit Entremetteur de la Paix.

O D E.

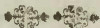
**M**ARCHE, *Grand Mazarin, où l'Europe  
s'appelle,*  
*Romps le cours violent de cēt meurtres épais,  
Estoufant nos malheurs rends ta gloire immortelle,  
Par le fameux retour d'une eternelle Paix;  
Joins par les soins heureux de ta saincte prudence,  
Le paisible Olinier aux Lauriers de la France,  
Enseuelis Bellonne en sa propre fureur,  
Et fais resusciter cēt Ange, dont la perte  
Faisant de l'Vniuers un theatre d'horreur,  
Rend la mort triomphante, & la terre deserte,*



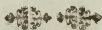
Rends nous cette saison, où le Demon des armes  
 N'avoit point desgorgé le venin des malheurs,  
 Où les yeux des vivans ne voyoient point de larmes,  
 Que celles que l'Aurore espanchoit sur les fleurs;  
 Que le sanglant desir de regir les Prouinces,  
 Laissoit en liberté les courages des Princes,  
 Esteins l'ambition dans l'ame des vainqueurs,  
 Arrache leur ce fer qui fait naistre nos craintes,  
 Et qu'Amour seulement triomphant de nos cœurs,  
 Soit l'inuincible authheur du sujet de nos plaintes;



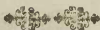
Le Ciel lassé de voir les tragiques desastres,  
 Dont il punit le cours de nos iniquitez,  
 Fera qu'à ton abord tes yeux seront des Astres,  
 Qui prediront la fin de nos calamitez;  
 Ces triples Gerions, ces antiqués Barbares,  
 Ces Titans, que l'orgueil a changez en Icares,  
 Pour faire un Sacrifice à la gloire des Lys,  
 N'attendent plus que toy pour calmer les Orages,  
 Qui vont rendre bien tost leurs Throsnes demollis,  
 Si la Paix n'adoucit l'aigreur de nos courages.



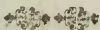
Il n'est pas de besoin d'enseigner à ton ame,  
 Les insolens projets de cét ambitieux,  
 Ton esprit esclairé d'une diuine flâme,  
 A trauers du Soleil penetre dans les Cieux;  
 Dans les throsnes brillans des Majestez Diuines,  
 Tu discernes nos fleurs d'auèques leurs espines;  
 Et par un iugement qui n'a point de pareil,  
 Tu lis dans les decrets d'une chose future,  
 Et descouures nos faits bien mieux que le Solcil  
 Ne descouure au matin le sein de la Nature.



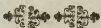
Pour marque des vertus qui couronnent ta vie,  
 N'as-tu pas empesché les tragiques efforts  
 Dont s'alloient assouir la Discorde & l'Enuie,  
 Pour faire enfler le Pô d'un Deluge de Morts:  
 Si d'un simple CHAPEAU tu calmés la Tempeste,  
 Qui sur tant de Heros se monroit toute preste,  
 Pour inonder de sang l'empire du trépas,  
 Inuincible ennemy des projets de Bellonne,  
 Pour une entiere paix que ne feras-tu pas  
 De l'Eminent Chapeau que l'Eglise te donne?



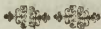
Le Monarque des Lys en qui le sort d'Auguste,  
 De toutes les Vertus fait un second Fanal,  
 Merite doublement le grand titre de luste,  
 D'avoir joint ton merite au nom de Cardinal,  
 Et dans quelques douceurs où ton pays se noye,  
 Depuis l'exil fameux du vagabond de Troye,  
 Quelques felicitez dont il goûte le fruit,  
 La raison par tes faits nous oblige de dire,  
 Que le prodige heureux qui chez luy ta produit,  
 A passé les Casars au bien de son Empire,



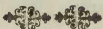
Ces Illustres Heros que l'Histoire renomme,  
 Par les sanglans effets de la flâme & du fer,  
 Dans le Char Belliqueux qui les rendoit à Rome,  
 N'ont pas mieux triomphé que tu vas triompher;  
 Et ce Demon sorty du centre de la Terre,  
 Que l'Enfer a nommé le monstre de la Guerre,  
 Au lustre des Casars n'a point donné d'orgueil,  
 De qui tous les vivans ne perdent la memoire,  
 Aussi tost que ton bras ayant fait son cercueil,  
Aura remis la Paix au Throsne de sa Gloire.



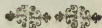
*Armand, de qui les faits sont de sacrez Miracles,  
 Qui brilleront aux yeux de la posterité,  
 Qui pour l'appuy des Lys n'a point trouvé d'obstacles,  
 Qu'il n'ait mis au dessous de leur prosperité;  
 Parmi les grands travaux où son ame s'adonne,  
 Pour agrandir l'esclat d'une Illustre Couronne,  
 Entre tous les exploits qui le font adorer,  
 Il n'a iamais si bien flatté nostre esperance,  
 Que lors que sa raison se fit considerer,  
 Pour prendre avecque luy l'interest de la France.*



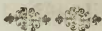
*Ce Prince, l'ornement des Princes de l'Eglise,  
 Cét Ange reuestu du nom de Richelieu,  
 Ce vigilant Nestor, qui pour nostre franchise  
 A fait tous les effets que pourroit faire un Dieu,  
 Voyant que ses conseils sous un autre Alexandre,  
 Ont mis l'Aigle au dessous du vol qu'il vouloit prendre,  
 Pour acheuer le cours de ses intentions,  
 Se sert de ton Esprit apres mille Conquestes,  
 Comme le Dieu des flots se sert des Alcions  
 Quand il veut arrester la course des Tempestes.*



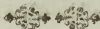
*Cét Atlas nompareil, ce merueilleux Genie,  
 Ne doit moins esperer pour ses faits glorieux,  
 Que d'estre environné d'une gloire infinie,  
 En Beuvant le Nectar à la table des Dieux;  
 C'est lors que l'on verra l'Olimpe se resoudre,  
 A mettre entre ses mains tous les traits de la foudre,  
 Et que les immortels le prenant pour apuy,  
 Trouveront sous son bras leur puissance assurée,  
 Et seront redoutéz bien mieux que sous celuy  
 Qui desit en tremblant l'orgueilleux Briarée.*



*Quelles noires frayeurs! quelles fieres Tempestes  
 Ont iamais esbranlé ces constantes Vertus!  
 Et quels Hydres affreux ont assez eu de testes,  
 Que la sienne aussi tost ne les ait abbatuz;  
 Ces nouveaux rejettons des enfans de la Terre,  
 Ces peuples basannez de l'esclat du Tonnerre,  
 Qui dessus leurs ayeulx se vint precipiter,  
 Ne sont-ils pas reduits à flechir leur audace,  
 Et dire en rugissant, qu'un coup de Iupiter  
 Est moins à redouter qu'un trait de sa menace.*

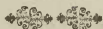


Aussi le plus puissant de tous les Roys du Monde,  
 S'appuyant sur les soins de sa Fidelité,  
 S'est plus fait redouter sur la terre & sur l'onde,  
 Qu'aucun de tous les Roys que la terre ait porté;  
 Maintenant que couuert de Lauriers & de Palmes,  
 Nos foibles ennemis cherchent des routes calmes,  
 Accablez sous l'effort de ses faits inouïs.  
 Acheue *MAZARIN*, d'vser de ta Prudence,  
 Et leur donnant la Paix, apprens-leur que *LOUIS*  
 Est moindre en sa Fureur, qu'il n'est en sa Clemence.

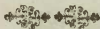


Cherches donc grand esprit cette Diuine Fée,  
 C'est de tes grands traux que nous la requérons  
 Et quand tu la verras, chante luy le Trophée,  
 Et les Diuins Concerts que nous luy preparons,  
 Destache-là des fers qui la tiennent captiue,  
 Oste luy le Cyprez, & luy rendant l'Oliue,  
 Dis luy que Mars n'a plus le nom de Triomphant;  
 Et qu'en la Chrestienté tout le monde l'espere,  
 Avecque autant d'amour qu'en auroit vn enfant,  
 Qui verroit du tombeau resusciter son pere.

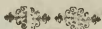




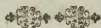
Il me semble de voir cette Nimphe adorable,  
 Ayant à ses costez la Iustice & l'Amour,  
 Retourner dans un char bien plus considerable,  
 Que celui qui conduit la lumiere du iour.  
 Mais de quelques beautez dont elle soit pourueüe,  
 Quelque Diuinité qui paroisse en sa veüe,  
 Au doux rauissement qui vient m'entretenir,  
 Entre mille pensers mon ame se promene,  
 Pour sçauoir qui des deux premier ie doy benir,  
 Cette Reyne des cœurs, ou toy qui nous l'amene.



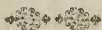
Tous les peuples ravis de voir cette Deesse,  
 Perdant le souuenir de leurs ennuis passez,  
 Ne feront qu'un tombeau de l'infame tristesse,  
 Qui sous le joug de Mars les auoit terrassez;  
 Le passant que la nuit arreste en un bocage,  
 Qui n'a point de clarté pour luire en son passage;  
 Que celle que les loups esclancent de leurs yeux,  
 N'est pas mieux satisfait quand l'Aurore s'esueille,  
 Que nous serons alors que la faueur des Cieux  
 Te fera conducteur d'une telle merueille.



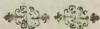
Les Laboureurs presséz de cent peines serviles,  
 Qui leur font habiter les bois & les buissons,  
 Ne verront plus de joug dans leurs champs infertiles,  
 Que celuy dont les Bœufs produisent les moissons;  
 Que si des maux passez ils cherchent la vengeance,  
 Ne leur serace pas vne extreme allegeance,  
 En suite des malheurs qui les ont affligéz,  
 De trouver sous le soc des fosses toutes pleines,  
 Où mille & mille corps qui les ont outragez,  
 Seruiront de fumier pour engraisser leurs plaines.



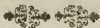
Moy qui de tous les biens où tout le monde aspire,  
 N'ay iamais recherché pour plaire à ma raison,  
 Qu'un RABOT que i'estime à l'esgal d'un Empire,  
 Puis qu'il est dans mes mains un Sceptre à ma maison;  
 Si tost que le recit de tes saintes Merueilles,  
 Viendra charmer mes sens, & rauir mes oreilles,  
 Quelques neceßitez dont i'esprenue les Loys;  
 Pour montrer mon amour à la cause publique,  
 De mesme que mon cœur i'embraferay mon Bois,  
 Et ne feray qu'un feu de toute ma Boutique.



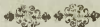
Laisant pour quelque temps la Scie & la Varlope,  
 Pour immortaliser la gloire de tes tours,  
 J'iray sur le Parnasse employer Caliope  
 A te cueillir des fleurs qui dureront tousjours ;  
 Sur ce Mont glorieux où peu de monde habite,  
 Où malgré le trespas la Gloire resuscite,  
 Je feray ta peinture en mille & mille lieux,  
 Et feray voir aux yeux du grãd Siecle où nous sommes,  
 Que ie sçay bien parler le langage des Dieux,  
 Quand il faut discourir de la vertu des Hommes.



Là d'un pinceau parlant de la haute aduanture,  
 Dont ton ame aura mis nos malheurs à l'écart,  
 Je te prodigueray tout ce que la Nature  
 M'inspire pour atteindre aux miracles de l'Art ;  
 Et tous ces grands Esprits dont ie ne suis que l'ombre,  
 Qui sçauent penetrer dans la nuit la plus sombre,  
 Dont les Cieux ont rendu leurs mysteres couverts,  
 Ces doctes Heritiers du Tresor des neuf Filles,  
 Te loueront doublement d'auoir tiré des vers,  
 D'un homme qui iamais ne fit que des Cheuilles.



*En ce rencontre heureux ie feray reconneſtre  
 Malgrè l'intention de ton humilité,  
 Que pour le genre humain ta naiſſance eſt vn eſtre  
 Qui nous montre vn rayon de la Diuinité;  
 Et dans ce grand bonheur où le Ciel me conuie,  
 Le ne demande rien aux grandeurs de ta vie,  
 Pour me recompenser des biens que ie predis,  
 Sinon que ſous tes pieds ie faſſe deux colomnes,  
 Au ſainct Trône où l'on tient les Clefs du Paradis,  
 En deſpit de l'erreur de tant d'ames felonnes.*

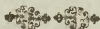


*Marche donc grãd Eſprit puis que le Ciel l'ordonne,  
 Acheue ton ouurage, & d'un Zele obſtiné,  
 Fais que la Chreſtienté ne ſoit qu'une couronne,  
 Pour reprendre l'Empire où Mahomet eſt né;  
 Ioins par les ſoins heureux de ta ſaincte prudence,  
 Le paiſible Oliuier aux Lauriers de la France;  
 Enſeuelis Bellonne en ſa propre fureur,  
 Et fais reſuſciter cét Ange dont la perte,  
 Faiſant de l'Vniuers vn theatre d'horreur,  
 Rend la mort triomphante & la terre deſerte.*

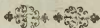


VERS QUE MAISTRE ADAM  
 AVOIT COMMENCEZ  
 POUR MONSIEVR LE CARDINAL  
 DE RICHELIEU,  
 DEUX IOVRS AVPARAVANT SA MORT,  
 Sur la maladie de son bras.

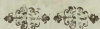
STANCES.



**G**rand Heros, quand ton bras l'apuy de nôtre Em-  
 pire,  
 Succomba sous l'effort d'un barbare accident,  
 Crainte que le succez d'un si fatal martyre,  
 Ne fist pancher l'Estat dedans son Occident,  
 Les yeux baignez de pleurs, & l'ame ensevelie,  
 Des plus sombres vapeurs de la melancolie,  
 Plein de Zele & d'ardeur à chercher ton secours,  
 Je grimpay sur ce Mont où s'étale la gloire,  
 Et d'abord que ie vis les filles de Memoire,  
Ie leur tins ce discours.



Reines de mes desirs, incomparables Fées,  
 Qui mesprisant du temps le cours precipité,  
 Par des pinceaux parlans, erigez des Trophées  
 Qui n'ont point d'autre but que l'immortalité,  
 Germaines de ce Dieu qui puise dedans l'onde,  
 Le vagabond flambeau qui r'anime le Monde,  
 Quelle insensible humeur peut retenir vos pleurs,  
 Pouvez-vous sans regret, ô Princesses Divines,  
 Voir vostre Protecteur au milieu des espines,  
 Et vous parmy des fleurs.



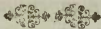
Ce bras dont la vertu n'a point trouué d'exemples,  
 Et qui parmy les soins de cent travaux diuers,  
 S'est tousiours détaché pour vous dresser des Temples,  
 Qui ne periront point qu'avecque l'Vniuers;  
 Ce bras le seul effroy des Tirans de la Terre,  
 Qui va tirer la Paix des cachots de la Guerre,  
 Remettant la Nature en ses premiers appas,  
 Osez-vous sans rougir de vostre ingratitude,  
 Conneestre ses langueurs & mon inquietude,  
 Et ne l'assister pas.



# A SON ALTESSE

ROYALE,  
ESTANT AUX EAVX DE  
BOVRBON L'ARCHAMBAVT.

## ELEGIE.



*P*RINCE dont le Merite égale la Naissance,

Race de mille Roys, grand & grand Fils  
de France,

Oseray-je sans crime, Illustre Sang des Dieux,  
Croire que la douleur t'ait reduit en ces lieux,  
Et que parmy ces eaux tu cherches ton dictame;  
Toy de qui les Ayeulx par la foudre & la flamme,  
Ont fait tonner leur gloire en mille lieux diuers,  
Et porté leur renom plus loing que l'Vniuers;  
Quelle injuste rigueur ose bien te contraindre  
A trouuer sous ses loix l'usage de te plaindre;

Et pour quelle raison produit-elle un effet,  
 Que de donner du mal à qui n'en n'a point fait.  
 Depuis le iour fameux que la Masse premiere,  
 Enfanta du Soleil la courante Lumiere,  
 Que Nature establit son Empire & sa Loy,  
 Quel Monarque icy bas a mieux vesca que toy ?  
 L' Astre qui contribuë aux grandeurs de la vie,  
 Enchaisnant sous tes pieds la Discorde & l' Ennie,  
 Par tes actes humains t'a plus gagné de cœurs,  
 Que n'a fait la valeur à ces sanglans Vainqueurs,  
 Qui sur l' ambition où leur gloire se fonde,  
 Pour gagner l' Vniuers détruisent tout le monde,  
 Iamais tes sentimens n' ont choqué la raison,  
 Tes liberalitez sont sans comparaison,  
 Et le Ciel où tu prens ces qualitez Diuines,  
 A fait de tes vertus, des roses sans espines,  
 Où les Roys seulement qui les pourront cueillir,  
 Trouueront le secret de ne iamais vieillir :  
 Car le temps qui détruit & mine toutes choses,  
 Qui fait differemment tant de Metamorphoses,  
 Ne te rendra iamais les Autels abbatuz,  
 Dessus qui les mortels adorent tes vertus ;  
 Ton Pere, dont la gloire à nulle autre seconde,  
 Fit bruire sa valeur sur la terre & sur l' onde,  
 Et qui dans le Palais de l'immortel sejour,  
 S'enyure du Nectar que tu boiras un iour,



Parmi les Deitez dont il accroist le nombre,  
 Où dessus le Soleil ses pas Imprintent l'ombre,  
 Où ses contentemens surpassent ses desirs,  
 Que peut-il voir de grand parmi tous ces plaisirs,  
 A l'esgal des faueurs dont le Destin l'oblige  
 Par deux Fils esleuez de sa Royale tige,  
 Qui recourant en eux ses projets commencez,  
 Marchent dessus les pas que sa gloire a tracez.  
 Car de quelque valeur dont on vante Alexandre,  
 Quelques grands Monumens qu'on esleue à sa cendre,  
 Qu'a-t'il fait de si grand, que ton Frere aujourd' huy,  
 N'ait merité l'honneur d'estre plus grand que luy:  
 Tous ces fameux Heros que le Tybre renomme,  
 Qui de tout l'Vniuers ne firent qu'une Rome,  
 Entre tous leurs exploits, qu'ont-ils fait de si beau,  
 Que ce grand Fils de Mars n'ait mis dans le Tombeau  
 Auguste, dont le nom est adorable encore,  
 Des riués du Couchant au leuer de l'Aurore,  
 S'il eust eu pour obstacle vn Monarque si grand,  
 On l'auroit veu captif plustost que Conquerant,  
 Et tous ces grands Lauriers qu'a fait naistre sa Gloire,  
 Ombrageroient les borts de la Seine & de Loire:  
 Mais de quelque Immortelle & brillante couleur,  
 Dont la Memoire ait peint sa bouillante valeur,  
 Quelque bruit dont sa vie ait la terre semée,  
 Par le son esclatant que fait la Renommée,

Quoy que ce Prince ait fait d'illustre & d'éclatant,  
 Vn seul de tes desirs en pourra faire autant,  
 Sans te donner en proye aux trauaux de Bellonne,  
 Pour enrichir ton front d'une Illustre Couronne,  
 Sans donner à la mort cent peuples innocens,  
 Enfumant ses Autels de sang au lieu d'encens,  
 Les yeux que la Nature en ta fille a fait naistre,  
 Dont tu te peux vanter & le Pere & le Maistre,  
 Peuvent en vn moment par leurs Diuins regards,  
 Accroistre tes grandeurs du lustre des Casars;  
 La fureur ne fait rien par la force des armes,  
 Qui ne soit tributaire à l'orgueil de ces charmes,  
 Et sans faire marcher mille peuples diuers,  
 Tu peux quand tu voudras t'acquerir l'Vniuers,  
 L'éclat imperieux de ses beautez supresmes,  
 Semble faire vn mespris des plus grands Diademes,  
 Et l'Amour tout craintif auprès de ces appas,  
 Tout immortel qu'il est, a crainte du trespas:  
 Le iour que la Nature & les Dieux avecque elle,  
 Firent en ta faueur son merueilleux moulelle,  
 Ils y mirent des traits plus doux & plus parfaits,  
 Que celuy sur lequel eux-mesmes furent faits.  
 Mais de quelques attrait dont elle soit pourueüe,  
 Quelque esclat nompareil qui brille dans sa veüe,  
 L'ose sans te donner aucune vanité,  
 Estimer sa Naissance autant que sa beauté,

Et dire quelle doit à ta pudique flâme,  
 Les belles qualitez qui brillent en son ame.  
 Mais parmi tous ces traits d'amour & de pudeur,  
 Où l'on voit le pourtrait de toute ta grandeur,  
 Je deteste de voir que le Ciel porte envie,  
 A la felicité qui gouverne ta vie;  
 Et que jaloux des vœux qu'on offre à tes Autels,  
 Il te rende sujet aux peines des mortels.  
 Plût aux Dieux que le sort qui regit l'aduanture,  
 Des miracles vivans qui sont en la Nature,  
 Pour faire en ta faueur un prodige nouveau,  
 M'eût fait comme Aretuse un murmurant ruisseau,  
 Et que ta guerison où tout mon heur aspire,  
 Dependist seulement de mon liquide Empire,  
 Pour rendre à ta santé ses utiles appas,  
 Adorable GASTON, que ne ferois-je pas:  
 Tous ces canaux de sang qui serpentent mes veines,  
 Offrant à tes vertus leurs vivantes fontaines,  
 Formeroient un cristal qui seroit reueré,  
 Avec plus de respect que ce fleuve doré,  
 D'où sort malgré la nuit la flâme pure & belle,  
 Qui rend à l'Univers sa beauté naturelle.  
 Mais Prince incomparable, en l'estat où ie suis,  
 De te donner ces vers, c'est tout ce que ie Puis.



A MONSEIGNEVR

SEGVIER,

CHANCELIER DE FRANCE;

A qui Maistre Adam demande sa Pension.

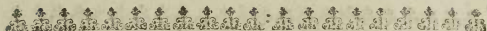
SONNET.

**F**ameux & grand Esprit, dont la haute prudence  
 Eternise ses faits d'immortelles couleurs,  
 Et de qui la vertu fait aux Lys de la France,  
 Ce que fait le Soleil sur la tige des fleurs.

Quel Ministre a iamais d'une Auguste assurance,  
 A l'esgal de tes soins combatu nos malheurs,  
 Et qui peut mieux que toy joindre à nostre esperance,  
 Le retour de la Paix, & la fin de nos pleurs.

Le desir d'élever au Temple de Memoire,  
 Auecque des traits d'or le pourtrait de ta gloire,  
 De mille ardens pensers vient m'embraser le sein:

Mais le barbare sort qui fait mon aduanture,  
 Me va raurir l'honneur d'un si fameux dessein,  
 Si ton Illustre Main n'en fournit la peinture.



MAISTRE ADAM ESTANT VN  
 iour dans la Cour du Chasteau de Neuers, où  
 le Prince & les Princeſſes n'eſtoient plus, fit ce Son-  
 net.

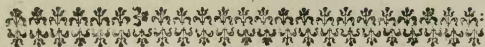
S O N N E T.

**M**lſerable Chateau qui n'eſt plus qu'un cham-  
 peſtre,  
 Viſité des Demons de la nuit & du iour,  
 Toy qui dedans ton ſein autrefois a veu naiſtre  
 Les nourriſſons de Mars, de Minerue, & d'Amour

*Mondieu que les Deſtins ont bien changé ton eſtre,  
 Que tu ſembles à mes yeux un deſolé ſejour,  
 Et que tu paſſes bien pour Chateau de Biſeſtre,  
 Depuis que tu n'eſt plus de tes Princes la Cour.*

*Que n'aſ tu comme moy quelque reſſentiment,  
 Pour te conſiderer dedans ton changement,  
 Preſque auſſi malheureux que les reſtes de Troye,*

*Tu pourrois iuſtement injurier les Cieux,  
 Et dire, quoy faut-il eſtre aux Demons en proye,  
 Moy qui fus autrefois la demeure des Dieux?*



VERS FAITS SVR LE CHAMP  
 A MONSIEVR LE COMTE  
 DE M \* \* \*

SVR CE QVIL DISOIT A MAISTRE ADAM  
 qu'il mourroit dans huit iours.



*MONTE, ie me porte vn peu Mieux,  
 Mon mal a sonné la retraite,  
 Et i'espere que grace aux Dieux,  
 Tu seras vn mauvais Prophete.*

*Tu dois plustost estre assureé,  
 Qu'en suite de ton Horoscope,  
 En chantant vn Miserere  
 Ma main t'aspergera d'hyssope.*

*Mais aupaissant que la Mort,  
 En ta ieunesse te terrasse,  
 Tu mourras dans ce reconfort,  
 Que tu laisseras de ta Race.*

*Vn fils digne de ta valeur,  
 Qui doit estre vn Mars en proieffe,  
 En ta place aura pour tuteur  
 Ton oncle le Seigneur des\*\*\**

*Puis que tu ne peux nullemens  
 Te parer de cette aduanture,  
 Oblige moy par testament,  
 Que ie fasse ta sepulture:*

*Peut-estre qu'un Destin plus beau  
 Que celuy là qui m'importune,  
 Fera du gain de ton Tombeau,  
 La naissance de ma fortune.*

*Dans la perte de ton accueil,  
 Ma Muse toute desolée,  
 Mettra ces mots sur ton cercueil,  
 Qui vaudront mieux qu'un Mausolée.*

*Car malgré la Parque & les vers,  
 Et tous les droits de la Nature,  
 J'orneray de ces tristes vers,  
 Ta miserable Sepulture.*

Passant, tesmoigne un peu d'ennuy,  
En disant quelques patenostres  
Dessus le Tombeau de celuy  
Qui pensoit prier pour les autres.  
La Parque qui n'espargne rien,  
Ny la naissance ny le bien,  
La fait choir dessous cette Tombe,  
Le sort qui sçait tout gouverner,  
Fait que bien souvent le four tombe,  
Lors que nous pensons enfourner.





ESTRENNES A MONSIEVR

DV PVY,  
MEDECIN DV ROY,  
ET DE MADAME  
LA PRINCESSE ANNE.  
SONNET.

**A** Vjourd'huy que le Temps fait renaistre l'année,  
le sens qu'à t'étrener ie manque de pouuoir:  
Car que te puis-ie offrir, si ton ame est ornée  
Des dons les plus parfaits que l'ame puisse auoir.

Toutefois par coustume, ainsi que par deuoir,  
Ma vie offre à tes pieds toute sa Destinée,  
Tu puis en disposer, puis qu'avec ton sçauoir  
Au mespris du trespas tu me l'as redonnée.

Diuin, & grand Esprit, c'est ainsi que ie veux  
Te donner apres Dieu, les plus grands de mes vœux;  
Et si iamais l'amour des filles de Memoire,

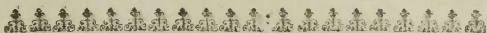
M'ouure le Cabinet de leurs riches presens,  
I'espere d'augmenter la grandeur de ta Gloire,  
De mesme que tu fais la course de mes ans.

Ee



A VNE BELLE DAME,  
 QUI PRIA MAISTRE ADAM  
 de luy faire des vers sur sa Beauté.

QVand ie viens à penser que vous mourrez un  
 iour,  
 Que la mort dans vos yeux estonnera l'Amour,  
 Que tous ces doux traits dont la Beauté vous pare,  
 Se verront enfermez sous un marbre de Pare ;  
 Que le temps vous doit rendre au mespris de nos vœux,  
 Moindre que cét Iris qui poudre vos cheveux ;  
 Que les vers l'excrement des soins de la Nature,  
 Perceront l'ornement de vostre Sepulture,  
 Que leur brutalité mesme s'ira cacher  
 Dans ce sein que les Roys n'oseroient approcher.  
 En un mot, que le sort vous contraindra de suivre  
 Celles qui ne sont plus que l'ornement d'un liure ;  
 Je meurs de desplaisir en voyant tant d'appas,  
 Sujets aux volontez d'un rigoureux trespas,  
 Et ie blasme le Ciel d'auoir mis tant de choses,  
 Dans un teint qui ternit & les lys & les roses,  
 Et qui malgré pourtant tous nos cris superflus,  
 Les roses reuiendront, & ne reuiendra plus.



V N N O M M E ' D E S - C H A M P S

apportant le iour des Roys, des vers Latins à Monsieur  
de Langeron pour Estrennes, Maistre Adam  
luy fit ce Sonnet sur le champ.

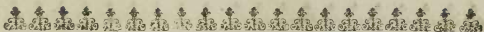
S O N N E T.

**I**E ne me picque pas de dire dans mes champs,  
A quel point ta valeur a fait monter ta gloire,  
Il faudroit estre aymé des Filles de Memoire,  
Comme ce grand Esprit qu'on appelle Des-champs.

Je n'ay iamais cherché ny par monts ny par champs,  
Cette source, où la Muse à tout heure va boire;  
Aussi ie n'ose pas entonner ton Histoire,  
De crainte que mes vers ne fussent trop meschans.

L'inuoque seulement pour toy la Destinée,  
Que deuant que le temps ait terminé l'année,  
Tu passes des Casars les Belliqueux Exploits;

Que ce bras dont tu tiens & pares la Tempeste,  
Fasse que ce jourd'buy l'on celebre ta Feste,  
Car tu merites bien d'estre au nombre des Roys.



A VN SEIGNEVR, QVI DEMANDA  
 DEUANF MONSEIGNEVR  
 LE CARDINAL DE RICHELIEV,  
 QVATRE VERS A MAISTRE ADAM,  
 lequel luy fit ce Sonnet sur le Champ.

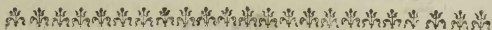
S O N N E T.

**T**Raiter de quatre vers vn Seigneur de ta sorte,  
 Le serois accusé de peu de iugement;  
 Ton merite est trop grand. Et mon amour trop forte,  
 Pour ne te presenter qu'vn quatrain seulement;

Pour plaire à ton desir l'ardeur qui me transporte  
 Me fait naistre ces vers qui n'ont point d'ornemēt,  
 Sinon qu'ils sont tracez par l'Ange qui me porie,  
 A chanter tous les iours les merueilles d'Armand.

Ils ne font pas icy le pourtrait de ta Gloire;  
 Pour vn sujet si beau les Filles de Memoire  
 M'enfermeront tantost dedans leur Cabinet:

C'est lors qu'à tes vertus ie ne scray point chiche:  
 Mais pour le temps present n'estant pas assez riche;  
 Le ne te puis offrir que ce pauvre Sonnet.



E P I T A P H E

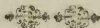
A LA MEMOIRE DE TRES-ILLVSTRE

Et tres-vertueuse Personne

MONSIEVR PAVLLET,

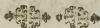
EN SON VIVANT CHANOINE ET

Doyen de l'Eglise Cathedrale de Saint Cire de Nevers, lequel deceda en celebrant la Feste du tres-Saint Sacrement, l'an 1643.



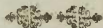
**S** I pour auoir seruy d'exemple,  
 Aux plus illustres de ce Temps,  
 Si pour auoir orné ce Temple,  
 Mieux que les roses le Printemps,  
 Si le cours d'une belle vie,  
 De gloire & de vertu suiuié,  
 Doit mettre une ame en Paradis,  
 On peut dire avec iuste cause,  
 Celuy qui cy-dessous repose,  
 A plus besoin d'Autels que de Deprofundis.

E e ij

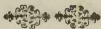


Passant, pour te faire conneestre,  
 Comme le Ciel se le donna,  
 Sçache qu'en couronnant son Maistre,  
 Son Maistre aussi le couronna;  
 La mort d'une Pompe Celebre,  
 Luy fit une Pompe funebre,  
 En le déroband à nos yeux:  
 Mais ce fut avec tant de Gloire,  
 Que iamais l'œil de la Memoire  
 N'a veu naistre un Tombeau qui fust plus Glorieux.

Le mal le prit à  
 la procession, &  
 tomba en Cour-  
 onnant le Saint  
 Sacrement d'une  
 couronne de  
 fleurs.

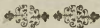


Comme un nourriçon de Bellone,  
 Qui parmy l'orage & l'effroy,  
 Meurt en maintenant la Couronne  
 Dessus la teste de son Roy;  
 De mesme au mespris de la Parque,  
 Il rendit au Diuin Monarque  
 Tous les restes de son deuoir,  
 Et quand le mal le vient poursuiure,  
 Il aima mieux cesser de viure,  
 Que de rester viuant & manquer de deuoir.

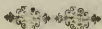


*Au milieu d'un peuple fidele ,  
 Qui de toutes parts le suiyoit ,  
 Autant pour imiter son Zele ,  
 Que pour la charge qu'il auoit ;  
 En celebrant l' Auguste Feste ,  
 Du Moteur qui tient la Tempeste ,  
 Et la Destinée en ses mains ;  
 La Mort d'un coup doux & funeste ,  
 L'éleuant au Sejour Celeste ,  
 Le sauua pour iamais de celuy des humains.*

Il fut emporté  
 esuanoüy de la  
 Proceſſion.



*Funeste de voir sa presence ,  
 L'objet d'un veritable Amour ,  
 Marcher sur les pas d'une absence ,  
 Qui ne promet point de retour ;  
 Mais fauorable en ce rencontre ,  
 Que par son salut Dieu nous montre ,  
 Vn lieu Superbe & sans pareil ,  
 Où l'homme le plus miserable  
 Imitant sa vie adorable ,  
 Marchera comme luy sur le front du Soleil.*



*Grands Imitateurs de sa vie,*  
*Sacrez Ministres de ce lieu,*  
*Qui ne respirez que l'envie,*  
*D'accroistre la Gloire de Dieu;*  
*Pardonnez-moy si ie vous blasme,*  
*De vous voir prier pour son ame,*  
*Qui n'est plus capable d'ennuy;*  
*Sa Gloire est toute indubitable,*  
*Et ie trouue plus raisonnable,*  
*De le prier pour nous, que de prier pour luy.*







EPI T A P H E

DE MADAME  
CLAVDE DE SAVLX  
DE TAVANES,

Femme de Monsieur le Marquis Despoisse,  
laquelle trespassa le 25. Mars 1639.

**P** Assant, si l'on pouvoit fléchir les destinées,  
Quand leur fatalité nous veut priver du iour;  
Si la grandeur du Sang, la Fortune & l'Amour,  
Pouvoit faire durer la course des Années,  
Celle dont ce Tombeau se vante sans pareil,  
Exempte du tribut qu'on doit à la Nature,  
N'auroit jamais entré dedans la Sepulture  
Qu'avecque le Soleil.

L'Immortelle vertu dont elle fut suivie,  
Sembloit estre au dessus des volontés du sort,  
Et l'on va s'estonnant comme vne iniuste mort,  
Osa bien triompher d'une si iuste vie,  
Car quoy que la raison nous puisse discourir  
Sur la nécessité de la loy Naturelle,  
Je tiens que c'est à tort qu'une chose si belle  
Soit subjecte à mourir.

*Ses moindres actions ont passé pour Diuines,  
 Elle fut icy bas un miracle à nos yeux,  
 Mais comme un beau rosier, dont la rose est aux Cieux,  
 Ce triste monument n'en a que les espines;  
 C'est en vain d'esperer par des pleurs superflus,  
 Qu'arrosant ce Tombeau cette fleur vienne encore,  
 Quand mesme se seroit des larmes de l'Aurore  
 Nous ne la verrons plus.*

*Elle est dans un séjour d'éternelle durée,  
 Où l'Astre qui nous luit fait le iour sous ses pas,  
 Ou l'Empire du temps ny celui du trépas,  
 N'ont point d'autorité qui soit considérée;  
 Là si le souvenir donne de la pitié,  
 Si la terre a pour elle encore quelques charmes,  
 C'est le fâcheux plaisir de voir tomber des larmes  
 A sa chere moitié.*

*Apres le rude effort de ce coup inuincible,  
 Son Espoux deuint sourd aux consolations;  
 Et son cœur fléchissant dessous les passions  
 Par trop de sentiment deuint presque insensible;  
 La constance luy fut un objet de mespris,  
 Sa parole cessa, sa couleur deuint blesme,  
 Et pres de ces deux corps la mort mesconnut mesme  
 Celuy qu'elle auoit pris.*

Aussi depuis le jour d'un si cruel outrage,  
 Quand il vient aborder se funeste Cercueil,  
 Il ressemble au nocher qui regarde l'escueil,  
 Où l'orage impiteux à cause son naufrage ;  
 Il meurt de desespoir de voir que sa valeur,  
 Qui cent fois a seruy de rempart à la France,  
 N'a fait qu'un vain effort contre la violence  
 De ce commun malheur.

De quelque fermeté dont un esprit se pare  
 Contre les accidens qui le peuvent toucher,  
 S'il ne soupire pas, faut qu'il soit un Rocher  
 Quand il sent que son cœur de son cœur se separe ;  
 Et c'est un grand bon-heur que le Ciel luy fait voir  
 Contre la passion du mal qui le possede,  
 Que son propre malheur a fait naistre un remede  
 Contre son desespoir.

Ce qui rompit le cours de sa mortelle plainte,  
 Et des flots de ses yeux arresta les debords,  
 Ce fut par le recit qu'on luy fit, qu'en son corps  
 On avoit rencontré les marques d'une Sainte,  
 Sa gloire se trouvant escrite dans son fiel,  
 Confirme a l'Univers cette sainte consume  
 Qu'on ne scauroit trouver qu'avecque l'amertume  
 Les delices du Ciel.

Après sa  
 mort on  
 trouva da  
 son fiel di  
 huit per  
 res pierre  
 comme d  
 chiffres q  
 faisoient  
 sainte Cla  
 de.

Dans cét heureux séjour où tout le monde aspire,  
 Où les contentemens surpassent les desirs,  
 Où tout est immortel, où les moindres plaisirs  
 Sont plus à desirer que l'éclat d'un Empire,  
 Dans des felicitéz qu'on ne peut exprimer,  
 Assise sur les bords du celeste riuage,  
 Elle voit des mortels l'ambitieux orage  
 Sans crainte de la mer.

Passant, pour meriter le bon heur de la suivre,  
 Et rendre ton esprit à iamais satisfait,  
 Apprends par le chemin que sa vertu te fait,  
 Qu'il faut pour bien mourir que l'on sçache bien viure,  
 Imprime dans ton cœur la grandeur de sa foy,  
 Et pour participer à sa gloire immortelle,  
 Inuoque la plustost (que de prier pour elle)  
 Qu'elle prie pour toy.



MONSIEVR LE COMTE  
DE LANGERON

ESTANT ALLE' EN ROVERGVE  
pour remettre les mutins sous l'obeissance du Roy,  
escriuit vne Lettre à Maistre Adam à Neuers, par  
laquelle ils s'enquiert s'il a acheté vne vigne, & ce  
qu'il a de reuenu.

R E S P O N S E.



*COMTE, pour respondre    ta Lettre;  
La Muse a bien voulu permettre,  
Que ie rotournasse chez soy,  
Bien que i'eusse rompu sa foy,  
Que ma passion naturelle  
M'auoit fait iurer avec elle;  
Elle est de si bonne amitié,  
Que par vn trait de sa pitié,  
Elle a r'allumé dans mon ame,  
Vn rayon de l'antique flâme,  
Qui me fit quitter autrefois,  
Le Rabot, la Scie, & le Bois;*

Et qui d'un miserable Rustre,  
 Me fit passer pour un Illustre.  
 L'âge qui me suit de trop pres,  
 Metamorphosoit en Cyprez,  
 Les Lauriers qu'une ieune audace,  
 Mauoit cultiuez sur Parnasse,  
 Et presque tout usé du temps,  
 Comme une femme à cinquante ans,  
 Je n'enfantois plus nulles choses.  
 Mais suivant le Destin des roses,  
 De tous ses outrages vaincu,  
 P'allois deuenir gratecu,  
 Quand ta Lettre ma fait reprendre,  
 Comme un charbon dessous la cendre,  
 Un feu qui n'estoit plus vivant,  
 Si tu n'eusse animé le vent,  
 Qui rend en leur force premiere,  
 Et ma chaleur & sa lumiere;  
 Doncques pour te donner aduis,  
 De la façon comme ie vis,  
 Tu scauras que par ton absence,  
 J'ay fait beaucoup de penitence,  
 Que ie suis presque esté contraint  
 De suiure tes pas & ton train,  
 Pour me remettre un peu la mine,  
 Sur les ragouts de ta cuisine.

*Mais graces au Ciel, maintenant  
Le reprends Carefmeprenant,  
Depuis que d'une chere extremes  
Ton Frere a banny mon Carefme.  
Pour le reuenu de mon bien,  
Que tu peux appeller le tien,  
Et qui te sera plus fidelle  
Que tes mulets & ta vaiffelle,  
Qui font maintenant des ancans  
Entre les griffes des Croquans,  
Le t'assure par la presente,  
Qu'ils décroist bien plus qu'il n'augmente,  
Puis qu'hier dedans le terrain,  
Dont tu m'as fait le souverain,  
Le perdis pour toute la troupe,  
De cinq ou six vuideurs de coupe,  
Qui pour trop boire à ta santé,  
Me rendirent effouuanté:  
Mais scachant comme tu te porte  
Cette perte me reconforte,  
Puis que dans ce noble dessein  
Monsieur Prisy ton Medecin,  
Avec la genereuse enuie,  
Qu'il a de conseruer ta vie,  
N'auroit pas fait, comme ie croy,  
Ce qu'en Beuuant on fit pour toy;*

Tout ce qu'on chante d'Esculape,  
 De Jupiter, & de Priape,  
 De ce dieu qui fut mag\*\*\*  
 Et de celuy qui dedans l'eau,  
 Fait souuent vne lechesrite,  
 De la coquille d'Anphitrite,  
 Lors que sous les flots Cupidors  
 Brusle son escailé lardon,  
 De celuy mesme qui commande  
 A toute l'infemale bande;  
 Je tiens que ces Dieux sont vaincus  
 Quand on leur parle de Bachus,  
 Que le sçauoir le plus sublime,  
 Par qui nostre corps se r'anime,  
 N'ensante pas la guerison,  
 Comme boire & faire raison;  
 Leurs puissances sont des friuolles;  
 Et ce ne sont que les Idoles  
 De ce Monarque sans pareil,  
 Qui brille mieux que le Soleil,  
 Alors qu'assis dessus la bonde,  
 D'un gros muid qui fume & qui gronde,  
 Il nargue du soir au matin,  
 Tous les caprices du Destin;  
 C'est luy qui fait ma destinée,  
 Et qui d'une ardeur obstinée,



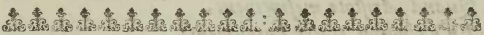
Me fait preferer bien souuent  
 Le Cabaret à vn Couuent.  
 C'est de cette liqueur suprefme,  
 Que ma Verue deuiet extrefme,  
 Et qui te promet quelque iour,  
 Pour les marques de mon Amour,  
 De peindre au front de la Memoire,  
 L'illufre pourtrait de ta Gloire;  
 Car de quelque infigne valeur,  
 Dont tu triomphes du malheur,  
 Quelques Lauriers que Mars ordonne,  
 Pour s'ombrager d'une Couronne,  
 Apprends que de facheux hyuers  
 Secheroient leurs feüillages vers,  
 S'ils ne prenoient leur nourriture,  
 De cette parlante peinture,  
 Qui n'auroit qu'un foible ornement,  
 Sans le jus qui vient du ferment,  
 Je ne t'en romprois point la teste,  
 Si tu ne me faisois point fefte,  
 Par la Lettre que tu m'efcris,  
 De la vandange & de fon prix;  
 J'ay plus confideré la Ligne,  
 Où tu me parles d'une vigne,  
 Que ne feroit une Putain  
 Les postures de Laretin.

Mais le malheur qui m'importune,  
 Fait que par faute de pecune,  
 Le ne sçaurois me contenter,  
 Au desir que i'ay d'achepter;  
 Car pour te parler en franchise;  
 Le suis Gueux comme vn rat d'Eglise;  
 Tout mon argent s'est escolé:  
 Mais il n'est pas si loing allé,  
 Qu'encore vn coup ie ne le voye,  
 Peut-estre auccque plus de joye,  
 Que tu ne reuerras celuy  
 Dont la perte a fait ton ennuy.  
 Toutesfois que serois tu plaindre;  
 La Fortune n'a rien à craindre  
 La vigilante affection  
 Qui t'inspire la passion  
 D'espandre par toute la Terre,  
 Le sang, le carnage, la Guerre,  
 Pour rendre le Prince François,  
 Le Monarque de tous les Roys:  
 Brille d'une vertu si rare  
 Que Lustubron ce Turc Auare;  
 Eust achepté de tout son bien,  
 Vn Eloge comme le tien.  
 Mais ou diantre est-ce que i'accule,  
 Que ma pensêe est Ridicule,

De faire vne comparaison,  
 Si peu sortable à la Raison.  
 Non, cher Comte, ie te conjure  
 De me remettre cette injure;  
 Retournons sur nos premiers pas,  
 Car ma foy ie ne pensois pas,  
 Parler de ce Bardache infame,  
 Qui mesme auroit produit sa femme,  
 Toute sa famille, & son \*\*\*  
 Pour faire raffle d'un escu;  
 Tant chez Soliman parut Chiche  
 L'ame de cét infame Riche.  
 Pour retourner à mon discours,  
 Et t'inuiter à mon secours,  
 Comme mon Tuteur ie te prie  
 Auecque autant d'idolatrie,  
 Que ton ame en a pour Fanchon,  
 Et la mienne pour un Bouchon.  
 Que si tu fais quelque capture  
 Sur la maudite geniture,  
 Qui morguant la Divine Loy,  
 Fait la nique aux Edits du Roy;  
 D'en faire part à ton compere:  
 Ainsi la Fortune prospere,  
 Pour croistre tes felicitez,  
 Marche tousiours à tes costez;

Que pour conneſtre ton ſeruiſe,  
 Lſpargne comme vne Eſcreuiſſe,  
 En te preſentant ſes doublons,  
 Ne marche pas à reculons,  
 Au contraire, que ton merite  
 De meſme qu'il eſt ſans limite  
 Pour accroiſtre ton reuenus,  
 Sans limite ſoit reconnu.  
 Mais ſur tout ie te recommande,  
 Et meſme ie te le commande,  
 A moins que de m'eſtre ennemy,  
 De paroiſtre vn peu plus amy,  
 Au deſtin qui bruſle d'enuie,  
 Pour l'accroiſſement de ta vie.  
 En vn mot, ne t'haſarde pas  
 Entre les griffes du trespas:  
 Car de quelque plume ſçauante,  
 De quelque peinture viuante,  
 Dont vn Heros ſoit eſtimé,  
 En ſuite d'vn Liberamé,  
 Pour te montrer ſans artiſicé,  
 Les ſentimens de mon Caprice,  
 Sçaches que j'ayme plus le ſort,  
 D'vn gueux viuant, que d'vn Roy mort,  
 Je preſere le bien de viure,  
 A tous les monumens d'vn Liure;

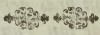
Quand Aristote mesmement,  
 En viendroit tracer l'argument;  
 La Gloire fust-elle mieux peinte,  
 Le la conte pour une Sainte,  
 Que l'ame ne regarde pas  
 Apres l'iniure du trespas :  
 Vivons tousiours s'il est possible,  
 Et si tu n'est pas insensible  
 Aux prieres que ie te fais,  
 Rends-toy du costé de la Paix.  
 Que s'il faut que ton bras desserre  
 Les derniers coups de son Tonnerre,  
 Que ce soit contre ces Bourreaux  
 Qui sont ennemis des tonneaux,  
 Et qui pour suivre un faux prophete,  
 Cherchent tous les iours la deffaite,  
 De ce Dieu qui s'alla planter  
 Dans la fesse de Iupiter.  
 Adieu, cher compere i'acheue,  
 Ton Laquais a rompu la tréue  
 Que i'auois avecque Apollon,  
 Et la morgue de son talon  
 Oblige ma plume à conclure,  
 Priant le Ciel & la Nature,  
 Que tu me sois tousiours Tuteur,  
 Comme ie suis ton seruiteur.



LVTENPICANOR AYANT DERECHEF

Esté mal traité de Lustubron, recommença cette seconde Piece, quil n'acheua pas, à cause que le Grand Seigneur luy deffendit : Tirée du mesme Historien Turc qu'est la precedente; traduite par Maistre Adam.

IMPRECATION.



*VOY! c'est donc à Recommencer,  
Et ton tyrannique penser  
De toute malice capable,  
Veut rendre l'innocent coupable?*

*Quoy! tu penses par le dessein  
Du noir Demon qui dans ton sein,  
Mutine ton esprit branache,  
Comme vn tan qui pique vne vache,  
Mesloigner d'aupres ds deux yeux  
Qui sont mes Soleils & mes Dieux,  
Et d'une médifance infame,  
Presque aussi noire que ton ame,  
Moster la reputation,  
Que malgré l'inclination*

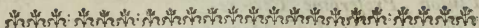
De ta Brutale destinée  
 Toute la terre ma donnée,  
 Lestrigon, Busire inhumain,  
 Juif, dont la ravissante main  
 A plus Brigandé de Pecune,  
 Qu'il n'en faudroit pour la Fortune  
 D'un homme qui seroit vestu  
 De tous les dons de la Vertu.  
 Peste de ce Siecle où nous sommes,  
 Enemy des Dieux & des Hommes,  
 Fantosme, Lougarou, Lutin,  
 Dont le Diable quelque matin  
 Dans le plus profond de l'Auerne,  
 Doit faire un Bouchon de Tauerne.  
 Pour appeller aupres de soy,  
 Tous les usuriers comme toy,  
 Traistre, penses-tu que ie dorme  
 Tandis que ton esprit enorme,  
 Avecque deux de tes supposts,  
 Samuse à troubler mon repos?  
 Non, il faut que ie recommence  
 A combattre ta violence,  
 Et peindre iusques au dernier trait,  
 Ton Abominable pourtrait.  
 Reynes de ce Mont que i'adore,  
 Germanes de l'Astre qui dore,

Avecque mille traits diuers,  
 La surface de l'Vniuers.  
 Ce n'est point vostre art que i' inuoque,  
 Pour ce Mirmidon de Bicoque,  
 Pour ce peculaire auorton,  
 Qui n'auroit pas eu le teston;  
 Si son Brigandage visible  
 A mille orphelins si nuisible,  
 N'eust assis sa prosperité  
 Au dessus de sa qualité.  
 Je vous reserve belles Fées,  
 Pour chanter un iour les trophées  
 De mon Prince, à qui les Destinés  
 Malgré cent Royaumes mutins,  
 Assurent sur la terre & l'onde,  
 La conduite de tout le monde;  
 Employez vos saintes couleurs  
 Pour peindre des gestes voleurs,  
 Seroit dans des actes prophanes  
 Donner de l'encens à des asnes,  
 Et monter sur vos deux sommets,  
 Un monstre, qui n'aura iamais  
 De plus celebre recompence,  
 Que la cime d'une Potence;  
 Pasles hostes des creux manoirs,  
 Quistez un peu vos antres noirs;



*Pluton , Proserpine , Cerbere ,  
Tisiphonne , Alecton , Megere  
Cloton , Lachesis , Airopos  
Radamante , Eaque , Minos  
Toy-mesme pour qui ie Blaspheme ,  
Ptus diable que le diable mesme .  
Pour satisfaire à mes accords  
Vomis de ton infame Corps ,  
Avec cette infernale bande .  
La peinture que ie Demande .*

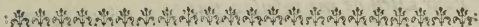




Maistre Adam auoit deux Bouteilles de vin d'Es-  
 pagne , dont il en enuoya vne à quelques-vns  
 de ses amis avec ces vers.

## EPIGRAMME.

**I**E vous enuoye vne Bouteille ,  
 Qui vous fera dire merueille ,  
 Gouvernez-la dans la douceur ,  
 Dont nous allons traiter sa sœur ,  
 Elle l'auroit accompagnée ,  
 Mais nous l'en auons esloignée ,  
 Car son ordre ny ses desseins  
 Ne semblent pas les \* \* \* \*  
 A qui le cœur palpite & tremble.  
 Quand ils ne sont pas deux ensemble ,  
 Je vous offre cette liqueur  
 D'affection & de bon cœur ,  
 Comme sans aucun artifice  
 Je viuray pour vostre service.



A Monseigneur le Chancelier, Maistre Adam le prie de luy faire donner la charge de cacheter les Bouteilles, où l'on prend des eaux Mineralles, à cause de l'abus que commettent ceux qui les enleuent.

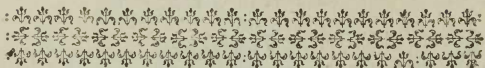
## STANCES.

**S**Acré Ministre de Themis,  
 J'ay fait tout ce que j'ay pû faire,  
 Sur ce que vous m'avez promis  
 Pour obliger un Secretaire,  
 A mettre deux mots de sa main,  
 Sur un morceau de parchemin.

Mais tous mes soins sont superflus,  
 J'ay perdu mon temps & ma peine,  
 Je voy que leurs doigts sont perclus,  
 Et que mon esperance est vaine,  
 Si pour moy vous ne faites voir,  
 La grandeur de vostre pouvoir.

Si ie vous allois demandant,  
 Quelque chose mal entenduë,  
 Vous auriez droit en respondant,  
 Maistre Adam ta cause est perduë;  
 Car on ne fait en ma maison  
 Que ce qu'ordonne la raison.

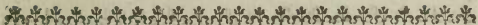
*Pour Dieu ne me refusez pas  
Vne chose si legitime,  
Que ie ne perde point mes pas,  
Et pour le payement de ma rime,  
Ie ne vous demande qu'un sceau  
Pour remplir des Bouteilles d'eau.*



A Monseigneur le Mareschal de Chomberg.

EPIGRAMME.

**H***ercule des François, grand Phœnix des Guer-  
riers,  
Heros dont la valeur soustient nostre Couronne,  
Pourras-tu bien un iour supporter les lauriers  
Que parmi les combats ton courage moissonne;  
Mars porte de l'enuie à tes sanglans efforts,  
Tu cultives nos Lys sur la cendre des Morts  
Que la temerité contre toy fait resoudre;  
L'ennemy qui te voit & ne recule pas,  
Fait croire qu'il se dit plus puissant que la foudre,  
Ou qu'il fait vanité de mourir par ton bras.*



## R O N D E A U.

**D**E vos beautez, on me verroit espris;  
 N'estoit qu'amour pour une autre ma pris,  
 Qui me possede avecque tant d'empire  
 Qu'il me faudroit un siecle pour descrire  
 Le Labirinte où ie me trouue pris.

Quand vous seriez plus belle que Cypris  
 N'estoit aux yeux du beau berger Paris  
 Ie ne pourrois autre chose vous dire  
 De vos Beautez.

Ne croyez point que i'en fasse un mespris;  
 Car ie sçay bien que mille beaux esprits,  
 Souffrent pour vous un rigoureux martyre,  
 A vous servir tout mon desir aspire  
 Sans que pourtant ie me sente surpris  
 De vos Beautez.

Maistre Adam fit ce Sonnet à Madame la Prin-  
cesse Anne le iour des estrenes.

## SONNET.

**D**igne obiet de nos vœux, Princesse sans seconde,  
Reine dont mille Rois ont esté les ayeux,  
Et de qui l'œil plus beau que le flambeau du Monde  
Fait brusler les mortels, & soupirer les Dieux.

Ma Muse ce matin pour vous faire vne estrene,  
A fait ce quelle a pû pour en venir à bout,  
Mais elle n'a trouué qu'une inutile peine,  
D'entreprendre à donner a qui possède tout.

Vous possédez les cœurs, vous triomphez des Ames,  
Sans le feu de vos yeux amour seroit sans flames,  
Les Rois sous vos apas ne voudroient rien ceder.

Tout ce que ie scaurois vous desirer de iuste,  
C'est de voir vos attraits posséder vn Auguste,  
Qui merite l'honneur que de les posséder.



Maiſtre Adam eſt ſollicité par vne Perſonne de condition d'aller à la Cour, afin d'y eſtablir ſa fortune, il luy fit reſponſe par ces Stances qui ſuiuent.

### S T A N C E S .

**P**ourueu qu'en rabotant ma diligence apporte,  
 Dequoy faire rouler la courſe d'un viuant,  
 Je ſeray plus content à viure de la ſorte,  
 Que ſi j'auois gagné tous les biens du leuant;  
 S'eſleue qui voudra ſur l'inconſtante rouë,  
 Dont la Deeſſe auenue en nous trompant ſe joië,  
 Je ne m'intrigue point dans ſon funeſte acueil,  
 Elle couure de miel vne pillule amere,  
 Et ſous l'ombre d'un port nous cachant vn eſcueil  
 Elle deuient maraſtre, auſſi-toſt qu'elle eſt mere.

Je ne recherche point cet illustre aduantage,  
 De ceux qui tous les iours sont dans des differens,  
 A disputer l'honneur d'un fameux parantage,  
 Comme si les humains n'estoient pas tous parens;  
 Qu'on sçache que ie suis d'une tige champestre,  
 Que mes predecesseurs menoiert les brebis paistre,  
 Que la rusticité fit naistre mes ayeux,  
 Mais que i'ay ce bon-heur en ce steclé où nous sommes,  
 Que bien que ie sois bas au langage des Hommes,  
 Je parle quand ie veux le langage des Dieux,

La suite de mes ans est presque terminée,  
 Et quand mes premiers iours reprendroient leurs apas  
 La course d'un mortel, ce voit si tost bornée,  
 Qu'il m'est indifferent d'estre ou de n'estre pas;  
 Quand de ce tronc viuant l'ame sera sortie,  
 Que de mes elements l'ordre ou l'antipatie,  
 Laisseront ma charongne à la mercy des vers,  
 Dans ces lieux eternels où l'esprit se doit rendre,  
 Il m'importera peu quel second Alexandre,  
 Se doit faire un autel du front de l'Vniuers.



*Tel grand va s'estonnant de voir que ie Rabote ,  
 A qui ie respondray pour se desabuser ,  
 En son aveuglement que son ame radote.  
 De posseder des biens dont il ne sçait user ,  
 Qu'un partage inegal des dons de la Nature ,  
 Ne nous fait pas jouir d'une mesme aduantage ,  
 Mais que ma pauvreté peut vaincre son orgueil ,  
 Pour si peu de secours que la fortune m'offre ,  
 Puis que pour ses tresors en pensant faire un coffre ,  
 Peut-estre que du Bois i'en feray son cercueil ,*

*Le destin qui preside aux grandeurs les plus fermes ,  
 N'a pas si bien fondé sa conduite & ses fais ,  
 Que le temps n'ait prescrit des bornes & des termes ,  
 Aux fastes les plus grands que sa faueur ait faits ;  
 Ce Prince dont l'Empire eut le ciel pour limite ,  
 Qui trouuoit à ses yeux la terre trop petite ,  
 Pour s'esleuer un trosne & construire une loy ,  
 Son dernier successeur se vit si miserable ,  
 Que pour vaincre le cours d'une faim deplorable  
 Il s'aida d'un Rabot aussi bien comme moy.*

Lisez Plutarque dans le dernier chapitre de la vie de Paul Emile le fils de Perseus dernier successeur d'Alexandre le Grand deuint Menuisier à Rome.

*Les revolutions font des choses estranges,  
Et par un saint discours digne d'estonnement,  
L'Ange le plus parfait qui fut parmy les Anges,  
N'a-i il pas fait horreur dedans son changement ?  
Va ne me parles plus des pompes de la Terre,  
Le brillant des grandeurs est un esclat de verre  
Un ardent qui nous trompe aussi-tost qu'on y cour,  
Ce n'est pas qu'en passant ie ne te remercie,  
Mais pourtant tu scauras que le bruit de ma scie,  
Me plaist mieux mille fois que le bruit de la Cour.*





Contre vne vieille Dame qui Blasmoit Maistre  
Adam sur ce qu'il l'empeschoit de dormir la ma-  
tinée, à cause du bruit qu'il faisoit en posant vn  
plancher chez elle.

### S T A N C E S.

**L** Ors que la mort qui tout attrape,  
Par un funeste changement,  
Vous mettra dessous vne trape,  
Où tout le sçavoir d'Esculape,  
N'aura qu'un vain soulagement,  
Contre le dard dont elle frappe.

Que vostre incomparable trongne,  
La viue image du bon temps,  
Ne sera plus qu'une charongne,  
Où les vers iront en besongne  
Plus affamez, & plus contens,  
Que dans vne caue un yurongne.

*Que ces honneurs & ces services ,  
 Dont vous flattez tant vostre corps ,  
 Vous seront contez pour des vices ,  
 Dans ce Cloaque de supplices ,  
 Qui de tout temps est chez les morts ,  
 Pour ces amateurs de delices .*

*Et un mot quand vous serez morte ,  
 Et que la iustice du sort ,  
 Fusziez vous plus riche & plus forte  
 Vous fera passer une porte .  
 D'où iamais personne ne sort  
 Quelque priere qu'on apporte ;*

*Alors vieille sempiternelle ,  
 Vos plaisirs seront effacez ,  
 L'effroy d'une nuit éternelle ,  
 Bannira de vostre prunelle ,  
 Pour vous faire dormir assez ,  
 Vostre ame horrible & criminelle .*

Caprice de Maistre Adam contre les Muses sur  
ce qu'il auoit fait des vers pour vn grand Sei-  
gneur, auquel il fit en suite vn cercueil.

## C A P R I C E.

**G**Redines du mont Parnasse,  
Muses, qui dans l'Uniuers  
Faites porter la besace  
A tant de faiseurs de vers ;  
Vostre nature immortelle,  
N'est rien qu'une bagatelle,  
Puis que l'Eloge plus beau,  
Dont vous flattez les Monarques,  
Ne peut empescher les Parques,  
De leur creuser le Tombeau.

Lors que vous pristez la peine  
De venir sur mon berceaux  
Emplir ma parlante veine  
De vostre menteur ruisseau ;  
Trois fois maudite soit l'heure,  
Qu'entrant dans cette demeure,  
Où mon corps fut enfanté,  
Vous me rompistes le vase,  
Où vous apportiez l'extase,  
Dont vous m'avez enchanté.

Cette veine frenetique,  
 Par qui mes sens sont broüillez,  
 Et qui fait qu'en ma Boutique,  
 Tous mes outils sont roüillez,  
 Avec son Enthouſiasme,  
 N'auroit pas porté mon ame.  
 A ſes apas ſuperflus,  
 Que d'auoir en faux augure,  
 Peint d'eternelle Nature  
 Vn Heros qui ne vit plus.

L'abandonne vos trophées,  
 Pegafe, & voſtre valon,  
 Vos Amphions, vos Orphées,  
 Phæbus, & ſon violon;  
 Je fulmine, ie deteſte,  
 Contre l'ardeur qui me reſte;  
 Et meſpriſant vos douceurs,  
 Je retourne à mes Chevilles,  
 Eſperant d'un jeu de quilles,  
 Gagner plus que des neuf ſœurs.



A Monsieur le Baron de la Hunaudaye , sur ce  
qu'il logea Maistre Adam chez luy.

C A P R I C E .

**B** Aron sans toy i'estois perdu ,  
 Tout mon bien estoit dependu ,  
 Aussi pauvre qu'un rat d'Eglise ,  
 Prest à vendre habit & chemise ,  
 Le ventre creux en violon ,  
 Je disois nargue d'Apollon ,  
 De Pegase , & de la Fontaine ,  
 Que nous appellons hypocreine ;  
 Mais grace à l'extrême vertu ,  
 Dont ton esprit est reuestu ,  
 Mon destin a change d'usage ,  
 Je reprends mon premier visage ,  
 Paris qui du commencement ,  
 Me plaisoit moins qu'un Monument ,  
 M'est un Paradis delectable ;  
 C'est l'abondance de ta table ,  
 Et le vin qu'on y boit sans eau  
 Qui me le font trouuer si beau ;

Dans ce contentement extrême,  
 Je ne croy plus estre moy-mesme,  
 Mon mauvais sort ne dit plus mot,  
 Je ne songe plus au Rabor,  
 Je ne cherche plus de pratique;  
 Et la face de ma boutique,  
 Me semble aussi peu de saison  
 Que la porte d'une prison.  
 Que ie dois cherir le genie,  
 Qui me donna ta compagnie;  
 Que sans luy la necessité,  
 Choquoit bien ma felicité;  
 Je ne sçauois à qui me rendre,  
 Le desespoir en a fait pendre,  
 Qui viuoient plus heureux que moy,  
 Auant que j'entrasse chez toy;  
 Mais maintenant rien m'importune,  
 Le doux repos de ma fortune;  
 Les espines de mes mal-heurs  
 Ont succombé deffous les fleurs;  
 Bref, par ta bonté, mes supplices,  
 Succomberont sous mes delices  
 Pourueu que parmy ces plaisirs  
 Tu ne changes point de desirs.



\*\*\*\*\*  
 CHANSON.

**A**bsent de vos appas, ie ne voy rien de beau,  
 Tout me semble funeste,  
 Et ie ne serois plus que l'objet du Tombeau.  
 Sans l'espoir qui me reste  
 De reuoir vos beaux yeux,  
 Dont la flame est si belle,  
 Que mon cœur les appelle,  
 Ses Soleils & ses Dieux.

Prinè de leurs regards, les iours me sont des nuitts,  
 La lumiere m'offence,  
 Et tout ce qui m'oblige en l'estat où ie suis,  
 C'est la seule esperance  
 De reuoir vos beaux yeux,  
 Dont la flame est si belle,  
 Que mon cœur les appelle  
 Ses Soleils & ses Dieux.

C'est ainsi qu'Alcidon dans un esloignement,  
 Soupiroit pour Siluie,  
 Et sans doute la mort eust finy son tourment,  
 Sans l'amoureuse enuie  
 De reuoir ses beaux yeux,  
 Dont la flame est si belle,  
 Que son cœur les appelle,  
 Ses Soleils & ses Dieux.



A Madame la Princesse Marie.

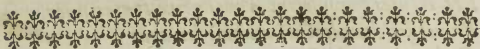
SONNET.

QVand vous ne seriez pas de cette antique race,  
 Dont la tige a poussé la cime dans les Cieux,  
 Vn des traits que Nature amis sur vostre face,  
 Vous peut faire adorer des hommes & des Dieux.

Vous estes le pourtrait d'amour, & de la grace,  
 Vos regards ont des traits si fort imperieux,  
 Que ie suis estonné comme dans vostre glace,  
 Vos yeux sans s'aveugler peuvent voir dans vos yeux.

Mais dans ce digne objet de grandeurs n'ompareilles,  
 Dans ce corps l'abregé de toutes les merueilles,  
 Qui rend des plus grands Rois les Septres abbatu.

Pardonnez si ie dis, ô Princesse adorable,  
 Que tous ces traits diuins n'ont rien de comparable,  
 Au près du grand esclat qui brille en vos vertus.



MADAME LA PRINCESSE MARIE  
 disant vn iour à Maistre Adam qu'il ne faisoit  
 plus de vers, il luy fit cette responce.

E L E G I E.

**P**rincesse, l'ornement de ce grand Vniuers  
 C'est en vain d'esperer que ie fasse des vers,  
 Le sens bien que mon ame a changé de coustume,  
 Et qu'il faut preserer le Rabot à la plume,  
 C'est vous dire en vn mot pour les vers desormais,  
 Que voicy les derniers que ie feray iamais,  
 Pensez-vous que ce soit vne facile chose  
 Aux rigueurs d'un iuer de produire vne rose  
 Et que l'auuglement du sort qui me conduit  
 Me puisse faire voir le soleil dans la nuict  
 Du temps que le soucy ne troubloit point mon ame,  
 Que la Muse & l'amour me rendoient tout de flame  
 Que mon Printemps estoit à l'abry des Iuers,  
 Qu'Apollon me monstroit tous ces tresors diuers.

Et que de sur ce mont qui ce perd dans les nuës,  
 Les Muses paroïssent à mes yeux toutes nuës.  
 Princesses dont le Ciel admire les apas  
 Dedans cette saison que ne faisois-je pas,  
 Ce pinceau qui me vient des mains de la Nature  
 Acent fois eu l'honneur de faire vne peinture,  
 Où vostre teint plus beau que toutes les couleurs  
 A fait pleurer l'Aurore & fait passer les fleurs,  
 Du temps que ie marchois dans ces routes diuines  
 Où ie cueillois des fleurs qui naissoient sans espines,  
 Ma Muse sans flatter a dit en mille lieux  
 Que vostre illustre sang estoit du sang des Dieux,  
 Et que vostre beauté qui toute autre surmonte,  
 Surpassoit en Autels la Reine Damatonte,  
 C'estoit lors que mon ame auroit pris du plaisir  
 Au deuoir d'obliger vostre noble desir;  
 Mais non point maintenant qu'elle est toute abatüe  
 Dedans vn Labirinte où le chagrin la tuë,  
 Ne se pouuant plus rien imaginer de beau  
 N'ayant plus pour objet que les vers du Tombeau,  
 L'aduenir des enfans, le soucy du mesnage,  
 La crainte de jeuner sur la fin de mon aage,  
 Ont tant d'authorité sur ma condition  
 Que mon ame n'a plus aucune ambition,  
 Qui à borner seulement mes desirs de l'enuie  
 De viure en Menuisier le reste de ma vie,

Suivant du rossignol l'usage & les leçons ,  
 L'abort de mes petis a fini mes chanssons  
 Puis que pouvois-je dire en ce siecle de guerre  
 Où le sang tous les iours desaltere la terre ,  
 Où la peste , le feu , la famine & le fer ,  
 Traitent les innocens des peines de l'Enfer ,  
 Qu'on ne connoistroit plus parmi tant que nous sommes  
 Les hommes s'ils n'auoient le visage des hommes ,  
 Et que sans les effets que fait vostre beauté ,  
 La terre n'auroit plus que de la cruauté ,  
 Mon humeur est contraire à ces funestes choses  
 Je n'ayme à voir le sang qu'en la couleur des roses ,  
 Et le chant d'un vieux coq à la pointe du iour  
 Me plaist mille fois mieux que le bruit d'un Tambour  
 Le soufle d'un Zephir , le frais d'une fontaine ,  
 L'esmail dont la Nature embellit une plaine ,  
 Le silence troublé par le bruit d'un ruisseau ,  
 Vn rocher qui respond au babil d'un oiseau ,  
 Vn bois où l'ombre vit long de la violence  
 De ces regards de feu que le Soleil nous lance .  
 La Bergere qui mene un troupeau de brebis  
 Qui passent en repos les fleurs que les rubis ,  
 Qui tombent cōme pleurs des beaux yeux de l'Aurore  
 Font naistre le matin dans l'Empire de Flore .  
 Alors que le Printemps luy donnant des soupirs ,  
 Amour en sa faueur en forme des Zephirs ,

*Ces champestres objets me font plus de matieres  
 Que ces exploits d'horreur, d'effroy de Cimetieres  
 Mon inclination ne cherit que la pais  
 Qu'un Grand n'atende point que i'escriue ces fais  
 Qu'apres qu'il aura fait au mespris de la crainte,  
 Ce qu'ont fait vos ayeuls dedans la Terre sainte,  
 Et puis comme ie dis ie ne conçois plus rien,  
 La Muse ne m'est plus qu'un fascheux entretien,  
 Fay perdu le beau feu qui brilloit dans mes veines,  
 Et pour le rallumer mes puissances sont vaines,  
 Je voy que mes lauriers ce changent en Cyprés,  
 Que l'aage me poursuit trop viuement de prés,  
 Et que le plus grand bien que fortune m'apreste,  
 Est de teindre en argent les cheueux de ma teste,  
 Et que bien-tost la mort viendra comme un Iason  
 D'un coup inueuitable en raurir la toison;  
 Mais de tous mes ennuis celuy le plus extrefme,  
 Est de voir que l'esclat d'un pesant Diademe,  
 A tant d'autorité sur celuy de vos yeux,  
 Qu'il vous oblige enfin à delaisser ces lieux,  
 Et donner pour iamais contre nostre esperance  
 A la Pologne un bien le plus beau de la France,  
 Le iour que l'on me dit que vous deuiez partir,  
 Je leus tous les tourmens qu'on fait sur un Martir,  
 Mais ie ne trouue point d'horreur qui se compare  
 Ala rigueur du sort qui de nous vous separe,*

Madame, si le iour de vostre esloignement ,  
 La douleur ne me met dedans le Monument ,  
 Sans doute le destin qui vous aura ravie ,  
 Aura chassé la mort par l'horreur de ma vie ,  
 Je ne seray pas seul qu'on verra soupiter  
 La France aura raison comme moy de pleurer ,  
 Desia son cœur touché d'une douleur amere ,  
 A ce sanglant depart semble vne pauvre mere ,  
 Qui ne peut empescher par ces cris superflus ,  
 La perte d'un enfant qu'elle ne verra plus .  
 Helas ! si mon conseil vous estoit agreable  
 Que ie pust vous oster ce dessein miserable ,  
 Que ne ferois-je pas afin de vous servir  
 Contre la cruauté qui tasche à vous ravir ,  
 Je vous montrerois que ce climat barbare  
 Est indigne de voir vne beauté si rare ,  
 Que ce n'est qu'à regret que le Soleil y luit ,  
 Que le plus beau des iours y vaut moins qu'une nuit ,  
 Et qu'une simple fleur que la France nous donne ,  
 Vaut mieux que tout l'esclat qui brille en sa Couronne ,  
 Le Ciel vous veille oster ce rigoureux dessein ,  
 Qu'un sort injurieux a mis dans vostre sein ,  
 Et que le Polonnois n'ait rien que la peinture  
 De vos yeux qui nous sont donnez par la Nature ,  
 Qu'il aist vostre portrait qu'on ne peut estimer  
 Qu'il cherche un Prometée afin de l'animer ,

*De moy ie suis content qu'il l'adore à toute heure,  
Mais que l'original avec nous demeure,  
C'est le diuin objet qui me peut renflamer,  
Et rendre à mon esprit l'usage de rimer.*







## A MONSIEUR DE G.

## E L E G I E.

**R**odige de constance & de fidelité,  
 Martyr dont la douleur fait la félicité ;  
 Permet qu'au vif esclat de la divine flamme,  
 Qui sans l'eau de tes pleurs eust consommé ton ame,  
 Le montre dans mes vers les violens efforts  
 Dont amour sans mourir te donne mille morts  
 Je recognois assez que le feu qui te brusle,  
 Est plus saint que celui qui triompha d'Hercule ;  
 Bien qu'en le consommant il eust la qualité  
 D'en faire d'un mortel une Divinité,  
 Tu trouves tant d'apas en ta melancolie  
 Que sans elle ta ioye est comme ensevelie,  
 Et ie sçay qu'en tes maux te vouloir secourir,  
 Ce n'est pas te vouloir empescher de mourir,  
 Je n'escriis pas aussi pour soulager tes peines,  
 Ta liberté vaut moins mille fois que tes chaines

De ta propre douleur depend ta guerison,  
 Et si quelqu'un vouloit te tirer de prison  
 Par l'effect rigoureux d'un si barbare office,  
 Il t'osteroit des fers pour te mettre au supplice.  
 Exemple parfait des plus dignes Amans,  
 Souffre, puis que tes maux font tes contentemens,  
 Laisse meurir le fruit de ta sainte esperance,  
 Et dans les longs travaux de ta perseuerance,  
 Ne fais pas comme font ces imprudens Nochers  
 Qui menassez des vents, des flots & des Rochers,  
 Presque desesperes de reuoir leurs riuages  
 Recherchent leur salut à rompre leurs cordages,  
 Considere plutoſt pour flatter tes ennuis  
 Que les iours les plus beaux sont enfantez des nuicts  
 Apres des monts de flots on voit des routes calmes  
 En montrant des Ciprés amour donne des palmes,  
 Les Yuers ont tousiours precedé les Printemps  
 Le Zephire paroist en suite des Autans,  
 Et la Reine des fleurs en ces beautez diuines  
 A tousiours fait sortir les roses des espines  
 Bien qu'amour soit conceu des vagues de la mer,  
 Son breuuage ne peut iamais sembler amer  
 Que lors qu'une beauté plaine d'ingratitude,  
 Triomphe avec mespris de nostre seruitude,  
 Lors il faut presider sur nos affections,  
 Et noyer dans l'oubly toutes ces passions,

Qui nous font le butin d'un objet plain d'audace,  
 D'une ame qui nous brusle, & qui n'est que de glace  
 Iadis ainsi que toy ie sucé ce poison :  
 Mais la mesme beauté qui m'osta la raison,  
 Par trop de cruauté me redonna l'usage  
 De retourner au port des l'abort de l'orage,  
 Et dans ce Labirinte où ie m'estois rendu,  
 Je me vis aussi-tost degagé que perdu,  
 Les rigoureux dedains d'une belle inhumaine,  
 Qui faisoit vanité de rire de ma peine  
 Me firent esprouver qu'il n'est rien de si cher,  
 Que d'esuiter l'escueil d'une ame de rocher,  
 Et comme une Meduse en sa rigueur cruelle  
 Son regard dedaigneux me fit roche comme elle,  
 Mais ce n'est pas ainsi que tu dois esperer  
 A force de soupirs tu fais tout soupirer,  
 Cette diuinité que tu nommes ta sainte,  
 De mesme qu'un Echo va redisant ta plainte,  
 Et comme ses soupirs ne vont point paroissant,  
 C'est sa sainte pudeur qui les tué en naissant,  
 Son naturel n'est pas barbare ny farouche,  
 Pour donner à tes vœux des sentimens de souche,  
 La Nature & les Dieux joignirent leurs efforts,  
 A luy former les traits & de l'ame & du corps.  
 Et pour faire admirer leurs faueurs nonpareilles,  
 Ils firent de son teint l'abregé des merueilles,

Pour immortaliser cet œuvre sans pareil,  
 Ses beaux yeux en naissant blesserent le Soleil,  
 Et pour l'acheuement d'un si parfait Ouvrage  
 La douceur de son cœur esgalla son visage,  
 L'accorde que ton mal ne se peut esgaller,  
 Qu'on souffre doublement, quand on ose parler:  
 Mais ce diuin objet dont ton ame est blessée,  
 A l'exemple des Dieux lisant dans ta pensée,  
 Voit son diuin pourtrait que son œil ton vainqueur,  
 D'un regard tout bruslant a gravé dans ton cœur,  
 Et voit comme l'amour orgueilleux de tes peines,  
 Serpente dans le feu qui frote dans tes veines,  
 Dans cette passion ne m'acorde-tu pas,  
 Qu'ainsi que le Phœnix tu renais du trepas,  
 Et que malgré l'ardeur qui te veut mettre en cendre,  
 Ton ame vit de feu comme la Salemandre,  
 Tu te plains sans raison qu'incessamment tu suis,  
 Cette diuinité qui cause tes ennuis,  
 Que le plus grand bon-heur que ta belle te liure,  
 C'est de considerer son carrosse & le suiure,  
 Regarde le Soleil en l'ordre de son cours,  
 Depuis que sa naissance a composé les iours,  
 Qu'imperceptiblement la belle auancourriere,  
 Qui trace à ses cheuaux vne humide carriere,  
 Estalle deuant luy d'un visage riant,  
 Les perles qu'elle prend aux riués d'Oriant,

*Qu'un vase de cristal d'asur, d'or & d'ivoire,*  
*Éspanche sur les fleurs par les mains de sa gloire.*  
*Voy dis-je si iamais son cours precipité,*  
*L'a pû faire aborder cette Diuinité,*  
*Un ordre que le ciel a mis en la Nature*  
*Ne les joindra iamais que par cette aduventure,*  
*Qui doit à l'aduenir par un fatal reuers,*  
*Redonner au Cahos l'ame de l'Vniuers,*  
*Si d'un mesme destin tu suiuois la malice,*  
*Je tiendrois le trepas plus doux que ton supplice:*  
*Mais i'espère qu'enfin apres tant de douleurs,*  
*Tu cueilleras le fruit dont tu n'as que les fleurs,*  
*Et qu'auant que le temps aist terminé l'année*  
*Les faueurs de l'amour & celles d'Himenée,*  
*Vous ioindront d'un lien si diuin & si fort,*  
*Que rien ne vous pourra separer que la mort.*





Reponse de Maistre Adam à vn certain amy qui  
luy conseilloit de ne plus faire de vers, mais de  
suiure l'usage du Rabot seulement.

E P I S T R E.

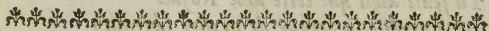
**D** Amon le suis resous de suiure le Parnasse,  
Si Homere iadis a porté la besasse,  
Les freres \* \* \* \* \* d'aussi bon lieu que luy,  
Rencontre du profit à la prendre auourd'huy  
Et bien qu'ils soiēt sortis d'un grand S<sup>t</sup> saint Hermite,  
Sans elle ils trouuerroient vne maigre marmite,  
Le vice n'est pas grand de ne posseder rien,  
Vn homme de vertu ne manque pas de bien,  
I'en trouueray tousiours assez dans ma boutique,  
Suiuant de mon Rabot la premiere pratique,  
Mais pourtant tu scauras que ie n'aprouue point,  
Ny que ie ne veux pas t'obeir sur ce poinct,  
D'abandonner ce bien où Phœbus me conuie,  
Qui me met dans le Ciel sans delaisser la vie  
Tant que mon ame aura la diuine chaleur,  
Qui des fais d'un Heros peut chanter la valeur,

Je n'abuseray pas d'une flamme si digne,  
 Au contraire ie veux en imitant le Cigne,  
 Benissant la faueur de la Muse & du sort  
 Redire mes chansons dans les bras de la mort,  
 Ce n'est pas que pourtant d'une plume Hypocrite,  
 Le fasse d'un marault un homme de merite;  
 Tu retiendras de moy cet aduertissement,  
 Que ie n'approuue point ce diuertissement,  
 Que ie verray plustost la famine à ma porte,  
 Que de souffrir le sort me traiter de la sorte,  
 Si d'un peinceau parlant quelque fois sur l'Autel,  
 Le peints de mille attraits la gloire d'un mortel,  
 Il faut auparauant qu'elle soit estimée  
 Des yeux de l'Vniuers & de la renommée,  
 C'est ainsi cher Damon que ie vis à la Cour,  
 Sans que de mon Rabot i'abandonne l'amour,  
 Au contraire l'ardeur de ma veine eschauffee.  
 A l'imitation d'Amphion & d'Orphée,  
 Qui tiroient les forests du charme de leurs vois,  
 La mienne a fait venir un magasin de bois;  
 Que si ie ne deuiens bien-tost paralytique,  
 Ploira desous mes bras dedans une Boutique,  
 En un mot, tout l'Yuer ie m'en vais Raboter:  
 Mais lors que ces frimas viendront a nous quitter,

Qu'on reuera les fleurs que sa rigueur derobe ,  
 Que Flore remettra de l'esmail sur sa robe ,  
 Je jure qu'en depit des Critiques censeurs ,  
 Je retourneray voir le séjour de neuf sœurs ,  
 Où les importunant d'une nouvelle flame,  
 Je feray sur leur mont un bouquet pour Madame ,  
 C'est pour elle qu'on doit dignement discourir  
 D'autant que sa beauté ne doit iamais perir ,  
 Puis que quelque rigueur dont l'Yuer nous outrage,  
 La Nature a tousiours des fleurs sur son visage ,  
 Les œilleis & les lys y sont tousiours semez ,  
 Prés d'elle les rochers deuiendroient animez ,  
 Et ie croy la voyant que ce n'est qu'un vieux conte.  
 Ce que des temps passez Ouide nous raconte ,  
 Que les Dieux autrefois pour des moindres apas  
 Ont Metamorphosé leur figure icy bas ,  
 S'il estoit vray semblable en la voyant si belle ,  
 Ils seroient tous en serfs enchesnez auprès d'elle ,  
 Fesperer quelque iour autant de sa bonté ,  
 Que la France aujourd'huy pretend de sa beauté ,  
 Tu sçais sans plus parler ce que ie te veux dire ,  
 Que le puissant Demon qui regit cet empire ,  
 Par elle nous promet un Himen adoré  
 Qui nous fera renouir le vieux siecle doré ,



Tu sçais aussi que cette ame Royale  
 M'a promis la faueur de m'estre liberalle;  
 Tu sçais que sans cela ie ne puis m'animer,  
 Qu'avecque un peu de bien ie sçaurois mieux rimer;  
 Que si le Dieu des vers charme de sa parole,  
 C'est qu'il s'est fait un liët du sable de Pactolle,  
 Qui fait qu'à son leuer tous les iours nous voyons  
 Sortir d'un trosne d'or l'esclat de ses rayons.  
 Ie me suis arresté dessus cette esperance,  
 Que sa promesse un iour finira ma souffrance,  
 Que les Grands, qui des Dieux sont icy bas commis,  
 Ne peuuent reuoquer apres qu'ils ont promis.  
 Or attendant ce bien Damon, ie te conuie  
 De m'escrire comment tu gouuernes ta vie;  
 Si ton esprit qui n'est que tout noble & Diuin,  
 Peut cherir un climat où l'on manque de vin,  
 De moy, mon cher amy, sur ma foy ie t'asseure,  
 Que j'ay tant d'amitié pour cette nourriture,  
 Que me d'eust-on blâmer de manque de deuoir,  
 Si tu ne viens icy, ie ne t'iray point voir.

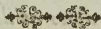


M A D A M E

LA PRINCESSE MARIE

ESTANT A POUGVES,

COMMANDA A MAISTRE ADAM  
de faire des vers pour Madame de Liancour, qui  
prenoit des eaux avec elle: Il escriuit ces Stances



S T A N C E S.

**A** Cablé sous le joug de cent soucis diuers,  
Dont un mauvais dessein peruertit ma nature,  
I'auois fait un serment d'abandonner les vers,  
Iusqu'à tant que la mort par un commun reuers  
Me les feroit trouuer dedans la sepulture.

Mais d'abord que i'ay sceu tant de perfections  
Qui vous font exceller sur celles de cét âge,  
I'ay retardé le cours de mes intentions;  
Et vos vertus ont fait naistre des Alcions  
Qui me font rembarquer au mespris de l'orage.

Si tost que ma Princesse eut fait commandement  
 De faire quelque vers deus a vostre loizange,  
 Ma raison dit soudain a mon entendement,  
 Que le Ciel m'ordonnoit de fausser mon sermant,  
 Puis qu'il me le mandoit par la bouche d'un Ange.

D'un discours que le Ciel eust mesme reueré,  
 Et qui remit mes sens dans leur premier usage,  
 Cette Reine des cœurs me rendit assureé,  
 Que vostre esprit estoit digne d'estre adoré,  
 Avecque autant d'amour que vostre beau visage.

Qu'en sagesse il passoit les Dieux & les mortels,  
 Que sa prudence un iour embelliroit l'Histoire,  
 Qu'il possedoit des fruits dont les charmes sont tels,  
 Qu'elle se promettoit de luy voir des Autels,  
 Qui ne seroient bâtis que des mains de la Gloire.

Mais dedans son discours un des traits le plus beau,  
 C'est la grandeur du sang d'où vous tirez vostre estre,  
 Que ce Dimin Soleil, aux rais de son flambeau,  
 Fit connestre à mes yeux la pompe du Tombeau,  
 Où dort ce grand Heros sous qui Dieu vous fit naistre.

*Ma Muse sans flater peut dire en ses accords ,  
 Qu'il seruit aux François de rampart & d'asyle ,  
 Que Mars eust succombé sous ses vaillans efforts ,  
 Et qu'il fit admirer dedans un mesme corps ,  
 Le conseil de Nestor , & la valeur d'Achille.*

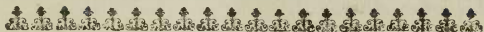
*Quand la Parque eut coupé de sa fatale main ,  
 Son fil d'or qui seruoit de digue à sa Patrie ,  
 La France ressentit par ce coup inhumain ,  
 La pareille douleur qu'eût l'Empire Romain ,  
 En la perte qu'il fit du genereux Decie.*

*Mais quelque cruauté d'injustice & de fiel  
 Dont un mauuais Destin ait assouuy sa rage ,  
 Plein de Gloire & d'Honneurs il boit dedans le Ciel  
 A la table des Dieux le Nectar & le Miel ,  
 Qu'on ne verse qu'à ceux qui suiuent son courage.*

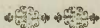
*Vous qu'il nous delaisa comme un don precieux ,  
 Pour rendre la tristesse en nos cœurs dissipée ,  
 Qui viuez icy bas comme il vit dans les Cieux ,  
 Et qui montrez qu'Amour a mis dans vos beaux yeux  
 Ce que Mars auoit mis au bout de son espée.*

*Je vous offre ces vers dans l'espoir que le temps,  
 La Muse & mon Rabot me feront une Lire,  
 Sur qui ie chanteré par des sons esclatans,  
 Bien mieux que dans ces vers les fleurs & le Printemps  
 Dont vos rares Vertus ont orné cét Empire.*





MAISTRE ADAM ALLANT A NANTES,  
 Passant par Amboise, vid Monseigneur le Presi-  
 dent de B            qui luy fit promettre de le ve-  
 nir reuoir à son retour. Mais comme il fut pressé  
 de retourner à Neuers, il luy escriuit ce mot de  
 Lettre de chez Monsieur l'Abbé de Ville-loing.



**M**ONSEIGNEUR, par ces vers icy  
 Vous sçaurez, qu'un fascheux soucy  
 Qui d'heure en autre m'accompagne,  
 De sçauoir que fait ma Compagne,  
 Me fait avec iuste raison,  
 Retourner dedans ma maison;  
 Par ainsi ie perdray la gloire  
 De retourner aux borts de Loire,  
 Pour m'acquiter de ce deuoir  
 Qui m'obligeoit à vous reuoir.  
 Quoy qu'il en soit, ie vous coniuere  
 De croire qu'en cette aduanture,  
 Ce n'est pas manque de respect,  
 Ny la crainte d'estre suspect,  
 Qui me prouoque & qui m'inspire,  
 A m'en aller sans vous rien dire.

L'illustre Abbé de Vil\*\*\*  
 Est irréprochable tesmoin  
 De la sainte Amour que ie porte,  
 Aux grands hommes de vostre sorte,  
 Qui malgré le siecle tortu,  
 Font des Autels à la Vertu;  
 Vous sçavez de cét homme brave,  
 Comme du meilleur de sa Cause  
 Nous avons mille fois porté  
 Des brindes à vostre santé,  
 Que tout le monde vous souhaite;  
 Voila ce qu'un pauvre Poète  
 Vous desire d'aussi bon cœur,  
 Comme il est vostre Seruiteur.



A MONSIEUR

A SON ALTESSE

ROYALE,

ESTANT AVX BAINS DE BOVRBON

L'ARCHAMBAVT.

SONNET.

**A** *Atlas sur qui l'Estat fonde son esperance,  
 Prince dont mille Roys ont esté les ayeux,  
 Quelle iniuste douleur t'oblige dans ces lieux,  
 A perir dedans l'eau sa barbare licence.*

*Ton Frere ainsi que toy sorty du sang des Dieux,  
 Tout courbé sous le faix des Lauriers de la France,  
 Par des bouches de feu maistrisant la souffrance,  
 Esgalle son Empire à la gloire des Cieux.*

*Que dis-tu, ma raison en pareille aduanture  
 De voir deux Elemens de contraire nature,  
 Par differens accords faire vn effet si beau,*

*Ne m'accordes-tu pas, que ce qu'on peut resoudre  
 Est qu'imitant Iupin mon Roy vit par la Foudre,  
 Et qu'ainsi que Neptun son Frere vit par l'Eau.*

A MONSIEVR

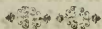




# EPI T A P H E

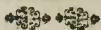
Pour mettre sur le Tombeau  
 DE MONSIEVR BOVLACRE,  
 Lieutenant General au Bailliage & Pairie  
 de Niuernois, &c.

**C**Orruptible mortel, aprens à te resoudre  
 A ne point murmurer au partir de ces lieux,  
 Puis que l' Illustre Henry n'est plus qu'un peu de poudre,  
 Luy qui fut en viuant un miracle à nos yeux ;  
 Croy que si les Vertus pouuoient flechir l'Enuie  
 Qui fait agir les Loix de la Parque & du Sort,  
 L'incomparable cours d'une si belle vie,  
 N'auroit iamais passé par les mains de la mort.



Cette inuincible horreur qui range toutes choses  
 Sous la necessité de ces barbares Loys,  
 Et dont l'arrest sanglant en ces Metamorphoses,  
 Fait une esgalité des Bergers & des Roys,  
 Apres auoir fillé de si belles années,  
 A ce corps qui parut l'ornement de nos iours ;  
 Mourons sans murmurer contre ces Destinées,  
 Puis que leur inconstance en a rompu le cours.

Nn



Cher Henry, tu deuois par des droits legitimes,  
 Posseder des fausurs que nous n'esperons pas:  
 Car comme tes biens-faits ont surmonté les crimes,  
 De mesme tu deuois surmonter le trépas.  
 Fameux & grand flambeau de Iustice & de Gloire,  
 Dont la splendeur esteinte a fait naistre mes vers,  
 Tu deuois bien durer autant que ta Memoire,  
 Qui ne perira point qu'avecque l'Vniuers.



Cét Astre dont la flâme estincellante & pure,  
 Aueugle à son refueil tous les Astres des Cieux,  
 Et sans qui les tresors qu'étalle la Nature,  
 Seroient à nos regards des objets odieux.  
 Ce vagabond flambeau dans sa cource adorable,  
 R'animant l'Vniuers, a-t'il rien fait de beau,  
 Que ton Diuin esclat ne luy fust comparable,  
 Auant qu'il fust esteint par la nuit du Tombeau.





Ce miracle visible en se levant de l'onde ,  
 Efface de la nuit les lugubres couleurs ,  
 Et par un grand effet qui restablit le monde ,  
 Rend la vie à la terre , & la naissance aux fleurs .  
 Il'egle les saisons par l'ordre de ces veilles ,  
 Tous les autres flambeaux vers luy n'ont point de lieux ,  
 Et ces Divins rayons sont autant de merueilles ,  
 Qui montrent les effets des miracles de Dieu .



Ainsi quand tu viuois d'une mesme puissance ,  
 Tes ingemens perçoient dans la plus sombre nuit ,  
 Et les fleurs qui naissoient de ta belle Eloquence ,  
 Ne cedoient point aux fleurs que cét Astre produit ;  
 Tes veilles n'aspiroient qu'à détruire le vice ,  
 Ton bras parut tousiours l'appuy de l'innocent ,  
 Et tu n'as iamais fait un acte de Justice ,  
 Que pour faire esclater celle du Tout-puissant .

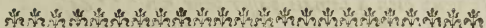




Mais tu n'est plus vivant que par ta renommée,  
 Qui brauant du trépas le funeste appareil,  
 De tes hautes vertus se voyant animée,  
 Durera plus long-temps que le cours du Soleil:  
 Car dans ce dernier iour où Dieu viendra parestre,  
 La grandeur de la foy m'apprend à discourir,  
 Que le Soleil verra le retour de ton estre,  
 Alors qu'il se verra sur le point de mourir.



C'est lors que ton esprit ranimant cette cendre,  
 Dont se pare l'horreur de ce froid monument,  
 Par vn decret Diuin que Dieu seul peut comprendre,  
 Ira voir la Nature en son dernier moment;  
 C'est lors que delaisant cette demeure sombre,  
 La Parque n'ayant plus que de foibles efforts,  
 Vers ce Iuge equitable on te prendra pour l'ombre,  
 Dont sa Diuinité composera le corps.



RESPONSE A MONSIEVR

DE GERARD,

CAPITAINE D'VN VAISSEAV,

du Roy dans l'Armée Nauale à Toulon.

EPISTRE.

*Q*ue veux-tu que i'escriue en l'estat où ie suis,  
 Depuis que ton absence eut causé mes ennuis,  
 Que de nostre Couuent ie quite la marmite  
 De frere Petuneur, ie me suis fait Hermite,  
 Je vis dans vn climat loing du monde & du bruit,  
 Où Bacus seulement me conseille & m'instruit  
 A tirer tous les iours d'une Pipe allumée,  
 L'encens que mon naseau souffle à ta renommée.  
 Je n'ay point delaisé l'usage du tobat,  
 Plus fumeux qu'un Sorcier qui revient du Sabat;  
 Et ce lieu solitaire où mon Destin me range,  
 Dedans mon souuenir tu passes pour mon Ange.  
 Si i'auois le pouuoir de saisir au collet  
 Ce cheuillu Chenal qui fut à Pacollet,

N n iij

Je veux bien à iamais passer pour un \*\*\* dase,  
 Si pour t'aller trouver ie ne quittois Pegase;  
 Ne voulant point monter cet emplumé cheual,  
 Que lors que ie voudray courir à l'Hospital,  
 Où tout roffe qu'il est incessamment il menne,  
 Les plus grans fauoris des Nymphes d'Hipocrene;  
 Ma bouche t'exprimant l'ardeur de mon esprit,  
 T'entretiendroit bien plus que ne fait cet escrit;  
 Puis que le grand Abbé l'appuy de nostre gloire,  
 Trouue un crime en disant quatre lignes sans boire.  
 O que la coupe en main ie te dirois souuent,  
 Frere, pour obseruer les regles du Couuent,  
 Disons que tout l'esclat des grandeurs de la Terre  
 Est moindre à nos desirs que la pompe d'un Verre,  
 Où Nature feconde en son pouuoir Diuin,  
 Fait briller la santé dans la liqueur du Vin;  
 Malgré l'ambition qui gouuerne ton ame,  
 Et qui dans le mespris du fer & de la flâme,  
 Oblige ta valeur à rechercher le sort,  
 Qui rend l'homme immortel par les mains de la mort;  
 Je te peindrois si bien ma Solitude sainte,  
 Où le consentement de vider vne peinte,  
 Esgale pour le moins celuy qu'en ton vaisseau,  
 Tu prends lors qu'il le faut en faire espuiser l'eau;  
 Qu'à moins que d'auoir pris l'usage & la fortune,  
 Du Batard qu'Anphitrite a conceu de Neptune,

Tu sentirois regner en ton ame un desir  
 Qui t'y feroit venir partager mon plaisir,  
 Je connois ton humeur si douce & si charmante,  
 Qu'encore que celuy qui baisa Bradamante  
 Dans les plaines de Mars aist moins que toy valut  
 Tu ne denirois pas ce bien à ton salut,  
 Tu trouuerois sans doute en ce lieu solitaire,  
 Suiuant ma passion, dequoy te satisfaire.  
 La Cour ne paroist point dans ce paisible lieu,  
 La misere du temps ny fait point iurer Dieu,  
 Et l'auengle Fortune en sa fatale pompe,  
 Ne fait point liure icy l'ardant dont elle trompe.  
 I'ay sauué mon vaisseau de ces funestes vans,  
 Et comme i'ay le nom du premier des viuans,  
 De crainte d'offencer le principe de l'estre,  
 Me voulant conseruer ce Paradis terrestre,  
 I'ay banny d'avec moy d'un effort mutiné,  
 La femme dont Hymen m'auoit embeguiné,  
 Dépestié des liens de ce nuisible encombre,  
 Le marche seulement assisté de mon ombre ;  
 Encore me nuit-elle en ces gestes diuers,  
 Au branle de la main dont ie t'escriis ces vers,  
 Que ie destine au feu s'ils manquent de puissance,  
 De m'y faire jouir de ta douce presence.  
 Icy l'horrible effroy de l'Empire des flots,  
 N'a iamais fait blemir le front des Matelots ;

Et ce vaſſeau fameux où ta valeur commande,  
 Sur le ſecond amas d'une argauniſte bande,  
 N'a rien comme ce lieu pour charmer ma raiſon,  
 Quand meſme tu voudrois m'en faire le jason.  
 Voila ce que ie puis pour le preſent t'eſcrire,  
 Vn iour que mon Phebus aura mieux de quoy frire,  
 Je iure le poiſſon vers qui ie ſuis couché,  
 Je iure ſa liqueur qui ma ſi bien touché;  
 Bref ie iure ce Dieu qui n'aquit d'une cuiſſe,  
 Vn iour que Iupiter eſtoit ſou comme un Suiſſe,  
 Que ie peindray ſi bien ta gloire dans mes vers,  
 Qu'on ne trouuera pas encore en l'Vniuers,  
 Dans le nombre infiny des pouſſeurs de Varlope,  
 Vn qui ſoit plus que moy chery de Caliope.  
 Adieu Frere, l'honneur de tout le genre humain,  
 Le ſommeil ma ſaiſi la pipe dans la main;  
 Et tout ce que ie puis, c'eſt d'acheuer de mettre  
 Tres-bumble ſeruiteur au bout de cette Lettre.

A MONSIEUR





A Monsieur de Beausonnet sur ses vers des grands  
feux de joye faits à Reims , à la naissance de  
Monseigneur le Dauphin , & sur la sainte Am-  
poule gardée en la mesme ville.

### S O N N E T.

**C**Es feux où tu depeins l'amour de ton pays ,  
Où Reims montre à son Royle zele qui l'enflame,  
N'auroient sans la clarté des beaux feux de ton ame  
Rendu comme ils ont fait cent peuples ébahis.

*En admirant tes vers mes yeux sont ébloüis ,  
Pour y voir deux Soleils faire une mesme flame ,  
L'un procedant du Dieu que ta Muse reclame ,  
Et l'autre de l'éclat du grand fils de Louis.*

*Reims peut donc se vanter d'avoir en sa closture,  
De mesme que des Cieux un don de la Nature ,  
Ayant l'Empouille sainte Et tes vers pleins d'appas.*

*Si Reims garde à nos Rois l'Onction de leur estre ,  
Ta Muse d'autre part fait assez reconnoistre  
Qu'elle peut garantir leur renom du trepas.*



A Monsieur de Marolles , Abbé de Villeloing.

SONNET ACROSTICHE.

**M**erveille des esprits dont la seconde plume  
 lamais ne se repose , & d'un vol sans pareil,  
 Composant tous les iours la beauté d'un Volume,  
 Honore l'Vniuers à l'esgal du Soleil.

*Entre tous ces sçauans qui du Dieu du sommeil  
 Laissent aux demis morts son oisue coûtume ,  
 De leurs traits plus diuins l'immortel apareil,  
 Esgale-t'il l'ardeur du beau feu qui t'allume ?*

*Mille caiers diuers sont autant de tesmoins ,  
 Avec qui ton sçauoir d'infatigables soins ,  
 Reloue des defuncts la memoire abatuë.*

*On te voit tous les iours d'un prodige nouveau ,  
 Leuer à ton renom vne viue statue  
 En tirant un Heros de la nuit du Tombeau.*



Maitre Adam ayant fait vn plancher dans la Mai-  
son d'une grande Dame, pour auoir mis trop de  
temps à la besongne, le fit attendre long-temps  
au payement, dont il luy fit ces vers.

**I'** Accorde qu'en faissant trop durer vostre ouurage  
le vous ay fait outrage ;  
Mais ce n'est pas aussi me vouloir pardonner  
De ne m'en rien donner.  
Que si mon mauuais sort empesche vostre Altesse  
De me faire largesse,  
Qu'elle me fasse au moins ce miserable bien  
Que l'on ne m'oste rien,  
L'auois pris vn dessein de tracer vne Histoire,  
Où la main de la gloire.  
Rendroit par mon peinceau vos atrais adorés  
De mille traits dorés,  
Mais le moyen de peindre vne si digne chose  
Comme ie le propose,  
Veu que ie n'ay point d'or pour ces traits precieux,  
Que dans le blanc des yeux,

Mais, Madame, il n'est pas d'assez bonne Nature  
 Pour orner ma peinture,

Il est trop peu luisant, & trop semblable aussi  
 A la fleur du soucy,

Il en faudroit un peu de celuy de ce coffre,

Que fortune vous offre,

Et qui fait qu'aujourd'huy l'on fleschy les genoux

En s'approchant de vous,

Ne trouvez pas mauvais si parlant de la sorte

La fureur me transporte,

Le plus grand ennemy qu'aist la felicité,

C'est la necessité,

Le Roy va conquerir l'Empire de la terre

Par une iuste guerre,

Pourtant il manqueroit d'estre assez diligent,

S'il n'auoit point d'argent,

C'est ce traître metal dans ce siecle où nous sommes,

Qui fait priser les hommes,

C'est luy qui charme tout, & sans qui la vertu

Ne vaut pas un festin,

C'est ce brutal Demon qui me force décrire

Pour vous prier de dire

A Monsieur l'Argentier de ne point retrancher

L'argent de mon plancher.

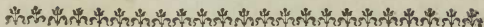


Maitre Adam ayant fait les vers d'un Ballet ,  
 qu'un certain Comte luy auoit commandé , qui  
 luy auoit promis qu'à son retour de la campa-  
 gne il satisferoit l'Imprimeur , luy & le violon ,  
 ce que ne faisant pas , il leur escriuit cette Epi-  
 grame.

## EPIGRAMME.

**M**essieurs , le Comte est arriué ,  
 Mais pour donner de la pecune ,  
 Il s'y connoist moins qu'Ariué  
 Ne se connoissoit à la Lune ,  
 C'est à dire que l'Imprimeur ,  
 Le violon & le rimeur  
 N'auront ny debat ny mécompte ,  
 Que si pour viure à son plaisir ,  
 Un homme doit trouuer son compte ;  
 Nous auons sceu fort mal choisir.

Oo iij



Conseil à vn certain Vicomte amoureux  
d'une grande Dame.

**V**icomte cesse d'esperer  
 L'objet qui te fait sousspirer,  
 S'irrite de la violence  
 Qui t'a fait rompre ton silence,  
 Tous tes desirs sont superflus,  
 Si tu me croy ne parle plus,  
 Et pour te donner vn remede  
 Contre le mal qui te possede,  
 Montre par vn dernier effort,  
 Que le noir sejour de la mort,  
 Est le lieu le plus secourable  
 Que puisse auoir vn miserable,  
 Quand vn cœur est bien enflamé,  
 Qu'il aime & ne peut estre aimé,  
 Je mepriserois son courage  
 Si pour surmonter cet outrage,  
 (Genereux) il n'euitoit pas,  
 Par une mort mille trepas,  
 Ce doit estre vn plaisir à l'ame,  
 Lors que le corps est tout de flame,  
 De rencontrer sa guerison  
 Dans le debris de sa prison,

Quand elle est par trop aservie,  
 Sous une languissante vie,  
 Elle peut avec liberté  
 Sortir de sa captivité,  
 Et par une fin genereuse  
 Estreindre sa flame amoureuse,  
 Dans les flots de son propre sang,  
 Qui sont à bien dire un estang,  
 Dont elle peut rompre la bonde,  
 Quand elle devient furibonde,  
 Je sçay que cent mille combats,  
 Où iamais tu ne sucumbas,  
 Sont escrits des mains de la gloire,  
 Aux plus beaux endroits de l' Histoire:  
 Mais Viconte aussi ie sçay bien,  
 Que tous ces exploits ne font rien,  
 Pour vaincre l'orgueil de la sainte,  
 Qui fait le sujet de ta plainte,  
 Ainsi voyant que la rigueur,  
 Dont elle entretient ta langueur,  
 Fait vanité de te poursuivre,  
 Je te conseille à ne plus viure,  
 C'est une impossibilité  
 Que iamais ta fidelité,  
 La puisse obliger ny contraindre  
 De t'oster l'usage de plaindre,

Ton martire a beau t'exceder,  
 Son cœur ne se peut posseder,  
 C'est vn rocher inaccessible  
 Qui d'une Nature insensible,  
 Enuironé de mille escueils  
 Ne fait trouuer que des cercueils,  
 A ceux qui l'ont pris pour refuge  
 Dedans vn amoureux deluge,  
 Ces yeux diuins, & sans pareils,  
 Sont pour bien dire deux Soleils,  
 Qui remplis de douceurs barbares,  
 Ont fait submerger cent Icares,  
 Qu'amour auoit fait hazarder,  
 Au dessein de les aborder,  
 Cette merueille sans seconde,  
 Afin d'obliger tout le monde,  
 A chaque minute du iour,  
 Donne à mille cœurs de l'amour:  
 Mais contre elle-mesme cruelle,  
 Elle n'en prend iamais pour elle,  
 C'est pourquoy pour te conseiller,  
 Dans l'ardeur qui te fait brusler,  
 Souffre que ta perseuerance  
 Perde aujourd'huy toute esperance,  
 Et d'un courage genereux  
 Desesperé comme amoureux,



*Va chercher dans ta sepulture  
Le remede de ta blessure.*



A vn mauuais Peintre qui faisoit le pourtrait d'une  
belle Dame, qui dit à Maistre Adam qu'il'im-  
portunoit de le regarder trauailler.

### EPIGRAMME.

**P**Eintre qui te dis sans pareil  
Il faut pour dauber sur ta Malle,  
Monstrer qu'à peindre ce Soleil,  
Tu n'est rien qu'un Peintre de Balle,  
Retire toy sot ignorand,  
Ton sçauoir n'est pas assez grand,  
Pour comprendre tant de merueilles  
Chacun te donne du dessous,  
D'autant qu'un miroir de deux sous  
Fera plus que toutes tes veilles.



## CHANSON BACHIQUE.

**Q**ue Phæbus soit dedans l'onde  
 Ou dans son oblique tour ,  
 Le Bois tousiours à la ronde ,  
 Le vin est tout mon amour ,  
 Soldat du fils de Semelle ,  
 Tout le tourment qui me poinct ,  
 C'est quand mon ventre groumelle ,  
 Faute de ne Boire poinct .

Aussi-tost que la lumiere  
 Vient redorer les coteaux ,  
 Poussé d'un desir de Boire ,  
 Je carresse les tonneaux ,  
 Ray de reuoir l'Aurore ,  
 Le verre en main ie luy dis ,  
 Voit-on plus au riué more  
 Que sur mon Nez de Rubis .

Si quelque iour estant yure  
 La Parque areste mes pas ,  
 Je ne veux point pour reuiure  
 Quitter un si doux trepas .  
 Je m'en iray dans l'Auerne  
 Faire enniurer Aleçon ,  
 Et planteray ma tauerne  
 Dans la Chambre de Pluton .

Le plus grand de la Terre ,  
 Quand ie suis au trepas ,  
 S'il m'anonçoit la guerre  
 Il n'y gagneroit pas ,  
 Iamais ie ne m'estonne ,  
 Et ie croy quand ie boy  
 Que si Iupiter tonne ,  
 C'est qu'il a peur de moy .

La nuit n'est poinct chassée ,  
 Par l'unique flambeau ,  
 Qu'aussi tost ma pensée  
 Est de voir un tonneau ,  
 Et luy tirant la bonde ,  
 Je demande au Soleil ,  
 As-tu beu dedans l'Onde ,  
 D'un Element pareil .

*Si l'humide partie  
 Du séjour des poissons  
 Alloit en simpatie  
 Au ius de nos poinçons,  
 Sans doute mon courrage  
 Ne pourroit s'empescher  
 D'aller faire naufrage  
 Contre quelque Rocher.*

*Difons donc camarades,  
 Que le ius du Serment  
 Peut chasser des malades  
 L'horreur du monument,  
 Que la plus douce guerre  
 Qui flate l'intestin,  
 C'est le tintin du verre  
 Et boire le matin.*

*De ce nectâr delectable  
 Les damnez estans vaincus,  
 Je feray chanter au Diable,  
 La Musique de Bacus,  
 J'apaiseray de Tantale,  
 La grande Alteration,  
 Et quittant l'Onde infernale  
 Viendra boire à Yxtion.*

*et sur la rive infernale  
 je ferai boire Tacion.*



## CHANSON BACHIQUE.

**Q**u'itons se soin auare  
 De nos ans le Bourreau,  
 Et qui d'un fer barbare  
 Nous creuse le Tombeau,  
 Et n'ayons plus d'enuie,  
 Que d'honorer Bacus,  
 Puis qu'en perdant la vie  
 Nous perdons nos escus.

Si la Parque inhumaine,  
 Souffroit pour de l'argent,  
 De quinzaine à quinzaine  
 Comme fait un Sergent,  
 Pour viure davantage,  
 Le ferrerois du bien,  
 Mais nargue du mesnage,  
 Puis qu'il ne sert de rien.



Vers pour vn Ballet qui fut dansé en Carême le  
iour des Brandons, où est representé des Dames  
qui sortent des Enfers.

## A V X D A M E S.

**N**ous sortons de ces lieux où la rigueur du sort  
Oblige nos esprits aux rigueurs de la flame,  
Où preside la nuit, où le Soleil est mort,  
Où nous ne recherchons que la fin de nostre ame.

*Nous sommes retournez, en ces terrestres lieux  
En ce temps que chacun court à la penitence,  
Pour voir si les Damnez, pourroient tirer des Dieux,  
Le bien qu'ils ont promis dedans la repentance.*

*Mais au premier abord que vos diuins apas  
Nous ont fait voir en vous les attraits de l'Aurore,  
Nous nous sommes dedis, car nous ne craindrions pas  
sçachant vous posseder à nous donner encore.*

*Nous prendrions du plaisir au milieu de nos fers  
Nos Demons quitteroient leurs fureurs & leurs rages  
Si l'on voyoit parestre au milieu des Enfers,  
La douceur que l'on voit luire sur vos visages.*

*Alors nous banirions nostre cruel soucy ,  
 Sur nous le desespoir n'auroit plus de puissance ,  
 Et dedans un Ballet meilleur que celuy-cy ,  
 Nous vous apprendrions bien une plus belle dance.*



Vers de Ballet pour les Dames.

L'ESPRIT DE TANTALE.

AVX DAMES.

**I**E suis ce detestable & mal-heureux Tantale ,  
 Que l'Avarice a mis au poinct ,  
 D'estre iusqu'au menton dedans l'Onde infernale ,  
 Qui meurt de soif , & ne boit point ,  
 Mes Dames , si le Ciel pour finir mon tourment  
 Me rendoit mon humaine cource ,  
 Afin de le gagner , tout mon contentement  
 Seroit à remplir vostre bource.



L'ESPRIT DE NEMBROC.

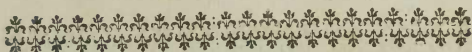
AVX DAMES.

*M*On dessein autrefois d'un faste audacieux,  
 Au plus puissant des Dieux voulut faire la guerre  
 Mais ie n'ay rencontré voulant monter aux Cieux,  
 Que ce que Lucifer a trouvé dans la terre.

*C*ependant aujourdhuy que ie renvois le iour  
 Par l'esclat de vos yeux que le Soleil surmonte,  
 Mes Dames vous pouvez m'obliger si ie monte  
 Sur un lieu qui vaut bien le sommet de ma tour.

L'ES-

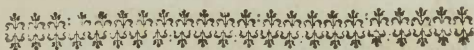




L'ESPRIT DATIA SERVILIVS.

A V X D A M E S.

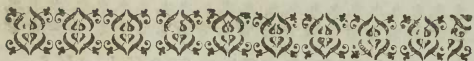
**I** Ci ie represente un esprit de paresse  
 Qu'on accuse d'avoir trop aimé le repos:  
 Mais si quelqu'une veut éprouver ma vitesse,  
 On verra que ie suis damné mal à propos.



C A R O N.

A V X D A M E S.

**I** E suis ce vieux nocher dont les feueres lois  
 Font payer aux mortels le tribut de la Parque,  
 Qui passe également dans sa fatale barque  
 Pour un semblable prix les bouviers & les Rois  
 Qui vous inviteroit à voir nos tristes borts  
 Si vous n'aimiès bien mieux voir les vis que les morts.



Maitre Adam ayant appris que Monsieur Januier  
son intime amy s'en alloit à l'armée, il  
luy escriuit cette Epistre.

## EPISTRE.

**A**MY, des amis le plus digne,  
Dont l'ame plus blanche qu'un Cigne  
Sans fard a tousiours combatus  
Pour l'interest de la vertu.  
Se peut-il qu'aniourd'huy ie croye  
Que tu veuilles troubler ma ioye ?  
Qu'esclauc du Dieu des combas  
Tu suives les sanglans esbas  
Dont le Ciel afflige la terre  
Par les outrages de la guerre ?  
D'où te peut venir ce dessein ?  
Quel demon regne dans ton sein ?  
Aurois-tu point bu dans la coupe  
De quelque fanfaron de troupe  
Qui t'auroit ( en suçant son mal )  
Ainsi que luy fait animal ?



L'ESPRIT DE CAÏN.

AVX DAMES.

**C'** Est moy de qui jadis la detestable enuie  
 Fit voir à l'innocent son courage inhumain,  
 Et qui du coup fatal de ma barbare main  
 Fis vomir à mon frere & le sang & la vie.

Auiourd'huy que Caron ma repassé le port  
 Si mon mauvais dessein me veut tousiours poursuiure,  
 Mesdames i'ay dequoy vous donner une mort  
 Qui vous empeschera le desir de reuiure,



L'ESPRIT DE AMON.

AVX DAMES.

**A** Mour se fit si bien de mon cœur possesseur,  
 Et m'enflama si fort de son feu de luxure,  
 Qu'il força iusques-là ma brutale nature  
 Que d'aller rechercher la couche de ma sœur,

Si jadis ce plaisir me ressembloit si doux  
 Qu'il me fist trebucher dans ce point deshonneste,  
 Jevous laisse à penser ayant fait cet inceste,  
 Ce qu'on ne feroit pas estant avecque vous.

Par des projets illegitimes ,  
 La brutalité de nos crimes.  
 Quand le moteur de l'Uniuers  
 De mille attraits beaux & diuers ,  
 Fit la nompareille peinture  
 De l'olympes & de la nature ,  
 Je tiens que son intention  
 N'estoit pas que l'ambition  
 Rendist les Prouinces desertes ,  
 Par les irreparables pertes  
 Dont ce noir fantosme d'l'orreur  
 Nourrit sa barbare fureur.  
 Quand le fils de ce premier homme  
 Qui fit tant de mal d'une pomme  
 Eut d'une sacrilege main  
 Fait vomir l'ame à son germain ;  
 La nompareille intelligence  
 N'en prit-t'elle pas la vengeance ?  
 Pour monstrer qu'elle ne veut pas  
 Que la dure loy du trépas  
 Triomphe des droits de la vie  
 Par la puissance de l'enuie.  
 Si tu me crois retire toy  
 Du ioug de cette inique loy ,  
 Et me viens voir aux bords de Loire  
 Où Bacchus estalle sa gloire.

Sur l'aspect d'un côteau divin  
 Qui m'a produit un muid de vin;  
 Dont j'estime plus la fumée  
 Que toute celle d'une armée.  
 C'est en ce lieu que mes plaisirs  
 Auroient surmonté mes desirs,  
 Si la passion inhumaine  
 D'un monstre qui dans un domaine  
 Passeroit mieux pour laboureur  
 Qu'il ne feroit pour Procureur,  
 D'une posture rechignée  
 Et d'une mine refrongnée  
 Comme un gros Mustapha Bassa,  
 Depuis quatre ou cinq mois en ça  
 Ne venoit point comm' à mille autres  
 M'obliger à des patenostres,  
 Qui le mettront quelque matin  
 Entre les griffes d'un lutin.  
 Je me reserve à le depeindre  
 Quand j'auray loisir de me plaindre.  
 Et luy feray le mesme affront  
 Que reçut defunct Lustubront.  
 Mais retournant à ma pensée,  
 Delaisant cette ame insensee,  
 De qui le diable puisse un iour  
 Faire de son ventre un tambour,

Et de

Mon ame ose-t'elle bien croire  
 Que par un defaut de memoire  
 Tu vueille fausser le serment  
 Que nous fismes ensciblement ?  
 Lors qu'un iour sur les bords de Seine  
 Ton ame encore pure & saine  
 N'auoit pas succé ce poison  
 Qui te fait perdre la raison ?  
 Que nous pestions contre les hommes  
 Qui dans l'affreux siecle où nous sommes  
 Suiuent les tragiques façons  
 Des poissons contre les poissons ?  
 Quelle ambition te gouuerne ?  
 Quel noir ministre de lauerne  
 Ta mis par vne aueugle erreur  
 A la suite de sa fureur ?  
 Quand l'Ange qui tout me reuelle  
 M'eut annoncé cette nouvelle,  
 Je vis naistre un gouffre d'ennuis  
 Dans la sollitude où ie suis,  
 Qui par leur fatale naissance,  
 Dissiperent la connoissance  
 Des charmes, que parmy ces lieux  
 La nature estalle à nos yeux.  
 Vne noire melancolie  
 Rendit mon ame enseuelie.

Les fleurs, les prés, les bois, les eaux;  
 Le doux murmure des oiseaux,  
 Le silence, Flore & Zephyre  
 Ne purent finir mon martyre :  
 Et par cette infidelité,  
 Je rompis la ciuilité  
 Que ie deuois à ta personne,  
 Auant que la fiere Bellonne  
 Eust du venin de sa rumeur  
 Empoisonné ta belle humeur.  
 Pourtant ie t'écris cette lettre  
 Dans le dessein de te remettre,  
 Et t'arracher la passion  
 Qui destruit l'inclination,  
 Où ton ame estoit adonnée  
 Pour le bien de ta destinée.  
 Je t'aimerois mieux porte-faix  
 Parmy les douceurs de la paix,  
 Que te voir Prince de la terre,  
 Parmy les horreurs de la guerre  
 Si peu de temps que le Soleil  
 Nous fasse voir son appareil,  
 Goustons le repos de la vie,  
 Loin de cette funeste enuie  
 Qui s'allumant dedans nos sens,  
 Peint du sang de mille innocens,



Et de sa teste vne lanterne  
 Pour espouuanter dans lauerne  
 Comme des moineaux dans vn blé  
 Les traistres qui l'ont ressemblé.  
 Je n'ay plus de raison à dire  
 Sinon que mon cœur ne respire  
 Que le bonheur de te reuoir,  
 Que si ie manque de pouuoir  
 A te destourner de l'orage  
 Où tu vas chercher ton naufrage,  
 Du moins ne me refuse pas  
 Quelques centaines de tes pas  
 Pour voir Monglas l'incomparable,  
 Dont la table ronde admirable  
 Fait mieux éclater ses vertus  
 Que ne faisoit celle d' Artus.  
 Je sçay que son vin a des charmes  
 Qui peut-estre contre les armes  
 Comme moy te feront pester  
 Dans la crainte de le quitter.  
 Or comm' il est d' vne humeur franche  
 A mettre tousiours nape blanche  
 Mieux qu' aucun Bourgeois de Paris  
 Pour festiner les fauoris  
 De ce gros fils, à qui Semelle  
 Laisa le tonneau pour mamelle.

*Le te conjure oblige-moy  
 D'y mener Beis avec toy,  
 Et saint Malo ce \* Capitaine  
 Qui sans courir la pretantaine,  
 Ny sans faire rien d'inhumain  
 A tousiours des armes en main,  
 QVINET mon Imprimeur encore  
 Il merite bien qu'on l'honore,  
 Puisqu'il veut traiter les Auteurs  
 Dont i'ay fait mes Approbateurs.  
 Mais sur tout ce Chantre fidelle  
 Qui dedans la sainte Chapelle  
 Va par des airs melodieux  
 Chercher iusques dedans les Cieux  
 Parmi la Musique des Anges  
 L'honneur qu'on doit à ces loüanges;  
 C'est ce digne des-Aucouteaux  
 A qui i'ay defendu les eaux,  
 Avecque la mesme priere  
 Que ie te defends la rapriere,  
 Là beuvez tous ensemblement  
 Sans finesse ny compliment,  
 Et comme dit Scaron l'Apôstre  
 Que ce soit à la santé nostre,  
 Iusqu'à vous mettre entre deux dras  
 Et puis fais ce que tu voudras.*

\* Capitaine  
 du cabinet  
 des Armes  
 du Roy.



A Monseigneur le Cardinal Mazarin sur la mort  
de Madame sa Mere.

EPIGRAMME.

**A**T'blas qui de nostre Empire  
Soustient l'immobile saix,  
Comme toy chacun soupire  
De la perte que tu fais:  
Mais de ton illustre Mere  
La mort seroit plus amere  
Si d'un coup infortuné  
Pour affliger nostre vie  
La Parque nous l'eust rauie  
Avant que tu fusses né.

Fin des Cheuilles de Maistre Adam Menuisier  
de Nevers.

La Bibliothèque  
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

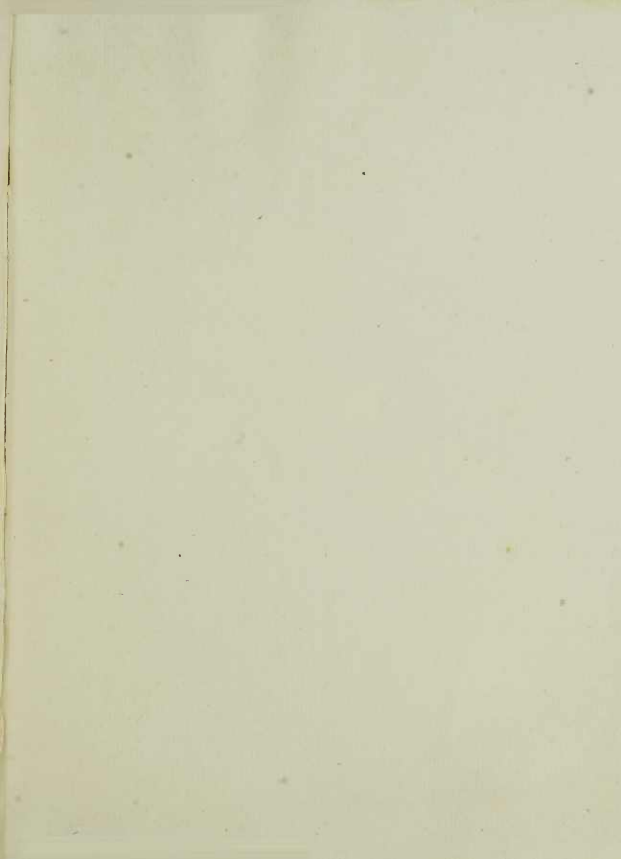
The Library  
University of Ottawa

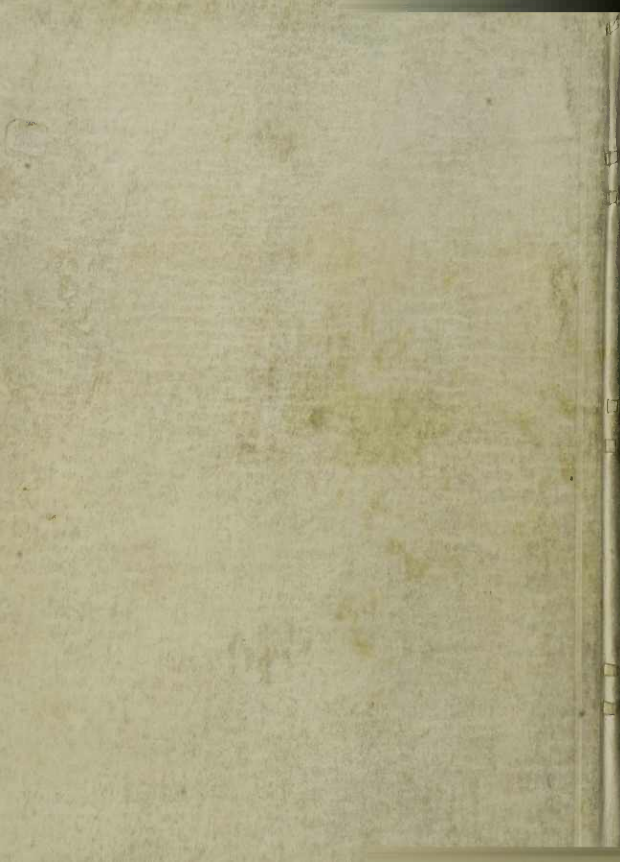
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

--	--	--	--	--







GretagMachbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart

